

Les Grands Dossiers

des SCIENCES HUMAINES

N° 46

PLATON

ARISTOTE

AUSTIN

PEIRCE

HUMBOLDT

SAUSSURE

WITTGENSTEIN

CHOMSKY

JAKOBSON

BENVENISTE

BARTHES

FODOR

LAKOFF

BOURDIEU

PINKER...

Les GRANDS PENSEURS du LANGAGE



ACTUALITÉS DE LA RECHERCHE

- Vers la fin des bibliothèques?
- Faire ou ne pas faire des enfants en Europe
- L'art des cavernes, une nouvelle hypothèse

M 09588 - 46 - F: 7,50 € - RD



SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

Chez votre marchand de journaux
le 1^{er} mars



NE MANQUEZ PAS CE NUMÉRO

Ce hors-série est **HORS-ABONNEMENT**
Sur commande page 82 ou par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet www.scienceshumaines.com

ÉDITORIAL

QU'EST-CE QUE LE LANGAGE ?

Tous les enfants du monde se mettent à parler sans qu'il soit besoin de leur enseigner à le faire. Il en va du langage comme de la société : nous les pratiquons tous les jours sans avoir besoin d'y penser. La linguistique comme la sociologie sont des sciences récentes.

Pourtant, les philosophes n'ont pas attendu leur naissance pour soulever des questions qui, sous des dehors différents, ont traversé les siècles et restent encore ouvertes aujourd'hui. Elles sont au moins au nombre de trois : le langage est-il à l'image de nos pensées ? Quel rapport a-t-il avec la réalité du monde ? Quels sont ses usages légitimes ?

De telles questions surgissent de la simple tentative de décrire une langue : de quelle réalité le verbe « être » ou le mot « cheval » sont-ils les images ? Au Moyen-Âge, cette question donne lieu à une belle querelle, celle des universaux. Elle ne sera suspendue que par la conviction montante de l'origine humaine du langage, et non divine. Le 19^e siècle européen place l'étude des langues au centre de ses soucis, au motif qu'elles sont les âmes des peuples qui les parlent. Lorsqu'à quelques dizaines d'années d'intervalle, Charles S. Peirce et Ferdinand de Saussure déplient leurs théories du signe et du sens, l'affaire semble réglée : le langage est une convention humaine, dont les langues sont les réalisations systématiques. Pour autant, les questions soulevées plus de deux mille ans plus tôt ressurgiront, sous d'autres apparences. Le 20^e siècle, en effet, voit se déployer un débat entre les partisans d'une vue « mentaliste » du langage et ceux pour qui il est avant tout un des moyens de communiquer et d'agir sur le monde. Et c'est désormais avec l'aide des sciences naturelles et des sciences cognitives que linguistes et philosophes peuvent compter pour éclairer cette question. ●

NICOLAS JOURNET

38, rue Ranthéaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
Télécopieur : 03 86 52 53 26
www.scienceshumaines.com

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Jean-François Dortier

SERVICE CLIENTS**VENTES ET ABONNEMENTS**

03 86 72 07 00

Estelle Dieux - Magaly El Mehdi -
Mélina Larvin - Sylvie Rilliot

RÉDACTION**RÉDACTRICE EN CHEF**

Héloïse Lhéret - 03 86 72 17 20

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10

CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION

Martine Fournier

RÉDACTEURS

Nicolas Journet - 03 86 72 07 03

(chef de rubrique Lire)

Jean-François Marmion - 03 86 72 07 09

Maud Navarre - 03 86 72 07 16

Louisa Yousfi - 03 86 72 03 05

CORRESPONDANTE SCIENTIFIQUE

Martha Zuber

**SECRÉTARIAT DE RÉDACTION
ET RÉVISION**

Renaud Beauval - 03 86 72 17 27

Brigitte Ourlin

DIRECTION ARTISTIQUE

Brigitte Devaux - 03 86 72 07 05

ICONOGRAPHIE

Laure Teisseyre - 03 86 72 07 12

DOCUMENTATION

Alexandre Lepêrme - 03 86 72 17 23

SITE INTERNET

Éditorial : Héloïse Lhéret

heloise.lheret@scienceshumaines.com

Clément Quintard

clement.quintard@scienceshumaines.com

Webmestre : Steve Chevillard

steve.chevillard@scienceshumaines.com

**MARKETING - COMMUNICATION
DIRECTRICE COMMERCIALE ET
MARKETING**

Nadia Latreche - 03 86 72 07 08

PROMOTION - DIFFUSION

Patricia Ballon - 03 86 72 17 28

PUBLICITÉ

L'Autre Régie 28, rue du Sentier - 75002 Paris

Tél. : 01 44 88 28 90

DIFFUSION

• En kiosque : Prestalis

Contact diffuseurs : À juste titres

Benjamin Boutonnet - 04 88 15 12 40

• En librairie : Pollen/Difpop - 01 40 24 21 31

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Véronique Bedin - 03 86 72 17 34

Patricia Ballon - 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS**RESPONSABLE ADMINISTRATIF
ET FINANCIER**

Annick Total - 03 86 72 17 21

COMPTABILITÉ

Jocelyne Scotti - 03 86 72 07 02

Sandra Millet - 03 86 72 17 38

**FABRICATION - PHOTOGRAVURE -
PRÉPRESSE**

Natacha Reverre - 06 01 70 10 76

natacha.reverre@scienceshumaines.fr

IMPRESSION

Aubin imprimeur



Imprimé sur du papier issu de forêts gérées
durablement.

CONCEPTION DE LA COUVERTURE

Isabelle Mouton

Couverture : Jakub Jirsák/iStock/Getty

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire : 0218 K 87599

ISSN : 1777-375X

**SOMMAIRE**

Les Grands Dossiers des sciences humaines n° 46 Mars-avril-mai 2017

Les grands

6-20 ACTUALITÉ

Culture - Vers la fin des bibliothèques?

Profil - Marin Dacos, ornithorynque des humanités numériques



National Geographic Creative/Alamy

**22 Platon - D'où vient le nom
des choses?**

BRIGITTE BOUDON

**24 Aristote - Le pouvoir de
l'orateur**

BRIGITTE BOUDON

**26 Guillaume d'Ockham
Les mots sont de pures
conventions**

JOËL BIARD

**28 L'école de Port-Royal - Une
grammaire pour toutes les
langues**

VALÉRIE RABY

**30 August Schleicher
Les racines des langues
indo-européennes**

NICOLAS JOURNET

**32 Wilhelm von Humboldt
Le théoricien de la diversité
des langues**

ANNE-MARIE CHABROLLE-CERRETINI

**34 John Stuart Mill - Le langage
sert à dire le monde**

DAIRINE NI CHEALLAIGH

**36 Charles Sanders Peirce
Le triangle sémiotique**

NICOLAS JOURNET

**38 Gottlob Frege et Bertrand
Russell - Les illusions du
langage ordinaire**

ALI BENMAKHOUL

**40 Ferdinand de Saussure
Le père de la linguistique
moderne**

PIERRE-YVES TESTENOIRE

**42 Ludwig Wittgenstein
Désensorcelier le langage**

CATHERINE HALPERN

**44 John Langshaw Austin
Quand dire, c'est faire**

RÉGIS MEYRAN

**46 Edward Sapir et Benjamin
Whorf - La langue est une
vision du monde**

RÉGIS MEYRAN

**48 Noam Chomsky - Parler
comme un ordinateur**

JACQUES FRANÇOIS

**50 Roman Jakobson
L'inventeur du structuralisme**

KARINE PHILIPPE

**52 André Martinet - Le langage
sert à communiquer**

NICOLAS JOURNET

penseurs du langage

DOSSIER COORDONNÉ PAR NICOLAS JOURNET

54 Joseph Harold Greenberg
Les grandes familles
linguistiques

SOPHIE SAFFI

56 William Labov - Façons de
parler, façons d'être

LAURENCE BUSON

58 Émile Benveniste
Vivre le langage

CHLOÉ LAPLANTINE

68 Pierre Bourdieu
Derrière les mots, un pouvoir

ÉRIK NEVEU

70 Steven Pinker
Le langage est un instinct

JACQUES FRANÇOIS

72 Derek Bickerton
L'hypothèse du protolangage

JACQUES FRANÇOIS

74 Louis-Jean Calvet
L'écologie des langues

LOUIS-JEAN CALVET

76 Robin Dunbar
Pourquoi le langage?

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

78 Bibliographie

60 Roland Barthes
Il y a du texte dans
l'image

NICOLAS JOURNET

62 Paul Grice - À la recherche
du sens caché

BÉATRICE GODART-WENDLING

64 Jerry Fodor - La bosse du
langage à l'ère numérique

RANKA BIJELJAC-BABIC

66 George Lakoff
La métaphore structure la
pensée

MATTHIEU PIERENS



Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique

CULTURE

Vers la fin des bibliothèques ?

Face à la montée du numérique, les bibliothèques diversifient leurs missions et élargissent leurs activités. Mais à trop s'ouvrir, ne risquent-elles pas d'y perdre leur âme... et leurs livres ?

Le ministère de la Culture et de la Communication vient de publier la synthèse de l'activité des bibliothèques, fondée sur le fonctionnement d'environ 10 500 d'entre elles. Mesurer leur fréquentation globale est complexe car on peut entrer et s'installer librement dans une bibliothèque. Il est plus aisé, même si plus réducteur, de comptabiliser les inscriptions : actuellement, environ 18 % des Français sont inscrits dans une bibliothèque. Ce chiffre, stable depuis 2011, a toutefois connu une légère diminution depuis 2005 où il s'élevait à 19,4 %. La part d'emprunteurs actifs (au moins un document dans l'année) est passée, elle, de 14,7 % en 2005 à 13,5 % en 2010, et elle s'est depuis stabilisée. Parallèlement, l'arrivée du numérique est venue bousculer l'offre documentaire, en particulier dans les bibliothèques les plus importantes qui ont diversifié leurs services pour s'adapter à la demande des usagers.

quand les bibliothèques sont plus petites. L'offre d'un catalogue en ligne est plus fréquente et elle se développe rapidement : deux tiers des bibliothèques des villes de plus de 2 000 habitants avaient un catalogue en ligne en 2014. Sans surprise, les connexions à distance sont fréquentes. On en compte 20 400 en moyenne, par an et par bibliothèque concernée, auxquelles on peut ajouter 4 500 connexions depuis les ordinateurs mis à disposition sur place. Ce chiffre a presque doublé entre 2010 et 2014, parallèlement à la diversification de l'offre en ligne (catalogues, livres, encyclopédies et dictionnaires, presse, logiciels d'autoformation et contenus audiovisuels...).

Pourtant, le nombre moyen de prêts de livres imprimés (5 documents par habitant et par an) n'a pas évolué depuis 2012. Cette stabilité suggère que les usages numériques ne se sont pas substitués aux usages

matériels, mais bien ajoutés. Les professionnels le mentionnent d'ailleurs et soulignent qu'un travail spécifique de communication et de médiation se révèle nécessaire pour accompagner le développement de ces ressources nouvelles. C'est le pari que doivent relever les bibliothèques.

Les bibliothèques « troisième lieu »

D'accès libre et gratuit, les bibliothèques deviennent de véritables lieux de vie, de travail, de citoyenneté, qui fédèrent leurs usagers autour de projets culturels et sociaux. C'est ce qu'on appelle la bibliothèque « troisième lieu », un concept encore peu développé en France mais qui connaît un vif succès en Angleterre et dans les pays nordiques. Sa mise en œuvre passe d'abord par une modification visible des lieux : mobilier plus convivial et attractif, agencement mêlant espaces ouverts et espaces restreints (voire fermés) pour plus

Le numérique, chance ou menace pour les bibliothèques ?

Le téléchargement et la diffusion en *streaming* sur Internet réduisent en effet l'intérêt d'aller emprunter des livres, notamment chez les plus jeunes. Numérisation des archives, ressources en ligne, prêt de livres numériques complètent aujourd'hui la palette d'activités de nombreuses bibliothèques. Cela dit, toutes les structures ne sont pas encore équipées : la presque totalité (97 %) de celles implantées dans des communes de 40 000 habitants et plus disposent d'un site Internet dédié mais ce taux décroît fortement

16 000 lieux de lecture publique

Il existe plus de 16 000 lieux de lecture publique en France. Parmi eux, on recense environ 8 000 bibliothèques et médiathèques municipales et 9 000 points d'accès au livre. Pourtant, la France est encore loin d'avoir atteint un niveau d'équipement satisfaisant si l'on en croit le dernier rapport de l'Inspection générale des bibliothèques. Certes, les bibliothèques municipales demeurent dans notre pays l'établissement culturel le plus fréquenté. Le taux de desserte du territoire est élevé : près de 90 % des Français ont accès à un lieu de lecture. Mais ce taux reflète de fortes disparités régionales, 96 % pour Paris et la région PACA par exemple et moins de 75 % pour la Picardie et la Haute-Normandie. Par ailleurs, plus de la moitié des communes (55 %, soit 11,2 millions d'habitants) ne disposent d'aucun équipement en propre. ● C.L.



Pierre Gleizes/Réa

Jeunes publics, une cible privilégiée

Une étude récente du Centre national du livre montre que les jeunes lisent en moyenne 6 livres par trimestre, dont 4 (auxquels ils consacrent environ 3 heures par semaine) dans le cadre de leurs loisirs. Cependant, ce temps de lecture baisse fortement à l'entrée au collège, pâtissant de la concurrence d'autres activités. La fréquentation des bibliothèques suit cette tendance : 88 % des jeunes scolarisés fréquentent la bibliothèque de l'école et 65 % s'y rendent au moins une fois par mois. Ils ne sont plus que 48 % après le collège. En outre, 42 % des enfants sont personnellement inscrits dans une bibliothèque municipale, surtout les filles et les plus jeunes (dont la moitié, au primaire, a sa propre carte). Le partenariat institutionnel avec les structures éducatives est fort : 60 % des bibliothèques sont partenaires d'un service de la petite enfance et en 2014, plus de 90 % des bibliothèques travaillaient en lien avec l'école primaire. En revanche, seules 25 % des bibliothèques ont un partenariat avec un collège et 10 % avec un lycée. Contraintes horaires, présence au sein de l'établissement scolaire du Centre de documentation et d'information sont des éléments qui expliquent cette désaffection. ● C.L.

de tranquillité. Elle passe ensuite par une diversification des activités proposées, plus proches des besoins et attentes des usagers : ateliers d'aide à la recherche d'emploi ou d'alphabétisation par exemple, horaires élargis (ouverture en soirée ou le dimanche). Enfin, elle s'accompagne d'un changement du rôle des professionnels, qui se concentrent sur la médiation : les bibliothécaires accompagnent et guident le lecteur vers le savoir désiré en mobilisant les nouveaux supports et modes d'information. Concrètement, 80 % des établissements des communes de plus de 2 000 habitants ont organisé des expositions et des séances d'heure du conte. Près de 75 % ont également proposé des conférences, rencontres et lectures. La moitié des bibliothèques organisent des clubs (de lecture ou d'écriture) et programme des concerts ou des

projections. Plus d'un tiers d'entre elles pilotent des fêtes, salons du livre et festivals. Mais certaines expérimentent des activités plus originales telles que cours de yoga, de langues, prêts de jeux vidéo, et même du *speed-booking*... Cet éclectisme suscite des réactions contrastées : certes, cette évolution peut créer du lien social, renforcer l'attractivité des bibliothèques et relancer leur fréquentation. Cela dit, à trop pousser la diversification, les bibliothèques ne risquent-elles pas de perdre leur âme et d'oublier leur mission fondamentale : offrir un accès au livre et à la lecture ? Les critiques les plus acerbes dénoncent « l'autodafé symbolique » qui s'annonce... La discussion, inépuisable, n'est pas près de se clore. ●

CHRISTINE LEROY

Observatoire de la lecture publique, « Bibliothèques municipales. Données d'activité 2014 », Ministère de la Culture et de la Communication, 2016.

Mathilde Servet, « Les bibliothèques troisième lieu. Une nouvelle génération d'établissements culturels », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 4, juillet 2010.

Virgile Stark, *Crépuscule des bibliothèques*, Belles Lettres, 2015.

Centre national du livre, « Les jeunes et la lecture », juin 2016.

PSYCHOLOGIE

Quand l'enfant rencontre le livre...

Comment le jeune enfant rencontre-t-il le livre ? Se produisant vers 17 mois, cette découverte revêt différentes formes, constate Sophie Ignacchiti dans une thèse en psychologie. La chercheuse a enquêté auprès de plus d'une centaine de familles, par questionnaire et observation directe pendant plusieurs mois. Sur cette base, elle distingue trois profils d'enfants à partir de différents indices : taux de livres choisis parmi des objets, pratiques autour du livre (exploration par exemple, avec ou sans le parent), attention portée à la lecture... Il apparaît trois groupes d'enfants distincts : les premiers se désintéressent totalement des livres, les seconds aiment les manipuler seuls ; enfin, les troisièmes se révèlent principalement intéressés par les interactions avec l'adulte lors d'une lecture partagée. Du côté des parents, la moitié des parents s'adapte au comportement de leur progéniture. Mais d'autres n'en tiennent pas compte, préférant privilégier par exemple la lecture partagée. Même si la relation au parent et « *plus largement à l'adulte-lecteur* » reste cruciale, S. Ignacchiti remarque que l'attractivité du livre prévaut sur le profil parental. À cet âge, un fort interventionnisme ne constituerait pas forcément la meilleure méthode... Comment procéder alors ? Être simplement présent et observer les actions de son enfant, tout en répondant à ses besoins, pourrait être tout aussi pertinent. ●

DIANE GALBAUD



Cultura Creative/Alamy

Sophie Ignacchiti, « Les rencontres du jeune enfant avec le livre : entre exploration de l'objet et lecture partagée », thèse soutenue à l'université Lyon-II, octobre 2016.

Un logiciel qui détecte la dépression au son de la voix

L'élocution des personnes dépressives est souvent marquée par un débit plus lent, l'utilisation de pauses, une articulation réduite ainsi qu'un plus petit volume sonore. On parle d'une voix monocorde. Ces altérations de la production verbale seraient dues à un ralentissement des fonctions psychomotrices fréquemment observées dans la dépression. Elles ne sont cependant pas toujours détectables lors de l'entretien clinique et peuvent donc passer inaperçues. Des chercheurs de l'université de Californie du Sud ont mis au point un logiciel qui analyse la production verbale. Ils ont testé 253 personnes dont une partie avait préalablement été diagnostiquée comme dépressives ou souffrant d'un trouble de stress post-traumatique (TSPT). Les participants à cette étude devaient répondre à des

questions posées par un personnage virtuel. L'analyse de leur élocution révèle des problèmes d'articulation pour les personnes diagnostiquées comme dépressives ou souffrant d'un TSPT. Lorsqu'elles prononcent les voyelles A, I et U, l'écart des différentes fréquences émises est moins marqué que pour les personnes qui vont bien. Ce type d'outil pourrait donc dans l'avenir aider à affiner le diagnostic de la dépression, mais également d'autres troubles mentaux. Les chercheurs prévoient de tester leur outil pour la maladie de Parkinson et la schizophrénie. ●

MARC OLANO

Stefan Scherer *et al.*, « Self-reported symptoms of depression and PTSD are associated with reduced vowel space in screening interviews », *IEEE Transactions on Affective Computing*, vol. VII, n° 1, 2016.

SANTÉ

Comment vont les collégiens ?

En France, 82 % des collégiens se disent satisfaits de leur vie, un chiffre légèrement inférieur aux autres pays. C'est le constat de l'enquête HBSC (Health Behaviour in School-Aged Children) 2014, menée auprès de 10 434 élèves de 11, 13 et 15 ans, diffusée en décembre dernier. Dans les grandes lignes, les Français se démarquent peu des adolescents étrangers, sauf sur un point : ils figurent en tête de la consommation de cannabis (27,5 % des élèves de 15 ans). Ils restent plus mesurés du côté de l'alcool (30^e rang sur 42 concernant le fait d'avoir été ivre deux

fois ou plus dans sa vie). Autre spécificité peu flatteuse, les collégiens français se révèlent particulièrement peu sportifs (au 39^e rang sur 42). Cependant, quel que soit le pays, les niveaux d'exercice physique des adolescents demeurent très faibles. Ainsi, seul un quart des élèves de 11 ans et 16 % de ceux de 15 ans respectent les recommandations actuelles pour leur âge (au moins une heure par jour d'activité physique modérée à vigoureuse). Et dans tous les pays, les filles sont moins susceptibles d'atteindre ces seuils. Elles sont aussi plus nombreuses à se plaindre de leur santé : à 15 ans, 21 % d'entre elles la perçoivent comme assez mauvaise, voire mauvaise (contre 13 % des garçons). La moitié des adolescentes disent souffrir de plus de deux symptômes psychosomatiques (maux

de dos, tête et ventre) plus d'une fois par semaine, soit presque deux fois plus que les garçons (27 %). Sur ce point, la France occupe la 30^e place sur 42, mais la 5^e place en ce qui concerne les symptômes récurrents. Outre le sexe, le milieu social n'est pas non plus sans incidence : sans surprise, les adolescents qui ont plus facilement accès aux loisirs, aux médias, aux voyages et qui bénéficient de plus d'intimité parce que disposant d'une chambre individuelle, se déclarent globalement en meilleure santé et plus satisfaits de leur vie que ceux qui sont moins favorisés. ● D.G.

Virginie Ehlinger *et al.*, « Présentation de l'enquête HBSC sur la santé et les comportements de santé des collégiens de France en 2014 », *Agora débats/jeunesses*, HS, n° 4, 2016/4.

SCIENCES HUMAINES ABONNEZ-VOUS

Comprendre l'humain et la société



ABONNEMENT 1 an Cochez la case correspondante	GDSH 4 Grands Dossiers	SIMPLE 11 mensuels	COMPLET 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	28 €	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	28 €	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	29 €	58 €	82 €

PAR AVION ajouter :

7 € pour un abonnement simple
10 € pour un complet

code PROMO **GD46**

Abonnez-vous par téléphone ! 03 86 72 07 00



Je choisis l'option
Hors-séries
Tarif exceptionnel
2 N° par an **9,90€***

*Offre strictement réservée
aux abonnés.

OUI, je m'abonne 1 an

Société : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

CP : _____ Ville : _____

Cycle ou filière : _____

Profession : _____

Courriel : _____

Indispensable pour recevoir la newsletter

MODES DE RÈGLEMENT

à retourner avec votre règlement sous enveloppe à :

SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89 004 Auxerre Cedex - France

Je règle aujourd'hui

- ☐ Mon abonnement d'un montant de €
- ☐ Option + 2 hors-séries par an €
- ☐ Par avion €

Ci-joint mon règlement de € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de Sciences Humaines☐ Carte bancaire N° Expire le : Cryptogramme

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires : _____

ÉDUCATION

À quoi servent les devoirs scolaires ?

On entend un peu tout et son contraire concernant les devoirs scolaires. Interdits depuis des décennies en primaire, jugés sans effets pédagogiques notables sur les apprentissages, ils animent pourtant quotidiennement les retours d'école, et pas toujours dans la sérénité. Une synthèse de travaux très récente a le mérite d'en appréhender la réalité et d'en démêler les enjeux. D'abord, si le travail à la maison perdure, c'est qu'il répond à des attentes sociales fortes, et notamment à celles des parents. Le travail demandé « pour la classe hors la classe » répond à plusieurs objectifs : renforcer les acquisitions, préparer les apprentissages à venir, mobiliser les connaissances dans d'autres situations et/ou exercer ses capacités d'analyse. Ce travail est certes encadré par les familles (dont on sait d'ailleurs qu'elles sont inégalement armées pour le faire), mais aussi par des intervenants nombreux et divers : soit au sein des établissements (études ou aide aux devoirs par exemple), soit

à l'extérieur de l'école, grâce à des associations, des centres sociaux, ou même des acteurs économiques privés (cours particuliers ou remédiations). Mais bien souvent, la juxtaposition et le manque de coordination de ces dispositifs nuisent à leur efficacité et loin de permettre une consolidation des apprentissages, le travail demandé renforce les inégalités ; il profite essentiellement aux meilleurs et enferme bien souvent les autres dans leurs difficultés. L'école doit donc réfléchir aux relations avec les pratiques extérieures à l'école et faire de ces interventions (périscolaires, associatives, familiales, etc.) de réelles collaborations. Mais c'est dans la classe même, en fin de séance notamment, que les élèves doivent établir les liens nécessaires entre le travail demandé à la maison et ce qui a été fait en classe. ● c.l.

Rémi Thibert, « Représentations et enjeux du travail personnel de l'élève », *Dossier de veille de l'IFÉ*, n° 111, juin 2016.



Signatures

L'ambiance scolaire, clé de la réussite

Pour faire réussir les élèves, il faut soigner le climat scolaire. C'est la conclusion de chercheurs américains et israéliens, dans une étude publiée par la *Review of Educational Research*. Ainsi, plus l'ambiance est positive, plus les enfants progressent, en particulier ceux issus de milieux défavorisés. En conséquence, le risque d'échec scolaire s'éloigne et les écarts de réussite entre les catégories sociales se réduisent. Bref, selon les chercheurs, il est crucial d'améliorer l'atmosphère des établissements pour favoriser l'égalité des chances. Un moyen notamment de limiter les influences négatives en provenance de l'extérieur. Quelles sont les composantes d'un climat bénéfique ? Au quotidien, les enseignants font preuve d'empathie et de soutien. Les élèves, eux, se sentent liés à leur établissement et sécurisés face aux risques de violence ou de harcèlement. Acteurs non négligeables, leurs parents participent à la vie scolaire. Étonnamment, les facteurs socioéconomiques ne pèsent pas dans la balance, contrairement aux idées reçues. Autrement dit, les établissements situés en zone défavorisée ne connaissent pas forcément des ambiances pires que les autres. Pour parvenir à ce constat, les chercheurs ont décortiqué 78 études menées depuis quinze ans sur ce thème. Remarquant une forte variation des définitions et des mesures du climat scolaire, ils plaident pour l'instauration de normes claires et uniformes. Ils recommandent de ne pas se limiter aux perceptions des enseignants et des élèves, mais de tenir compte également des personnels administratifs et des parents. Car au niveau d'un établissement, toute la communauté scolaire peut élaborer de concert un programme pour améliorer le climat. ● d.g.

Ruth Berkovitz et al., « A research synthesis of the associations between socioeconomic background, inequality, school climate, and academic achievement », *Review of Educational Research*, novembre 2016.

Filles scientifiques, l'équation insoluble ?

Le chiffre est éloquent : après un bac S, 18% des garçons entrent en classes préparatoires scientifiques, contre seulement 9% des filles. Pourtant, celles-ci représentent presque la moitié des bacheliers S et obtiennent de meilleures notes que leurs camarades masculins. Certes, elles sont désormais nombreuses en médecine et en classes préparatoires bio, mais le nombre de filles scolarisées

dans les classes préparatoires les plus élitistes, maths-physique et physique-chimie, reste très faible. Que se passe-t-il donc ? Trois sociologues se sont penchés sur cette énigme et ont examiné cette « disparition » comme un fait social à part entière : les filles ne sont pas plus timides ou moins brillantes que les garçons, elles se censurent car elles se sentent censurées.

Cette construction sociale se manifeste d'abord dans les représentations : le bon scientifique serait rapide, doté d'une grande intuition ; des qualités que l'on attribue plus facilement aux garçons. La classe prépa est aussi un espace saturé de jugements scolaires et les commentaires sur les bulletins sont éloquentes : on dit aux garçons qu'ils ont « du potentiel », quand on félicite les filles plutôt pour leur « sérieux » et leur « minutie ». Des jugements professoraux qui façonnent grandement les aspirations de ces élèves et déterminent en partie leur réussite aux concours. Enfin, pour ces futures scientifiques, l'origine socio-professionnelle des parents, et surtout des mamans, est déterminante : si une fille a un père, mais surtout une mère ingénieure, elle souhaitera plus facilement intégrer une classe préparatoire maths-physique ou physique-chimie. En maths-physique, 15% des filles ont une mère ingénieure et seulement 9% des garçons. ●

ANNA QUÉRÉ

Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel, *Filles + sciences : une équation insoluble ?* Enquête sur les classes préparatoires scientifiques, Rue d'Ulm, 2016.



Tendance floue

L'INITIATIVE

Vive la cantine !

Les pays avec des contraintes budgétaires fortes peuvent-ils néanmoins améliorer leur système éducatif, sans en augmenter les coûts ? Oui, si l'on en croit des chercheurs indiens, et simplement en modifiant le menu des cantines. Les écoles publiques de Delhi proposaient jusqu'alors des snacks en guise de repas ; ceux-ci ont été remplacés par de vrais plats

cuisinés sur place. Le suivi d'une cohorte d'élèves montre alors que la fréquentation scolaire s'est accrue de plus de 3%, et que certains élèves ont été particulièrement touchés : les plus jeunes, les élèves du matin (quand la classe est à double vacation) et l'ensemble des élèves des écoles proposant plusieurs menus (végétarien ou non par exemple). ● C.L.



Farzana Afridi, Bidisha Barooah et Rohini Somnathan, « Student responses to the changing content of school meals in India », *Working Papers*, n° 264, Centre for Development Economics, Delhi School of Economics.

SOCIÉTÉ

Le moral des jeunes Français

Une vaste enquête s'intéresse au moral des jeunes Français. Et montre qu'en dépit de leurs inquiétudes, ils redoublent d'énergie pour lutter contre les crises environnementale, économique et sociale.

Une jeunesse sombre, pessimiste quant à son avenir, mais porteuse de révolte et capable d'innovation. C'est le tableau contrasté révélé par la consultation « Génération What ? » menée auprès des 18-34 ans par France Télévisions avec les sociétés Yami2 et Upian depuis 2013. À partir de plus de 200 000 réponses, la sociologue Anne Muxel, directrice de recherche au Cevipof, a constitué un échantillon représentatif des jeunes Français. « Les jeunes n'ont pas confiance en la société et les institutions qui les entourent et ce pessimisme a encore augmenté depuis 2013 », constate A. Muxel, contactée par *Sciences Humaines*. Ils se méfient de la politique (87 %) et considèrent de façon unanime (99 %) que les hommes politiques sont corrompus. Même sort pour les médias qui récoltent la défiance des jeunes à 87 %.

Le monde du travail et l'école ne sont pas épargnés par cette exaspération. Les deux tiers des jeunes actifs (65 %) considèrent que leur travail n'est pas payé à la hauteur de leurs qualifications. La même proportion (68 %) estime que le système éducatif ne donne pas sa chance à tous, et ils sont plus encore (87 %) à juger que le système éducatif n'est pas efficace pour entrer sur le marché

du travail. Pour Cécile Van de Velde, professeure de sociologie à l'université de Montréal et chargée de décrypter les résultats du précédent volet (2013), le pessimisme de ces jeunes « n'est pas seulement le reflet du monde du travail qui ferme ses

« Pourtant, s'étonne A. Muxel, les jeunes ne développent pas l'envie d'être assistés. » Ils estiment que la société actuelle ne leur permet pas de faire leurs preuves et lui demandent de leur faire confiance. Ils ont une mauvaise image du salariat,

mais aimeraient partir à l'étranger – une possibilité pour 70 % d'entre eux – ou encore vivre heureux sans travail – 65 % y pensent, 12 points de plus qu'en 2013. Autant de variables qui trahissent des « stratégies d'évitement » face aux difficultés d'insertion professionnelle et une volonté de « travailler autrement ». « On voit en effet en France et dans d'autres pays se développer une posture libérale, sous la forme "on ne me fait pas de place, alors je vais créer ma propre case" », ajoute Cécile Van De Velde (1). Mais cette adaptation est fragile. Ces jeunes pourraient aussi décider de se

rebeller, ou – plus probablement – et à défaut de trouver leurs places, de se marginaliser, à l'image des « neef, ni en emploi, ni aux études ni en formation », une catégorie en hausse dans les statistiques publiques. ●

LUCIE RONDOUT



Paris, 9 mars 2016. Grève à l'université Paris-I contre l'avant-projet de loi El Khomri de réforme du Code du travail.

portes, mais de la jonction des crises environnementale, économique et sociale qui ferme leur horizon ».

Forcer l'optimisme : une stratégie d'adaptation

Les jeunes enquêtés ont ainsi le sentiment que la société est bloquée. De fait, les conditions d'intégration sociale et professionnelle leur sont de plus en plus difficiles.

(1) Cécile Van de Velde, « J'aimerais que quelqu'un m'attende quelque part », *Inégalités sociales*, chaire de recherche du Canada sur les inégalités sociales et les parcours de vie, novembre 2016.

TRAVAIL

Les salariés impatientes sont plus efficaces !

Suffit-il de promettre des primes pour stimuler la créativité des salariés ? Evan Sadler, doctorant en économie comportementale à Harvard montre que notre rapport au temps nous rend plus ou moins sensible à ce système de récompenses. « *Les salariés impatientes sont plus sensibles aux incitations financières. Ils travaillent plus dur que les autres dans la perspective d'obtenir rapidement une récompense, même faible. Une entreprise en quête d'innovation aura donc tout intérêt à favoriser l'embauche de personnes impatientes* », assure-t-il. Pour arriver

à cette conclusion, E. Sadler a testé un modèle économétrique où un employé se voit confier par son chef d'équipe toute une série de projets qui ont plus ou moins de chances de réussir (et donc de lui faire gagner des primes en retour). Le salarié décide de poursuivre ou non ses efforts pour mener à bien la tâche. Il peut abandonner pour passer à un autre projet, sachant que changer de tâche lui fait perdre du temps. Résultat : « *Abandonner un projet se révèle très coûteux pour un salarié impatient puisque le retard engendré par ce changement diminue le montant de*

sa prime. Il aura donc plus de réticence à perdre du temps et se motivera pour travailler avec acharnement. » À noter qu'un salarié impatient aura tendance à choisir les projets les moins risqués qui lui garantissent une prime future. À l'inverse, une personne patiente, moins pressée de toucher la récompense, aura davantage tendance à s'attaquer à des projets dont la réussite est incertaine. ● F.G.

Evan Sadler, « (Im)patience is a virtue. Time preference and incentives for innovative work », SSRN, 2016.

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

Option 2 Hors-séries/an
ABONNEZ-VOUS

Offre réservée aux abonnés de Sciences Humaines

9,90 € 2 numéros
au lieu de 17 €

Prix unique pour tous les abonnés, toutes destinations

☐ **OUI**, je suis déjà abonné à Sciences Humaines
Mon numéro d'abonné(e) est :
et je souscris à l'option 2 hors-séries/an à 9,90 €

Société : _____
Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
CP : _____ Ville : _____
Pays : _____
Cycle / filière ou profession : _____
Courriel : _____
Indispensable pour recevoir la newsletter

Abonnez-vous par téléphone !
03 86 72 07 00

MODES DE RÈGLEMENT

code PROMO **OPGD46**

à retourner avec votre règlement sous enveloppe à :
SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89 004 Auxerre Cedex - France

☐ Je règle aujourd'hui la somme de 9,90 €

Ci-joint mon règlement de par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Carte bancaire N°

Expire le :

Cryptogramme
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

DÉMOGRAPHIE

Faire ou ne pas faire des enfants en Europe

On s'inquiète souvent de la baisse de la fécondité en Europe, depuis la fin du *baby-boom* dans les années 1970. Ce que l'on sait moins, en revanche, c'est que la proportion du nombre de femmes sans enfants est moins élevée aujourd'hui qu'il y a un siècle. Elle était de 17 à 25% (soit un quart des femmes) au début du 20^e siècle pour 14% aujourd'hui (moyenne européenne). Le taux d'infécondité* a en fait évolué selon une courbe en U, en diminuant régulièrement jusqu'aux années du *baby-boom* pour atteindre son taux le plus bas (10%) et remonter ensuite progressivement.

Cette courbe en U est symptomatique des évolutions économiques, sociales et culturelles qui ont travaillé le 20^e siècle. Dans les premières décennies, l'infécondité s'explique par un célibat féminin important : beaucoup de femmes ne trouvent pas de conjoint, en raison du décès de nombreux hommes jeunes durant la Première Guerre mondiale. Dans les parties les plus pauvres de l'Europe (Est et Sud), l'infécondité s'explique aussi par l'émigration vers des pays plus riches.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la croissance économique de l'Europe de l'Ouest et l'apparition de la protection sociale ont engendré cette fois une forte hausse des naissances : c'est le seul moment où le remplacement des générations est assuré (2,1 enfants par femmes).

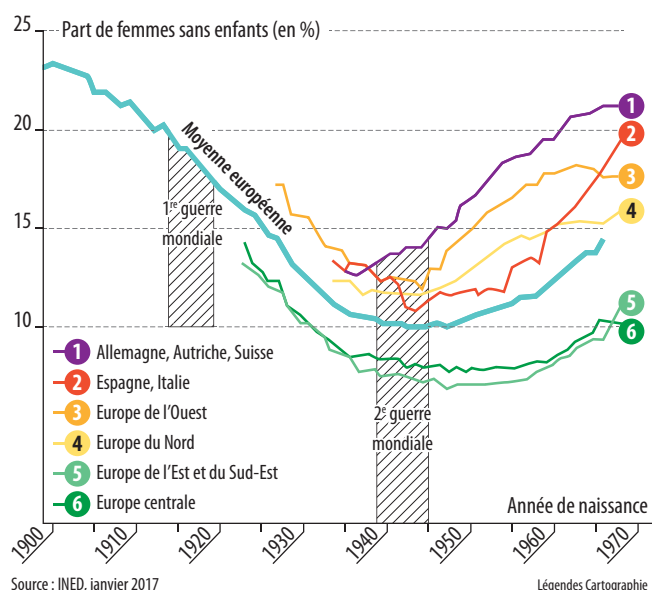
Depuis les années 1970, la généralisation de la contraception et une incertitude croissante pour s'installer dans la vie semblent avoir éloigné certains couples de la parentalité. Ce phénomène a été surtout marqué dans les pays de langue allemande (Allemagne, Autriche, Suisse), où près d'une femme sur cinq née dans les années 1970 est restée sans enfant. L'Europe du Sud quant à elle connaît des évolutions identiques de manière décalée. Traditionnellement adeptes des familles nombreuses, la Grèce, l'Italie, l'Espagne affichent aujourd'hui des taux d'infécondité élevés (dépassant 20%), en raison des difficultés économiques et de politiques familiales peu développées.

Si l'on ajoute à cela que, dans toutes les générations, les femmes peu instruites deviennent plus fréquemment mères que celles ayant suivi des études supérieures, la démocratisation de l'accès aux études apparaît également comme un facteur favorisant l'infécondité. À une exception près cependant : la France, encore aujourd'hui championne de la natalité en Europe (1,93 enfant par femme), où les femmes réussissent à concilier vie active et maternités. ●

FLORA YACINE

Eva Beaujouan, Tomáš Sobotka, Zuzanna Brzozowska, et al., « La proportion de femmes sans enfant a-t-elle atteint un pic en Europe ? », *Population et Sociétés*, n° 540, janvier 2017.

Évolution du taux d'infécondité par grande région européenne



Les moyennes régionales sont calculées à partir des informations pour tous les pays de la région pour lesquels des données existent. Nombre de pays pris en compte : 8 en 1900 ; 12 en 1910 ; 18 en 1920 ; 25 en 1930 ; 28-30 de 1938 à 1965 ; 24 en 1968 ; 10 en 1972.

MOT-CLÉ

TAUX D'INFÉCONDITÉ

Pourcentage des femmes n'ayant pas d'enfants dans un pays donné. En France, il s'élève à 14% chez les femmes nées en 1968 (contre 25% chez les Allemandes de l'Ouest nées la même année, taux le plus élevé en Europe). Seules 3% des Françaises décident volontairement de ne pas avoir d'enfant, et 2 à 4% connaissent des problèmes de stérilité. Pour les autres, l'infécondité résulte des circonstances de la vie et des contraintes économiques et sociales.

C'est en Europe du Sud que le taux d'infécondité a le plus augmenté récemment – jusqu'à une femme sur quatre nées dans les années 1970 pourrait y rester sans enfant, notamment en raison de la faiblesse des politiques familiales qui rend difficile la conciliation entre travail et famille.

Où vivent les Français après 85 ans ?

Passé 85 ans, de plus en plus de Français vieillissent chez eux (seuls ou en couple) au lieu de cohabiter avec leurs enfants. Selon une enquête de l'Ined, en 2011, la cohabitation familiale a ainsi été pratiquement divisée par trois depuis 1982, passant de 31 % à 11 %. La part de l'hébergement en maison de retraite n'a pas varié depuis trente ans et reste à 20%. «*La croissance de l'autonomie résidentielle aux grands âges est observée partout en Europe. Elle s'explique notamment par le plus fort désir d'indépendance des différentes générations, l'amélioration de la situation économique des personnes âgées et le développement des politiques de prise en charge de la perte d'autonomie*», remarque l'Institut. À l'échelle européenne, les contrastes entre pays restent forts : l'isolement

résidentiel et la vie en institution sont plus fréquents dans les pays d'Europe du Nord tandis que la cohabitation multigénérationnelle est l'apanage de ceux d'Europe du Sud. De même, de fortes disparités sont observées suivant les départements français. La cohabitation familiale atteint 28 % en Corse (contre 11 % en moyenne dans le pays) et constitue

un mode de vie deux à trois fois plus fréquent dans plusieurs départements du Sud-Ouest comme le Gers, le Tarn-et-Garonne, les Landes, l'Ariège ou le Cantal. Inversement, il est beaucoup plus fréquent de vivre seul dans le Nord de la France, le record étant à Paris où 60 % personnes âgées sont dans cette situation. La vie en maison de retraite est plus fréquente dans les Pays-de-la-Loire, les Vosges, l'Yonne et l'Est du Massif central. Ces disparités géographiques s'expliquent selon l'Ined par le nombre de places d'hébergement, la proximité de famille et la situation économique des personnes âgées. ● F.G.



Thomas Jouanneau/Signatures

Loïc Trabut et Joëlle Gaymu, «Habiter seul ou avec des proches après 85 ans en France : de fortes disparités selon les départements», *Population et Sociétés*, n° 539, décembre 2016.

www.le-cercle-psy.fr

Dans ce numéro à lire aussi :

- L'EFT : les émotions au bout des doigts ?
- L'anorexie chez l'enfant, un phénomène sous-estimé
- Les risques de l'hyperconnexion

**NOUVEAUTÉ
EN KIOSQUE**



PROFIL



Frédérique Plac/CNRS

Marin Dacos, ornithorynque des humanités numériques

Plus de quinze ans après avoir créé le site *Revues.org*, Marin Dacos a été récompensé pour son travail sur l'accès libre dans le domaine des sciences humaines et sociales.

L'ornithorynque est un animal bien outillé : il a une fourrure, un bec, pond et peut aller dans l'eau. Il en est de même pour l'expert en humanités numériques : il doit à la fois posséder des compétences dans le domaine de l'édition, du Web, et des sciences humaines et sociales. Voici comment Marin Dacos, 45 ans, directeur du Centre pour l'édition électronique ouverte (Cléo), résume son métier (1). Un métier hybride, donc, qui l'a conduit à recevoir, en juin dernier, la médaille de l'innovation du CNRS, pour le travail accompli avec OpenEdition, une infrastructure regroupant quatre portails différents : *Revues.org* (plus de 400 revues hébergées), *Hypotheses.org* (près de 150 carnets de recherche), *OpenEditionBooks* (plus de 2500 ouvrages) et enfin *Calenda* (un agenda sur l'actualité de la recherche). Soit 64 millions de visites en 2015. On comprend mieux pourquoi cet historien de formation se définit comme un « passeur de sciences humaines ». Mais pour lui, la condition de cette transmission doit être l'accès libre – ou *open access* – car la moindre barrière (technique, juridique ou commerciale) réduit considérablement l'impact d'un article. En 2012, justement, la Commission européenne propose que les travaux financés par des fonds publics soient publiés en libre accès au plus tard six à douze mois après publication. En France, l'article 7 de la loi pour une République numérique, promulguée en octobre dernier, reprend aussi cette

idée... qui est loin de faire l'unanimité dans le monde de l'édition des sciences humaines. Les revues indépendantes et les plates-formes privées comme Cairn craignent que le remède de l'*open access* soit pire que le mal : pourront-elles survivre au manque à gagner engendré par l'accès gratuit ? Et si les coûts d'édition étaient supportés par des subventions publiques, l'indépendance et l'esprit critique des auteurs pourraient-ils être garantis ?

Dans sa chambre d'étudiant

L'*open access* n'était pas à l'agenda il y a quinze ans. « On était considérés comme des militants, avec un couteau entre les dents. Des "partageux", prêts à sacrifier l'édition au titre d'une démocratisation démagogique de l'accès au savoir », se souvient M. Dacos.

En 1999, il fait partie du comité de rédaction de deux revues d'histoire. Pour les développer, au lieu de créer deux sites Web isolés, il décide de les réunir sur une plate-forme commune pour les rendre plus visibles. C'est le début de l'aventure. Il obtient « un petit bout de serveur » à l'université d'Avignon. « J'ai acheté le nom de domaine *Revues.org* avec mes sous d'étudiant – dans mes souvenirs, c'était 700 francs par an. » Il invite d'autres revues à le rejoindre et en 2007, le CNRS décide de le recruter et lui donne les rênes d'une structure à Marseille, le Cléo. « Je pense que c'était impossible de créer ce projet à Paris, au centre du système. Pour

moi, il y a trop de jeux de pouvoir, de sédimentations pour qu'un jeune doctorant en histoire contemporaine, que personne n'attend, pas "fils de", puisse créer quelque chose... que tout le monde attend, en réalité », pense M. Dacos, que l'on rencontre d'ailleurs au cœur de la cité phocéenne.

Ouvrir l'accès au savoir

La volonté de cet ingénieur de recherche au CNRS – au service, donc, de la recherche – d'ouvrir les articles scientifiques au plus grand nombre a été forgée par son histoire familiale. Sa mère, professeure de mathématiques, avait créé une petite école dans un quartier pauvre de Liège, en Belgique, avec l'association ATD-Quart monde. Son père, artiste, avait une presse pour la gravure à la maison. « Mais le projet vient aussi de mes grands-parents ouvriers de l'industrie liégeoise et petits paysans du Sud-Est qui ont eu des enfants promus grâce à l'école de la République. » Ceci explique peut-être aussi l'importance, chez ce contributeur Wikipédia, de l'accès à la connaissance pour tous.

Nul doute que l'accès ouvert défendu par M. Dacos et les débats qui en découlent ouvriront de nouvelles perspectives dans le monde de l'édition scientifique, et une occasion d'inventer de nouveaux modèles de financement. ●

MARIE DESHAYES

(1) Il emprunte cette référence à son adjoint du Cléo, Pierre Mounier, avec qui il a écrit *L'Édition électronique*, La Découverte, 2010.

MÉDIAS

Apprendre à déjouer l'intox

Avec la multiplication des supports d'information et l'accélération de leur diffusion, nous sommes de plus en plus confrontés à des données inexactes. Prenons un auditeur de radio adepte des matinales. Tous les jours, il entend des affirmations politiques plus ou moins contradictoires. Comment faire le tri du juste et du faux ? Selon le psychologue américain David Rapp, les gens ont tendance à mémoriser et répandre de fausses informations alors même qu'ils ont les connaissances suffisantes pour les invalider. Ainsi, lorsque des participants d'une étude lisent un texte dans lequel Saint-Petersbourg est cité comme la capitale russe, ils ont ensuite

tendance à répéter cette erreur, alors qu'ils savent pertinemment que c'est Moscou. D'après le chercheur, ce biais vient du fait que nous avons tendance à nous appuyer sur les informations les plus facilement accessibles en mémoire. Or, ce sont en général les dernières que nous enregistrons. Pour sortir de ce piège, D. Rapp donne quatre conseils :

- 1) corriger immédiatement les informations fausses avant de les mémoriser, ou bien les mémoriser en tant qu'infos problématiques ;
- 2) considérer le contexte dans lequel l'information est donnée pour éviter de généraliser sa portée ;
- 3) toujours considérer d'abord la source

qui délivre l'information en termes de crédibilité ;

- 4) se méfier plus particulièrement des approximations entourées d'informations justes, ce sont les plus difficiles à détecter.

Donc, avant la prochaine matinale, révisez bien ces consignes avant de tourner le bouton... ● M.O.

David Rapp, « The consequences of reading inaccurate information », *Current Directions in Psychological Science*, vol. XXV, n° 4, 2016.

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

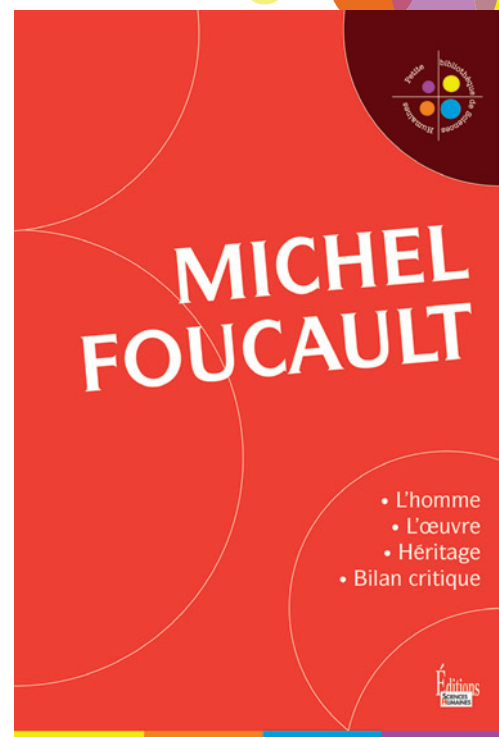
La pensée de Michel Foucault : bilan critique et perspectives

En librairie le 23 février

En librairie, et sur commande à :
editions.scienceshumaines.com

ou par téléphone au **03 86 72 07 00**

Livraison sous 72 h en France métropolitaine



ISBN : 978-2-36106-399-3
176 pages - 10,20 €

RELATIONS INTERNATIONALES

Qui sont les États exportateurs d'armes ?

Comment les États élaborent-ils leur politique d'exportation d'armes ? Celle-ci relève d'un savant dosage entre intérêts économiques et impératifs de défense, répondent les chercheurs Lucie Béraud-Sudreau et Hugo Meijer. Ces derniers ont ainsi établi une typologie des États, afin de mieux appréhender leurs diverses stratégies en matière d'export d'armement.

▪ En tête, formant une catégorie à part entière, celle de l'«**État hégémon**», on retrouve naturellement les États-Unis. La superpuissance exporte très peu ses technologies de pointe ce, afin de

préserver sa prééminence militaire. Illustration de cette stratégie ? Les États-Unis verrouillent constamment leurs exportations d'armement vers la Chine, perçue comme un potentiel rival militaire.

▪ Deuxième catégorie, les pays comme la France, le Royaume-Uni ou la Russie, dits «**États gardiens**». Tout en privilégiant les considérations stratégiques sur les intérêts économiques, ils ont néanmoins une industrie d'armement assez dépendante de l'exportation : cela les conduit donc à avoir une politique moins restrictive que l'hégémon.

▪ Beaucoup moins sensibles aux considérations stratégiques, les «**États marchands**» de la troisième catégorie (Turquie, Israël, Brésil...) adoptent quant à eux une politique fortement axée sur les exportations.

Enfin, le Japon, la Chine ou encore l'Inde sont plutôt des «**États importateurs**» : ils sont caractérisés par une faible capacité de production et d'innovation du matériel de défense et une faible dépendance à l'exportation d'armes. ●

JUSTINE CANONNE

Lucie Béraud-Sudreau et Hugo Meijer, «Enjeux stratégiques et économiques des politiques d'exportation d'armement», *Revue internationale de politique comparée*, vol. XXXIII, 2016/1.

TECHNOLOGIES

Les nouveaux outils de la censure chinoise

Des chercheurs de l'université de Toronto viennent de révéler un système de censure d'un nouveau genre en Chine reposant sur une intelligence artificielle et ciblant l'application de la messagerie instantanée la plus populaire du pays (Wechat). L'équipe de recherche canadienne a testé plus de 26 000 mots-clés en lien avec des sujets sensibles en Chine comme la santé des cadres du Parti communiste chinois, la répression des manifestations prodémocratie de Tiananmen ou la persécution des adeptes du Falun Gong (pratique de méditation indépendante du pouvoir). Dans les conversations privées, seule l'expression Falun Gong est bannie. En revanche, dans les groupes de discussion, le filtrage est très sophistiqué et ne repose pas uniquement sur une liste de mots interdits. L'application autorise l'évocation du 4 juin, date anniversaire de Tiananmen, mais supprime des serveurs un message contenant cette date associée au mot «**étudiant**» et à l'expression «**mouvement prodémocratie**». Pour le professeur Jack Qiu, l'étude confirme que Pékin utilise des algorithmes pour censurer : «*C'est la nouvelle génération*

de technologies de censure. Elle repose sur une intelligence artificielle avec une fonction d'apprentissage par la machine. Donc, le système de censure apprend par lui-même.» L'étude relève que cette censure est silencieuse, l'utilisateur ne recevant plus de notification pour l'avertir qu'un message a été bloqué. Ce système permet de faire perdurer les restrictions pour les utilisateurs chinois à l'étranger mais de les lever pour les utilisateurs dotés de numéros de téléphone non chinois. «*Le filtrage d'Internet est utilisé par des États du monde entier (autoritaires ou démocratiques) et peut aboutir à un réseau territorialisé. WeChat est un exemple flagrant qui montre comment les mêmes frontières peuvent s'étendre aux applications populaires*», concluent les chercheurs. ● F.G.



Edgar Su/Reuters

Lotus Ruan, Jeffrey Knockel, Jason Q. Ng et Masashi Crete-Nishihata, «One app, two systems ; How WeChat uses one censorship policy in China and another internationally», Citizenlab, University de Toronto, 2016.

Nathan Vanderklippe, «China using AI to censor sensitive topics in online group chats», *The Globe and Mail*, 30 novembre 2016.

LES INCONTOURNABLES DU LANGAGE



Quoi de neuf sur la nature du langage ?

ISBN : 978-2-3610 6-292-7
128 pages - 10,20 €

Au cœur des sciences du langage

ISBN : 978-2-3610 6-002-2
256 pages - 12,70 €



En librairie, et sur commande à : editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Livraison sous 72 heures en France métropolitaine



Diac Rhône-Alpes

Grande fresque, salle du fond, grotte Chauvet, Pont-d'Arc (Ardèche), 36 000 av. J.-C.

PRÉHISTOIRE

L'art des cavernes : une nouvelle hypothèse

«L'art paléolithique ne représente pas la nature. Il sélectionne plutôt en elle et découpe en son sein quelques images assurément réalistes, mais en laissant de côté maintes autres qui ne l'intéressent pas. Et dans un but qui ne peut pas être celui de représenter la nature.»

Le regretté Alain Testart (1945-2013) avait, deux ans avant de disparaître, quasiment achevé un ouvrage sur l'art paléolithique. Finalement publié en décembre 2016, *Art et religion de Chauvet à Lascaux* se révèle être une révision intégrale de notre approche de 30 000 ans d'art pariétal et mobilier européen : pour A. Testart, il doit être traité comme un « style », dont l'anthropologue entreprend méthodiquement d'examiner les conventions, sur la base de centaines de clichés. L'art pariétal est, on le sait, dominé par les figures animales, et quelques autres plus mystérieuses. A. Testart met en évidence qu'elles sont gouvernées par des règles intraspécifiques de composition : symétrie axiale, translation, rotation. Ainsi, montre-t-il, les espèces animales occupent des espaces séparés, souvent superposés, et sont coupées de leur environnement : malgré le réalisme des figures,

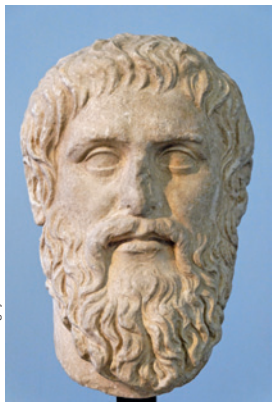
ce n'est, conclut-il, pas un art naturaliste, ni non plus narratif, mais de toute évidence symbolique. A. Testart n'est pas le premier à le penser : l'intention rituelle de cet art des cavernes profondes a déjà été attribuée à des croyances comme la « magie de chasse » ou le « chamanisme ». Mais l'analyse minutieuse qu'il fait de la composition de ces figures animales associées à une forêt de signes sexuels féminins le mène dans une troisième voie : celle du totémisme classificatoire et des rites de fécondité claniques, dont on retrouve des éléments assez comparables chez les Aborigènes australiens. Qu'on le suive ou non dans cette hypothèse, ce livre posthume est une magistrale leçon d'iconologie préhistorique. ●

NICOLAS JOURNET

Alain Testart, *Art et religion de Chauvet à Lascaux*, Gallimard, 2016.



Les grands penseurs DU LANGUAGE



Marie-Lan Nguyen

Platon

D'où vient le nom des choses ?

«Connaître les noms, c'est connaître la nature des choses, Platon, *Cratyle*.»

Quel rapport le langage a-t-il avec le monde ? Au début du 4^e siècle avant J.-C., Platon (-428/-348), élève de Socrate, ouvre à Athènes une école philosophique qui vivra plus de huit siècles. Sous forme de dialogues, il développe une œuvre considérée comme fondatrice de la philosophie en Occident. Vers -390, il met la dernière main à l'un de ses dialogues, qui a pour objet de décider si le langage est une pure convention entre les hommes, ou bien s'il a un rapport direct avec le monde qui nous entoure : c'est le *Cratyle*, où, comme d'habitude, Socrate est le porte-voix de Platon.

Les noms sont-ils arbitraires ?

Dans ce dialogue, deux thèses commencent par être opposées. En premier lieu, celle de Cratyle soutient qu'il existe pour chaque objet une juste dénomination et que les noms sont justes par nature. «D'après *Cratyle* que voici, il existe une dénomination correcte naturellement adaptée à chacun des êtres : un nom n'est pas l'appellation dont sont

convenus certains en lui assignant une parcelle de leur langue qu'ils émettent, mais il y a, par nature, une façon correcte de nommer les choses, la même pour tous, Grecs et Barbares (1).» La seconde thèse, défendue par Hermogène, prétend que la nature n'est pour rien dans cette justesse, et que les mots sont affaire d'accord ou de simple convention entre les hommes. «Ma foi, Socrate, pour ma part, malgré tous les entretiens que j'ai eus avec lui et avec beaucoup d'autres, je n'ai pu me laisser persuader que la rectitude de la dénomination soit autre chose que la reconnaissance d'une convention. À mon avis, quel que soit le nom qu'on assigne à quelque chose, c'est là le nom correct. (...) Car aucun être particulier ne porte aucun nom par nature, mais il le porte par effet de la loi, c'est-à-dire de la coutume de ceux qui ont coutume de donner les appellations (2).»

Voici donc le problème posé. Le nom des choses est-il imposé par la nature ou bien par une convention plus ou moins arbitraire ? Si la thèse d'Hermogène nous est familière, celle de Cratyle soulève quelques questions. Que signifie un nom «juste par nature» ? Pour Platon, donner un nom à un objet est un acte qui a d'emblée une portée ontologique. Il consiste à dire ce qui est, et renvoie à «l'être» de chaque chose. Connaître les noms, c'est connaître les choses. Par exemple, l'étymologie ne sert pas seulement à fleurir les discours, mais elle nous

livre la clé de la signification profonde et intime des choses. Il y aurait donc une sagesse cachée déposée dans les mots en vertu de leur capacité à révéler ce qui est. Le souci de «bien dire» ne serait pas seulement une habileté à manier la langue, mais la possibilité de remonter à l'essence, au monde intelligible des Idées, selon la terminologie de Platon.

Un pont entre les mondes intelligible et sensible

Platon développe sa propre thèse. Selon lui, il existe deux manières de voir la réalité : ou bien sous l'angle du changement, celui de l'espace-temps quotidien, du monde sensible où toutes choses viennent à l'existence, se maintiennent et disparaissent ; ou bien, sous l'angle immuable et intelligible des propriétés qui forment l'essence des choses. La fameuse énigme du bateau de Thésée illustre cette alternative : à son retour de Crète, les Athéniens décident de le préserver en remplaçant les planches usées par de nouvelles. Au bout d'un certain temps, il ne reste plus aucune pièce d'origine, mais la forme reste identique. Conceptuellement, c'est le même, mais matériellement, c'en est un autre.

Le langage est, selon Platon, un intermédiaire entre les mondes intelligible et sensible. En effet, selon lui, le mot est le signe d'une idée. «Pomme», «casquette», «pierre», «ciseaux» ou «maison» sont des noms qui peuvent

BRIGITTE BOUDON

Docteure ès lettres et enseignante en philosophie, elle a publié, entre autres, *Platon. L'art de la justice*, Ancre, 2016.



Vase antique grec dépeignant le style de vie d'une femme au foyer.

s'appliquer à quantité d'objets singuliers et différents. Il s'ensuit que le langage est l'ordre de la généralité et non de la particularité. En effet, on ne donne pas un nom particulier à chaque objet. Quand l'esprit nomme, il procède par catégories. Il abstrait des propriétés et les rassemble sous un concept. Le mot ne désigne pas la chose que nous avons sous les yeux, mais son idée (son image mentale, dirions-nous aujourd'hui). Cette thèse typiquement idéaliste s'oppose donc à celle d'Hermogène, qui considère le langage comme une simple convention humaine. Pour Platon, si c'est l'homme seulement qui donne valeur et sens aux choses, il n'y a alors ni vérité ni erreur; il n'y a rien que l'on puisse dénommer ou qualifier avec justesse. Ce qui sera proclamé grand par quelqu'un paraîtra petit à un autre. Il en sera ainsi de tout. Il n'y aura plus moyen de dialoguer. Tout ce qui sera dit sera également vrai ou également faux, ou plus précisément ne sera ni vrai ni faux. Voilà pourquoi, par la voix de Socrate, Platon critique la thèse d'Hermogène. Le mot n'est pas non plus l'imitation de la chose dans ce qu'elle a de sensible mais dans ce qu'elle a d'intelligible. L'interjection, les onomatopées, les cris ou l'imitation des sons de la nature ne sont tout au plus que la matière brute de la parole. Le vrai langage commence

quand cesse l'imitation grossière des objets et là où commence la pensée. Le langage est comme un habillage de la pensée, même si Platon est obligé d'admettre que la convention joue un rôle dans la formation des noms, et qu'il est souvent plus judicieux de connaître les

choses en partant d'elles-mêmes plutôt que des noms qui leur sont donnés. «*La rectitude d'un nom est ce qui, quoi que ce soit, indique la chose telle qu'elle est*»⁽³⁾. » ●

(1) Platon, *Cratyle*, Flammarion, coll. «GF», 1998.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Le mauvais usage de la parole

Durant toute sa carrière, Platon a pour adversaires les sophistes, une école de pensée qui affirme que l'art du langage – la rhétorique – n'a qu'un seul objectif: persuader autrui, quel qu'en soit le prix. Dans le *Gorgias*, Platon (*via* Socrate) reproche à ses interlocuteurs sophistes de faire passer pour vrai ce qui ne l'est pas. C'est le principal grief formulé à l'encontre de la rhétorique: celui de ne pas s'intéresser à la vérité, mais de se soucier seulement de l'apparence et du vraisemblable, et surtout de n'avoir pour but que de contenter le public auquel elle s'adresse. La rhétorique des sophistes est un art de la flatterie, sans règles ni souci du bien. Platon reproche à Polos de défendre une moralité de façade excusant les plus terribles injustices. Quant à Calliclès, qui brigue une carrière politique en s'appuyant

sur la foule, il est le symbole d'un immoralisme radical qui rejette toute obligation de justice et de vérité. Pour autant Platon ne condamne pas l'art de la parole. Il rejette son mauvais usage consistant à créer une réalité factice parfois très convaincante. C'est son principal danger, analogue à celui que représente la poésie, ce qui a fait dire à beaucoup d'exégètes que Platon n'aimait pas les poètes. Mais ce que Platon a critiqué tout au long de sa vie, c'est la toute-puissance du simulacre, de l'illusion, du faux-semblant destiné à flatter et contenter la foule, au mépris de la vérité. Platon montre que trop souvent la rhétorique est utilisée pour faire adhérer le peuple aux valeurs du pouvoir en place. Pour nous, lecteurs d'aujourd'hui, le problème demeure à peu près le même. ● B.B.



Giovanni Dall'Oro

Aristote

Le pouvoir de l'orateur

Aristote, fondateur de la rhétorique, est le premier philosophe qui a formalisé l'art de manier le discours et de persuader son auditoire.

Les philosophes grecs se sont beaucoup intéressés aux ressources du langage. Ils ont été, au sens étymologique du mot, des *philologoi*, des « amoureux de la parole ». Ils ont réfléchi à la nature du langage, ses origines, ses rapports avec le vrai, le bien, le beau, l'utile, et lui ont reconnu une spécificité humaine. Aristote (- 384 / - 322) en particulier a promu l'art du discours et le texte qu'il lui a consacré, *Rhétorique*, est fondateur. Bien connu des philosophes grecs et romains, il a été souvent recopié dans les écoles monastiques au Moyen Âge, traduit en arabe et en latin, et d'innombrables fois commenté. Il permet de mesurer le pouvoir que l'homme exerce grâce au langage. Disciple de Platon pendant une vingtaine d'années, Aristote enseigne la rhétorique au sein de l'Académie platonicienne alors qu'il est très jeune, et comme son maître, il reconnaît le lien entre la rhétorique et la dialectique, et

accuse les sophistes d'en propager une contrefaçon. L'héritage platonicien est indéniable, mais le fondateur du Lycée confère à l'art rhétorique une autonomie que Platon ne lui a pas reconnue. Aristote s'intéresse surtout aux arguments logiques qui permettent de produire des discours persuasifs. Pour lui, cet art est à la portée de tout le monde, et pas seulement des spécialistes. En effet, qui peut affirmer qu'il ne devra pas un jour soutenir une position, se défendre.

Aristote avance quatre arguments pour démontrer l'utilité de cet art. En premier lieu, il peut être mis au service du vrai et du juste. Deuxièmement, le fait que la rhétorique ne relève pas d'une science totalement rigoureuse la rend capable de persuader un large public. Troisièmement, l'art rhétorique permet d'argumenter des positions contraires, ce qui permet, non pas de défendre indifféremment un point de vue ou son contraire, mais de mieux réfuter les adversaires mus par de mauvaises intentions. Enfin, la rhétorique est un moyen de se défendre plus digne que l'usage de la force. Aristote fait toujours remarquer qu'un usage injuste de la puissance du verbe peut causer de graves dommages, mais cela est vrai de tous les biens, excepté la vertu.

Trois genres et trois modes de persuasion

Selon Aristote, tous les discours publics qui visent la persuasion peuvent être ramenés à trois genres : le genre délibératif, le genre épideictique (du grec *epideiktikos*, « qui sert à montrer ») et le genre judiciaire. Le critère principal qui fonde cette distinction des genres, devenue très vite traditionnelle, est le rôle donné à l'auditeur. Il est juge dans deux cas, juge d'une décision qui doit être prise à l'avenir dans le cas du délibératif, juge d'un jugement qui a déjà été prononcé dans le cas du judiciaire, et spectateur dans le genre épideictique, où c'est le temps présent qui prime.

Les fonctions et les finalités de ces trois genres sont également distinctes. La fonction du genre délibératif est l'exhortation ou la dissuasion, sa finalité est de montrer l'utile et le nuisible ; la fonction du genre épideictique est l'éloge ou le blâme, sa finalité est de montrer le beau et le noble, opposables au laid et au vil ; la fonction du genre judiciaire est l'accusation et la défense, et sa finalité est d'opposer le juste et l'injuste.

La méthode rationnelle qui leur est commune recourt à trois modes distincts de persuasion. C'est en premier lieu l'argumentation raisonnée, mais il

BRIGITTE BOUDON

Docteure ès lettres et enseignante en philosophie, elle a publié, entre autres, *Aristote. L'art du bonheur*, Ancreages, 2016.

existe deux autres modes de persuasion, inhérents au caractère de l'orateur et aux états d'âme de l'auditeur. L'apport principal d'Aristote en matière de rhétorique concerne le volet «logique». En effet, il est le premier à présenter une théorie cohérente et élaborée de l'argumentation rhétorique. Celle-ci peut user de deux types de raisonnement: le raisonnement déductif, qui est un syllogisme qu'on appelle «enthymème» reposant le plus souvent sur des prémisses probables, faites de vraisemblances et d'indices. Si les indices sont certains, ils prennent le nom de preuves. Les enthymèmes sont destinés à démontrer ou réfuter une thèse ou un fait. Quant au raisonnement inductif en rhétorique, il se nomme «exemple», et il en existe deux sortes: l'un qui évoque des faits passés, l'autre qui invente des faits, comme font la parabole et la fable. Ce ne sont là que quelques notions parmi tant d'autres auxquelles Aristote fait appel dans sa théorie de l'argumentation oratoire.

Caractère de l'orateur, états d'âme de l'auditeur

Outre leur argumentation logique, les discours des orateurs sont dépendants de facteurs plus subjectifs: le caractère de l'orateur, l'état d'âme de l'auditeur. Pour inspirer confiance au public, l'orateur doit manifester de la prudence, de la vertu et de la bienveillance. Il a aussi besoin de connaître son auditoire pour pouvoir s'y adapter et mettre à profit le *kairos*, c'est-à-dire la bonne occasion oratoire. L'auditoire est-il composé de jeunes, de vieux, de nobles, de riches, de puissants? L'orateur doit connaître les caractères de son auditoire. Quant à la persuasion qui s'obtient par les émotions de l'auditoire, Aristote évoque quatorze passions, au sens large du mot grec *pathos*, dont la colère et la douceur, l'amitié et la haine, la crainte et l'assurance. Les passions que l'orateur éveille peuvent avoir pour effet de modifier le jugement de l'assistance. Aristote rappelle souvent que les moyens que doit utiliser un orateur doivent être



Sur l'agora d'Athènes.

conformes à l'esprit de l'auditoire et à ses convictions, qui lui viennent de sa culture et de ses valeurs profondes. Il usera d'expressions rhétoriques et non d'un jargon technique pour démontrer, convaincre, blâmer un sujet ou faire l'éloge d'un autre. Il faut donc allier éloquence et naturel pour paraître vrai et ainsi changer l'esprit de l'auditoire en

le ralliant à sa cause. Cette cause étant juste pour la cité, l'orateur n'est pas un manipulateur, mais un homme doué de morale visant le bien et l'harmonie. L'apport d'Aristote est d'une extrême richesse, car on y trouve de la sociologie, de la psychologie, de la politique, et de nombreux éléments de la science moderne du langage. ●

«Lieux communs», «cas d'espèces»

Pour le Stagirite (Aristote est natif de la ville de Stagire), l'orateur auquel il s'adresse n'est pas le spécialiste d'une discipline, mais est amené à s'exprimer sur de très nombreux sujets. Il lui faut ranger dans sa mémoire, sous des têtes de chapitres distinctes, de nombreuses données qui contiennent les arguments dont il aura à se servir, en fonction des circonstances. D'où la notion de «lieu» (*topos*) qu'Aristote utilise dans son œuvre sur la rhétorique. Deux sortes de lieux sont à distinguer: les uns sont appelés «communs» parce qu'ils sont applicables à tous les domaines. Par

exemple, le lieu réunissant le possible et l'impossible en tentant de démontrer qu'une chose arrivera ou qu'elle n'arrivera pas. Un autre lieu commun est celui de la grandeur: les orateurs amplifient lorsqu'ils s'adressent à un auditoire pour conseiller, louer ou blâmer.

D'autres lieux sont propres à un domaine et sont appelés «espèces». Par exemple, la guerre et la paix, la législation, le bonheur, la vertu, le plaisir etc. «Lieux communs», «cas d'espèces»: nous savons maintenant à qui nous devons ces expressions courantes! ● B.B.



Guillaume d'Ockham

Les mots sont de pures conventions

À la fin du Moyen Âge, le nominaliste Guillaume d'Ockham professe que les concepts et le langage n'existent que dans l'esprit des hommes, et non dans le monde où ils vivent.

Guillaume d'Ockham (v. 1285-1347) est un logicien et théologien anglais, franciscain, qui fit ses études et reçut ses diplômes à Oxford avant que sa carrière universitaire soit brusquement interrompue par une convocation à Avignon, puis par sa fuite et sa prise de parti pour Louis IV de Bavière contre le pape Jean XXII.

Si Ockham est un théologien, la logique joue un rôle décisif dans sa pensée. Cette discipline a une fonction propédeutique, elle permet d'exercer la pensée, et elle est en même temps utile pour construire une nouvelle métaphysique et une nouvelle physique. Mais c'est sa fonction critique, sans doute la plus importante, qui a le plus marqué les contemporains. Le principe fondamental consiste à séparer nettement ce qui relève du langage de ce qui compose le monde. Pour Ockham, il ne faut jamais confondre les deux plans,

ne jamais projeter dans la réalité des choses, des caractères ou des distinctions qui appartiennent au plan du langage. Ainsi, ce n'est pas parce qu'on utilise des termes communs qu'il existe quelque chose qui corresponde à ces termes communs: le cheval en général n'a pas d'existence réelle, il n'existe que des chevaux particuliers. Ce n'est pas parce qu'on utilise des termes abstraits qu'ils se réfèrent à des abstractions (l'humanité en dehors des hommes singuliers). Cette exigence débouche donc sur le «principe d'économie» qu'on a appelé par la suite le rasoir d'Ockham: «*On ne doit pas multiplier les êtres sans nécessité.*» Si la formule n'est pas totalement neuve, elle prend avec Ockham une portée radicale. De nombreuses entités sont jugées inutiles. Cette destruction d'entités jugées superflues, c'est le sens usuel qui a été donné à son «nominalisme».

Tout ce qui existe est une chose singulière

En vérité, nominalisme et principe d'économie ne sont pas équivalents,

même si ici ils se renforcent l'un l'autre. Le nominalisme est d'abord la thèse selon laquelle tout ce qui existe est, par soi-même, une chose singulière. Autrement dit, on n'a pas d'abord une espèce puis quelque chose qui l'individualise. Dans la pensée d'Ockham, ces choses singulières sont soit des substances individuelles (cet homme-ci, ce cheval-là) soit des qualités, elles-mêmes toujours particulières (cette blancheur-ci et non la blancheur en général). Ainsi est-on conduit à récuser à la fois toute existence réelle de l'universel, que ce soit à titre de forme séparée, ou à titre de composant réel des choses, et l'existence de réalités spécifiques qui correspondraient aux termes des catégories de quantité ou de relation. Par exemple, on dira qu'il n'y a pas de paternité réelle distincte du père et du fils, mais une qualité de X qui fait qu'on peut dire «*X est père de Y*».

Si l'universel n'a pas d'existence réelle, qu'est-il? Pour Ockham, c'est un signe, conceptuel ou verbal. La philosophie du langage revêt donc pour Ockham une

JOËL BIARD

Professeur de philosophie, université François-Rabelais, Tours.

importance décisive. Sa vision du langage s'appuie sur une théorie du signe, qui reprend, mais en leur donnant un autre sens, des éléments provenant d'Augustin. Le concept est un signe naturel naissant d'une réaction psychique à une impression causée par une chose. Ce qui nous intéresse ici n'est pas le procès psychologique de constitution de ces signes, mais leur caractère naturel, indépendant de toute langue particulière. Ils constituent donc un véritable langage mental, ayant une syntaxe et des propriétés sémantiques. Ce langage est universel. Les signes vocaux quant à eux sont des signes institués en étant subordonnés à tel ou tel signe conceptuel, ils sont conventionnels, donc variables selon les langues. L'analyse logique consiste d'abord à restituer les relations sémantiques (signification, et référence en contexte propositionnel, dite en latin *suppositio*) entre ces signes et les choses.

La philosophie se fait dès lors analyse critique du langage. C'est pour-

quoi dans les querelles à la fois doctrinales de la fin du 15^e siècle, les «réalistes» reprocheront aux «nominalistes» d'accorder une importance excessive aux mots au détriment des choses. Mais voir dans le nominalisme un enfermement dans le langage serait un contresens total si l'on comprend l'intention ockhamienne de préciser au contraire les relations signifiantes entre mots et choses. À ces critiques, les nominalistes qui se réclamaient d'Ockham répondaient que leurs adversaires, croyant

aller aux choses mêmes sans passer par le langage, confondaient précisément les mots et les choses, faute d'analyse critique du langage employé dans les différentes disciplines, de la physique à la théologie. ●



Fra Angelico (v. 1400-1455), *L'Annonciation de Cortone* (1433-1434).

Le réalisme de Duns Scot

John Duns Scot (1265-1308) est à la fois l'adversaire principal de Guillaume d'Ockham, et l'une de ses sources d'inspiration dans le domaine de la métaphysique et de la théologie. L'un des points essentiels du débat concerne la théorie des distinctions, une procédure courante dans la

logique médiévale, mais particulièrement usitée par celui que l'on a surnommé le «docteur subtil».

Duns Scot ajoute à l'opposition classique entre distinction réelle et distinction de raison (ou conceptuelle) un troisième type : la distinction formelle. Celle-ci doit être fondée dans la structure même des choses, mais n'implique pas de séparabilité réelle entre les deux constituants (par exemple la matière et la forme d'une substance individuelle, ou l'espèce et la différence individualisante). On peut donc avoir une identité réelle et une distinction formelle du côté des choses, *a parte rei*.

Guillaume d'Ockham s'oppose frontalement à l'idée de distinction formelle *a parte rei*. Selon lui, deux choses sont

réellement identiques (en réalité, il n'y a donc qu'une seule et même chose désignée par deux noms différents), ou bien sont distinctes de sorte qu'elles sont séparables, soit naturellement, soit du point de vue de la toute-puissance divine, dès lors qu'il n'est pas contradictoire que l'une existe sans l'autre. Or Duns Scot applique, entre autres, cette distinction formelle au rapport entre la nature commune (l'humanité) et la différence qui l'individualise (et qui fait que Socrate est tel homme, Platon tel autre, etc., et non pas l'humanité en général). Cette thèse est totalement rejetée par Ockham, qui estime qu'une chose est de soi individuelle, sans aucune autre chose, partie ou forme qui devrait lui être «surajoutée» pour qu'elle devienne un individu. Il égrène longuement les contradictions qui, selon lui, résulteraient de la position scotiste (*Somme de logique*, livre I, chapitre 16). Dans cette polémique, c'est donc aussi le statut de l'universel qui est en cause. Récusant toute nature commune, Guillaume n'accorde aucun statut réel à l'universel, même en tant que composant des choses. Pour lui, l'universel est simplement un signe (conceptuel ou parlé), signifiant une pluralité de choses singulières, et susceptible de se référer à elles selon différentes modalités lorsqu'il est utilisé dans une proposition. ● J.B.



DR

L'école de Port-Royal

Une grammaire pour toutes les langues

La grammaire dite « de Port-Royal » entendait ramener à des principes logiques la manière dont nos pensées prennent forme dans le langage. Et ce, pour toutes les langues connues.

La *Grammaire générale et raisonnée*, dont la première édition date de 1660, est l'un des ouvrages les plus célèbres de l'histoire de la linguistique, auquel on a pu accorder le statut de texte fondateur de la « grammaire moderne » (1). La singularité de ce petit ouvrage tient en partie aux circonstances de sa rédaction à quatre mains, par d'éminentes figures jansénistes retirées à Port-Royal-des-Champs. Claude Lancelot (1615-1695), auteur de grammaires du latin, du grec, de l'espagnol et de l'italien, rapporte dans la préface de la *Grammaire générale et raisonnée* (GGR) qu'il s'est assuré la collaboration du philosophe et théologien Antoine Arnauld (1612-1694) afin de lui soumettre ses interrogations sur « *les raisons de plusieurs choses qui sont, ou communes à toutes les langues, ou particulières à quelques-unes* ». Ce modeste récit dit

bien que le projet de grammaire rationnelle naît en réponse au problème de la diversité linguistique, rendu sensible par les progrès continus de la description des langues depuis le siècle précédent.

La manifestation des pensées

La grammaire générale se veut en effet une exposition des « *vrais fondements de l'art de parler* », par lesquels on pourra rendre compte aussi bien du commun que du particulier des langues. La généralité visée ne se confond donc pas avec l'universalité : si la théorie linguistique d'Arnauld et Lancelot n'est pas restreinte à une langue particulière, elle s'appuie sur l'observation synchronique de quelques langues connues (le latin et le français principalement, mais aussi l'hébreu, le grec, l'italien et l'espagnol) sans préjuger des aménagements du modèle que pourrait occasionner la prise en compte de langues moins familières. La grammaire générale se situe vis-à-vis des grammaires particulières dans un rapport d'antériorité logique : elle rassemble

les principes de l'analyse du langage et des langues. Ces principes doivent servir à la description des langues, qu'on pourra concevoir comme l'application « raisonnée » de cette grammaire générale. Par là même, la GGR inaugure bien un nouveau programme scientifique, immédiatement sensible en France dans l'instauration d'un partage disciplinaire durable entre grammaire générale et grammaire particulière. En cela, elle se distingue des théories générales du langage qui ont précédé (celles du Moyen Âge, et des grammaires humanistes de Scaliger ou Sanctius).

Quels sont ces « vrais fondements » de la grammaire ? Pour Arnauld et Lancelot, ils sont d'ordre tout à la fois psychologique et anthropologique : la raison humaine est universellement partagée et le langage est toujours la manifestation des pensées au moyen de l'assemblage des mots, signes de nos idées. Ainsi, par exemple, on explique l'existence de dérivés de noms (*ferreus* en latin ou *de fer* en français) par l'ajout au mot qui signifie la substance (les

VALÉRIE RABY

Maître de conférences à l'université Paris-VII,
laboratoire Histoire des théories linguistiques.

noms *ferrum* et *fer*) de la signification de la chose à laquelle cette substance se rapporte : cette addition d'idées se traduit en latin par l'adjectif (*ferreus*), en français par l'association de la préposition et du nom (*de fer*).

Créations humaines

Ce processus de traduction de la pensée en mots est imparfait, parce que les langues sont des créations humaines, c'est-à-dire des réalisations contingentes, limitées, hétérogènes et contraintes par les divers besoins pratiques de la communication. La tâche de la grammaire générale consiste à identifier ces distorsions entre l'ordre des idées et celui de leur expression, de manière à rapporter les séquences linguistiques aux séquences de pensée dont elles sont l'image. C'est pourquoi la GGR est indissociable de *La Logique ou l'Art de penser*, parue sous une première version en 1662 et rédigée par le même Arnauld, associé cette fois au théologien Pierre Nicole (1625-1695). La logique, alors conçue comme la discipline qui fait réflexion sur les opérations naturelles du raisonnement humain, constitue la charpente théorique de la grammaire générale : « *On ne peut bien comprendre les diverses sortes de significations, qui sont enfermées dans les mots, qu'on n'ait bien compris auparavant ce qui se passe dans nos pensées, puisque les mots n'ont été inventés que pour les faire connaître.* »

La grammaire importe donc un certain nombre de concepts d'origine logique, au premier rang desquels celui de proposition. La proposition est conçue comme la contrepartie linguistique du jugement, opération intellectuelle par laquelle nous affirmons qu'une chose que nous concevons est telle ou n'est pas telle, comme quand nous disons la terre est ronde (sujet-est-attribut). À partir de là, tous les énoncés des langues naturelles pourront être analysés à l'aune du modèle propositionnel. La théorie de la proposition permet d'examiner à nouveaux frais les outils d'analyse hérités de la tradition

grammaticale (les classes de mots et les règles morphosyntaxiques – c'est-à-dire l'étude des variations formelles de l'association des mots) pour élaborer une syntaxe sémantique, toujours rapportée à l'ordre des opérations intellectuelles.

Le programme scientifique ouvert par Port-Royal s'est poursuivi et transformé, en France et en Europe, très avant dans le 19^e siècle. Bien que certains successeurs des Messieurs, Nicolas Beauzée en particulier, se soient efforcés d'y intégrer un nombre croissant de langues, ce cadre théorique a paru inadapté à la grammaire historique et comparée telle qu'elle s'est développée au 19^e siècle. Il reste que la grammaire générale a produit un nombre impressionnant de connaissances, particulièrement dans le domaine de la syntaxe et de la théorie des temps. ●



Jacob Jordaens (1593-1678), *Les Quatre Évangélistes* (v. 1625), musée du Louvre.

(1) Voir Marc Dominicy, *La Naissance de la grammaire moderne*, Mardaga, 1984, et Jean-Claude Pariente, *L'Analyse du langage à Port-Royal*, Minuit, 1985.

Le signe, représentant de l'idée

La théorie du signe est exposée dans *La Logique ou l'Art de penser* : « *Quand on considère un objet en lui-même et dans son propre être, sans porter la vue de l'esprit à ce qu'il peut représenter, l'idée qu'on en a est une idée de chose, comme l'idée de la Terre, du Soleil. Mais quand on ne regarde un certain objet que comme en représentant un autre, l'idée qu'on en a est une idée de signe, et ce premier objet s'appelle signe. C'est ainsi qu'on regarde d'ordinaire les cartes et les tableaux. Ainsi le signe enferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée ; et sa nature consiste à exciter la seconde par la première* (1). » La signification est donc un processus par lequel l'esprit conçoit une chose comme représentante d'une autre. La division des signes donne aux mots le statut de « signes d'institution des pensées », et aux caractères (les unités de l'écriture) celui de signes d'institution des mots. Les signes linguistiques sont donc arbitraires, mais leur invention

répond au besoin de représenter les différents types d'idées et d'opérations sur les idées qui sont universellement partagés et en nombre fini : ces types correspondent aux classes de mots identifiées par la grammaire. La théorie du signe justifie donc l'organisation de la GGR, qui étudie successivement les signes verbaux comme entités sonores et graphiques (les sons et les lettres), puis comme unités signifiantes : d'abord la face corporelle du signe linguistique, puis sa face spirituelle. Si *La Logique* s'intéresse au problème de la liaison réciproque des idées et des mots, c'est essentiellement pour examiner les erreurs et équivoques qui naissent, dans la communication verbale, d'une mauvaise interprétation de cette relation de signification (2). ● V.R.

(1) Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *La Logique ou l'Art de penser*, 1662, rééd. Gallimard/BnF, 2016.

(2) Martine Pécharman, « Les mots, les idées, la représentation. Genèse de la définition du signe dans *La Logique de Port-Royal* », *Methodos* (en ligne), n° 16, 2016.

August Schleicher



Czech Academy of Sciences

Les racines des langues indo-européennes

Stimulée par la découverte du sanskrit, la «grammaire comparée» se développe tout au long du 19^e siècle, avec l'ambition de reconstruire une histoire naturelle des langues indo-européennes.

Du 19^e siècle, on a pu dire que c'était celui de l'histoire, du romantisme philosophique, du nationalisme, des peuples et de leurs «cultures». À juste titre, mais c'est aussi celui, moins bien connu, de l'invention d'une science historique des langues plus directement inspirée par le modèle des sciences naturelles de l'époque et de la théorie qui, graduellement, s'impose: le «transformisme», plus tard appelé «évolutionnisme».

Les langues comme des espèces biologiques

Chose remarquable, ce développement unique au monde a pour cadre quasi exclusif les pays de langue germanique, avec quelques apports scandinaves. Il culmine dans les années 1860, avec l'*Abrégé de la grammaire comparée des langues indo-européennes* (1862) et *La Théorie darwinienne et l'esprit*

des langues (1865) d'August Schleicher (1821-1868), où le philologue, professeur à Iéna, redéfinit les objectifs de la linguistique comparative, telle qu'elle se pratique depuis la fin du 18^e siècle. Elle a pour objectif de reconstruire l'arbre généalogique des langues sur la base de leurs liens de parenté et des lois qui gouvernent leurs transformations. Pour ce faire, le linguiste procède comme le zoologue, et considère les langues comme autant d'espèces biologiques évoluant sous l'effet de forces qui n'ont rien de conscient. C'est ainsi que Schleicher lui-même, à l'instar de l'essentiel de ses collègues, s'emploie à reconstruire la généalogie des langues dites indo-européennes, à savoir un grand nombre de langues mortes et vivantes dont, depuis William Jones, les philologues ont signalé puis montré les liens de parenté avec le sanskrit, la plus ancienne langue écrite en Inde. Cela va du latin, du grec et de l'allemand (ancien et moderne), aux langues celtiques et slaves, et jusqu'à l'albanais, l'arménien et le persan. Armé d'une panoplie de règles phonétiques,

morphologiques et syntactiques tirées de l'observation, Schleicher en établit la filiation, cherchant parfois à saisir un «chaînon manquant», et surtout à fixer les traits d'une hypothétique «langue mère» (*Ursprache*), sorte d'ancêtre fondateur disparu de toute la famille: la langue «indo-européenne». Ce sera le Graal de certains de ses continuateurs et disciples, et le début d'un long et houleux débat sur l'existence d'une civilisation et d'un peuple indo-européens. Car les vues de Schleicher ne sont pas exemptes d'à-côtés anthropologiques. Il pense, comme beaucoup de ses collègues et comme l'a professé Wilhelm von Humboldt (p. 32), que langues et cultures sont les miroirs l'une de l'autre. Or, elles ne se valent pas: certaines sont plus évoluées que d'autres.

Schleicher considère, en particulier, que, les langues synthétiques (le sanskrit, l'allemand, le grec, le latin) dépassent en raffinement les autres. Ce jugement de linguiste connaîtra des réemplois idéologiques ravageurs jusqu'au 20^e siècle. Mais la grammaire historique de

NICOLAS JOURNET

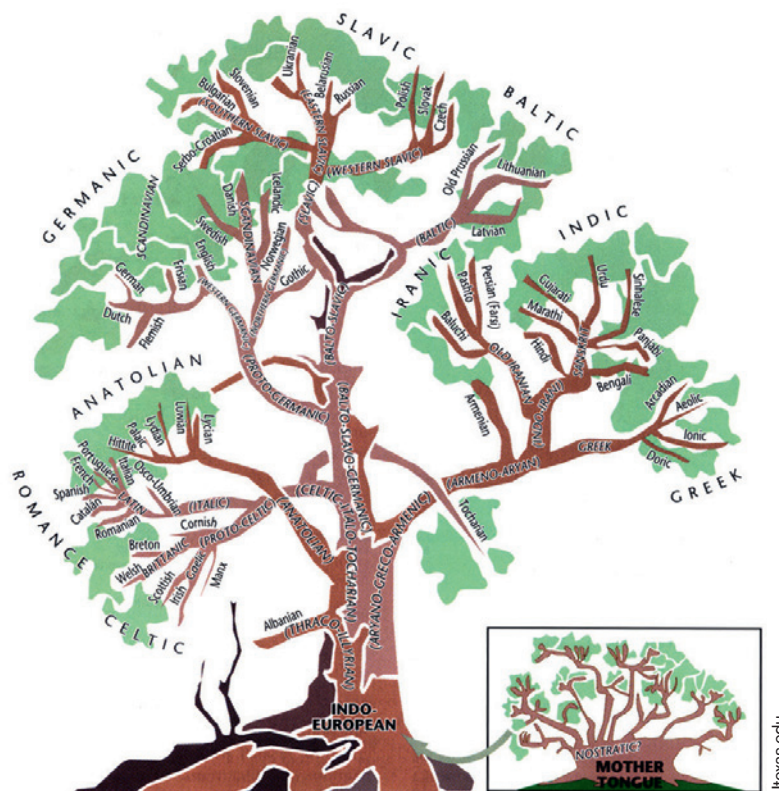
Schleicher ne s'est pas édifiée en un jour. Elle résulte de l'accumulation patiente par ses prédécesseurs d'observations sur les langues anciennes et modernes, leur classement en «familles» et l'établissement de régularités permettant de passer de l'une à l'autre. Cette discipline, baptisée «grammaire comparée» par le poète Friedrich von Schlegel en 1808, est développée par son frère Wilhelm von Schlegel (1767-1845), qui, en travaillant sur la morphologie et la syntaxe comparées, identifie les langues «isolantes» (asiatiques), «affixantes» (turc) et «flexionnelles». Ces dernières sont nombreuses dans la famille qu'on appelle encore selon le cas indo-germanique, scythe ou indo-européenne. En 1822, Jacob Grimm (1785-1863) se penche sur la phonétique du grec, du latin et des langues germaniques : là où les premières comportent un «p», les secondes mettent un «f», un «p» pour un «b», etc. Ces règles de mutation consonantiques, résultant d'une transformation supposée protohistorique, recevront le nom de «loi de Grimm» et, malgré leur fragilité (il y a des exceptions), feront partie de l'attirail courant des comparatistes permettant d'établir des liens de parenté entre les langues. Le philologue danois Rasmus Rask (1787-1863), lui, est connu pour avoir rapproché, sur la base de comparaisons lexicales et phonétiques, l'ancienne langue islandaise (vieux norrois), le gotique, le lituanien, le vieux slave, le grec et le latin. Il est aussi celui des grammairiens qui, le premier, a professé une analogie entre l'histoire des langues et celle des espèces vivantes, tirant ainsi la linguistique du côté des sciences naturelles et empiriques, à la différence de ses collègues allemands plus imprégnés de romantisme lyrique. Franz Bopp (1791-1867), enfin, est une figure encore plus importante pour la grammaire comparée dans la mesure où son œuvre, étalée entre 1816 et 1866, confirme, à partir de l'étude des conjugaisons, l'étendue de la famille indo-européenne et ses liens de filiation avec le sanskrit, que Bopp

considère comme étant la «langue mère» de toutes les autres. Restait à en tracer l'arbre généalogique : ce sera l'entreprise de Schleicher qui, de surcroît, tentera de faire revivre ce qu'il considère l'ancêtre perdu de la famille, la langue indo-européenne. Par sa méthode, Schleicher met en place les différentes branches de ce qui est train de devenir une science du langage : phonétique, morphologie, syntaxe et sémantique.

Les néogrammairiens

Si le darwinisme et le naturalisme de Schleicher se heurteront bientôt à des critiques, son influence a été néanmoins très importante dans la mesure où, selon Marie-Anne Paveau, «la diffusion de sa pensée alla souvent de pair avec l'introduction du comparatisme», notamment en France où la grammaire comparée sera enseignée, entre autres, par Michel Bréal, Abel Hovelacque, Gaston Paris, James Darmesteter et Antoine Meillet. Parmi la génération suivante de «comparatistes», beaucoup se tourneront contre les présupposés aussi bien romantiques que lourdement évolutionnistes de leurs aînés : ils jugent spéculatives la recherche d'une «langue mère», les reconstructions historiques, tout comme les notions de

«progrès» ou de «dégénérescence» des langues. Ils réfutent les liens nécessaires entre langue et culture. Ils entendent produire des lois de changement phonétique plus rigoureuses et universelles : même les exceptions doivent obéir à des causes, et celles-ci doivent être trouvées. Ils introduisent des notions comme l'analogie (interne à une langue) et l'emprunt (d'une langue à l'autre). Leurs exigences de méthode, très positivistes, leur font comprendre les écueils d'une linguistique historique largement fondée sur l'étude de textes écrits : seule l'étude de la langue orale rend compte de sa réalisation sonore. Parallèlement, d'autres dogmes, comme la conception représentative de la pensée par le langage, sont bousculés, notamment par William Whitney (1827-1894) : selon lui, la fonction première du langage, c'est la communication, et il convient de bien distinguer la compétence langagière (universelle, innée) de ses réalisations particulières (les langues naturelles). Ces idées nouvelles ne tomberont pas dans les oreilles d'un sourd : parmi les «néogrammairiens» se trouve un certain Ferdinand de Saussure qui, au début du 20^e siècle, formulera la théorie du langage considérée comme fondatrice de la linguistique moderne. ●



Utexas.edu

Gottlieb Schick/ Deutsches Historisches Museum, Berlin



Wilhelm von Humboldt,

théoricien de la diversité des langues

Selon Wilhelm von Humboldt, les langues véhiculent une vision du monde propre à chaque communauté humaine.

La réflexion linguistique de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), ministre d'État prussien et fondateur de la nouvelle université de Berlin, se développe dans le cadre de son projet anthropologique de caractérisation des nations (1796-1798) ⁽¹⁾. La langue est alors, pour lui, un élément parmi d'autres de cette description physique et intellectuelle du groupe humain à laquelle il entend parvenir. La rencontre avec la langue et la culture basques est décisive dans l'évolution de son anthropologie comparée vers une linguistique. En effet, la situation d'isolement géographique et historique du Pays basque inchangée depuis des siècles, associée à une langue d'origine inconnue, constitue pour Humboldt, un terrain d'observation privilégié du rapport nation-langue qu'il veut cerner.

ANNE-MARIE

CHABROLLE-CERRETINI

Professeure de linguistique à l'université de Lorraine, elle est l'auteure de *La Vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, ENS, 2008.

Un voyage d'étude dans le Nord-Ouest de l'Espagne le convainc que la langue, en raison de ses propriétés, peut devenir le vecteur de ce qui particularise une nation. En définissant la langue dans des rapports de dépendance avec la pensée, l'homme et la nation, Humboldt postule que la diversité humaine peut être étudiée à partir de la diversité des langues ⁽²⁾.

L'originalité théorique de Humboldt réside en une approche globale du langage: la langue est pensée sous tous ses aspects cognitif, expressif, communicatif, historique et social conçus en liens les uns avec les autres. C'est la première fois dans l'histoire occidentale de la description des langues que se développe un intérêt scientifique pour la diversité linguistique au point de projeter d'en faire l'objet d'une science linguistique autonome.

Rompant définitivement avec la conception dualiste qui séparait pensée et langage, Humboldt affirme que le langage doit être appréhendé comme une création, comme une «activité» et non un résultat (*energeia**). Le langage est une composante de l'homme, un

tout dynamique constitué de parties organisées entre elles œuvrant continuellement à une cohérence interne. Le concept d'organisme* contient pour Humboldt les éléments de réponse aux questions sur l'origine du langage et sur

MOTS-CLÉS

ENERGEIA

Le langage est défini comme *energeia*, «une activité en train de se faire», opposée à *ergon*, un «ouvrage fait».

ORGANISME

Métaphore utilisée pour évoquer le langage comme une force vivante qui évolue au sens de «se transformer» et de «s'exécuter».

VISION DU MONDE (WELTANSICHT)

Propriété du langage qui propose de saisir la réalité abstraite et concrète. Humboldt prend soin de distinguer la vision du monde d'une conception du monde (*Weltanschauung*) qui est un discours construit, une interprétation du monde.

la participation de ce dernier à l'élaboration de la pensée. Humboldt soutient en effet que le développement de la faculté de langage n'a été possible dans le cerveau humain que lorsque l'homme a présenté une maturité suffisante pour en faire usage. Il inverse ainsi la relation causale habituellement avancée en déclarant que c'est bien le langage qui génère un besoin de communication et non le contraire. Le langage se retrouve de fait naturellement associé à la structuration de la pensée et va servir de médiation avec la réalité. À la fonction d'analyse de Condillac, Humboldt oppose celle de synthèse qui confère au langage une double faculté créatrice d'expression et de compréhension du monde, du connu et de l'inconnu et de l'expérience humaine.

La propriété cognitive du langage

Humboldt poursuit sa proposition novatrice en posant que l'interaction continue entre pensée, langage et monde est fécondée par une nation. Chaque langue naîtra de ces interdépendances uniques. C'est le concept de vision du monde* qui désigne chez Humboldt la propriété cognitive du langage. Elle se réalise dans chaque langue particulière qui découpe, organise le monde extralinguistique afin de permettre à l'homme d'appréhender cette réalité, de s'y situer et d'y référer. Chaque langue propose ainsi, par essence, une vision du monde. Ce concept permet de penser, pour la première fois, la diversité linguistique au niveau des représentations conceptuelles et non plus au seul niveau des réalisations graphiques et phoniques. La linguistique humboldtienne (3) se mène dans deux directions convergentes. C'est, d'une part, un programme de description structurale des langues et, d'autre part, une étude herméneutique de la littérature des nations, puisque c'est dans l'œuvre littéraire, âme spirituelle de la nation, que Humboldt entend dégager l'usage privilégié que les locuteurs font de la structure de la langue. Point de jonction, la vision

du monde d'une langue correspond à la somme des éléments structurels qui auront été validés par un emploi dans une finalité esthétique.

Homme de grande rigueur et d'ambition scientifique, Humboldt s'intéresse à toutes les langues sans distinction, chacune étant un exemplaire de l'aptitude humaine au langage. Il travaille en priorité sur les langues les plus exotiques, les moins connues des Occidentaux. Il est aidé en cela par son frère cadet, Alexander, le géographe-cartographe naturaliste, que l'on surnomme le second découvreur de l'Amérique. Ce dernier reviendra de ses voyages avec notamment des grammaires et vocabulaires de langues amérindiennes. Humboldt est aussi épaulé par un jésuite espagnol, bibliothécaire pontifical du palais du Quirinal à Rome, qui lui facilitera l'accès à des documents sur des langues du monde entier amassés par des missionnaires espagnols et italiens.

L'héritage

Humboldt et son travail sont connus de son vivant par les linguistes allemands, mais aussi français, italiens, espagnols, autrichiens, suisses et américains. Ses prises de position sur des sujets discutés à l'époque tels que la généalogie des langues, la classification, la description du chinois, l'étude linguistique en général, ont facilité la diffusion de ses idées. Son projet, malgré tout, remporte peu d'adhésion ne correspondant pas à l'horizon d'attente des années 1820, toutes tournées vers la grammaire comparée. Dès le milieu du 19^e siècle, la réception de la linguistique de Humboldt se caractérise essentiellement par un éclatement théorique et une distorsion des concepts. Cependant, sa pensée exerce une influence réelle de façon plus ou moins souterraine dans les travaux de description structurale des langues africaines (Hermann Steinthal), finno-ougriennes (Lucien Tesnière), malayo-



Broderie japonaise représentant des objets étrangers légendée en anglais et en japonais.

polynésiennes (Karl Buschmann), amérindiennes (Lucien Adam), mais aussi dans l'œuvre de linguistes qui, en plus d'avoir décrit des langues amérindiennes ont contribué au fondement de la linguistique d'outre-Atlantique et d'une de ses émanations, l'ethnolinguistique (Franz Boas, Edward Sapir, Benjamin Whorf). En stylistique, l'approche circulaire des textes littéraires de Leo Spitzer affiche son affinité avec la pensée de Humboldt. Plus proche de nous, le poète-linguiste-traducteur Henri Meschonnic (4) a proposé une poétique du traduire fortement imprégnée de la théorie du langage de Humboldt. Aujourd'hui, cette théorie est reconnue comme incontournable pour continuer à penser la diversité des langues. ●

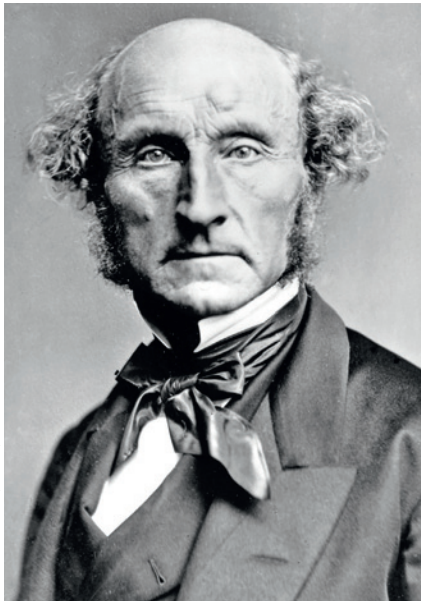
(1) Wilhelm von Humboldt, *Journal parisien* (1797-1799), Honoré Champion, 2013.

(2) Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Seuil, 2000.

(3) Jürgen Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga, 1995.

(4) Henri Meschonnic, « Théorie du langage, théorie politique, une seule stratégie », *Études littéraires*, vol. IX, n° 3, décembre 1976 ; *Pour la poétique*, t. V., *Poésie sans réponse*, Gallimard, 1978 ; *Poétique du traduire*, Verdier, 1999.

John Stuart Mill



London Stereoscopic Company/Getty

Le langage sert à dire le monde

Selon John Stuart Mill, nos propos sont vrais quand ils désignent des objets qui font partie du monde. Leur sens vient, en quelque sorte, de surcroît.

Enfant prodige, John Stuart Mill (1806-1873) commence à apprendre le grec à 3 ans. À 12 ans, lorsque son père ajoute à son cursus l'*Organon* d'Aristote et les traités de logique scolastique, il lit déjà les grands textes de l'Antiquité, en latin et en grec à livre ouvert. Il adore l'histoire, raffole des sciences expérimentales et dévore les traités de chimie. Dans son autobiographie, il raconte que c'est à cette époque qu'il commence à réfléchir à « l'utilité de la logique syllogistique » et comment trois ans plus tard, en découvrant la démarche syllogistique de son parrain Jeremy Bentham, tout tombe, comme par magie, en place : son chemin est tracé. Le *Système*

de logique déductive et inductive, qui paraît en 1843, est le fruit d'une vingtaine d'années de réflexion. Il y tente modestement de systématiser les meilleures idées des meilleurs penseurs et ainsi rendre accessible une méthode de raisonnement qui conduira le plus grand nombre au plus grand bonheur possible. Et, puisque le raisonnement ne peut pas se passer des mots, Mill consacre le premier livre du traité à la définition des noms et des propositions.

Le statut particulier du verbe « être »

Ce premier livre est lu par tous ceux qui s'intéressent à la grammaire et à la linguistique. Son originalité tient à la haute estime de Mill pour les grammairiens du Moyen Âge, à la réintroduction de quelques idées fondamentales sur le langage, comme la dénotation et la connotation, le statut particulier accordé au verbe « être » et le sens qu'il donne

au mot « nom ». L'anglais, dans ce domaine, est mieux loti que le français, car il dispose de deux mots : « *noun* », l'unité formelle, ou partie du discours et « *name* », dans le sens d'« attribution d'une appellation ». Par « *name* », Mill entend tout ce qui peut faire l'objet d'une affirmation ou d'une négation. Ce fragment de discours, qui peut être constitué d'un seul mot, ou groupe de mots, est un être logique (Mill affectionne le terme « *being* ») qui ne se définit ni par sa nature ni par sa forme. Dans la proposition « l'or est jaune » (« *gold is yellow* »), la qualité jaune de la substance or est affirmée ; dans la proposition « Franklin n'est pas né en Angleterre » (« *Franklin was not born in England* »), le fait d'être né en Angleterre est nié pour ce qui est de Franklin (1). L'or (« *gold* »), jaune (« *yellow* »), Franklin est né en Angleterre (« *born in England* ») sont tous, d'après le système de Mill, des « *names* » (des appellations), dont

DAIRINE NI CHEALLAIGH

Professeur émérite de linguistique à l'université de Toulon.

la particularité est de renvoyer à un référent. Ainsi, dans le système de Mill, «jaune» dans «l'or est jaune» est un nom, alors que dans «elle a mis sa robe jaune», «elle» est un nom et «jaune» n'est qu'un des constituants du nom «mettre-sa-robe-jaune». Le grammairien, pour qui «jaune» est un adjectif et «elle» un pronom est réticent, mais Mill délimite très clairement son domaine, sa priorité est la valeur de vérité. Il part d'ailleurs d'un constat très simple, à savoir: 1) que la recherche de la vérité se fait dans le cadre unique de l'affirmation et de la négation; 2) qu'affirmer ou nier constitue une opération de pensée, à savoir, un acte de croyance; 3) que tout acte de croyance requiert au minimum deux objets de pensée; 4) que ces objets de pensée, qui peuvent viser des entités physiques ou psychiques, sont par définition nommables.

Le sens est indissociable de la connotation

Le propre d'une appellation est donc d'être «le nom de quelque chose» (*the name of something*), c'est-à-dire d'être catégorématique (autre terme emprunté aux modistes, grammairiens du 13^e siècle); l'appellation nomme la chose elle-même et non pas l'idée de la chose. Elle n'est donc rien d'autre que l'indice («*clue*») qui conduit à la chose (objet du monde ou objet de pensée). À la différence des mots, les appellations n'ont pas de passé, chaque occurrence est *sui generis*. L'acte de croyance est un événement référentiel *ad hoc*. Pour Mill, les appellations sont des signes dans le sens de *signum*, c'est-à-dire de simples indices qui, par le truchement des images mentales qu'ils véhiculent, nous conduisent directement aux choses. La dichotomie que Ferdinand de Saussure établira entre signifiant et signifié n'a pas de place ici. Dans le système de Mill, en effet, le terme «sens» (*meaning*) s'emploie unique-

ment dans le contexte de la relation entre une appellation et ses attributs. En d'autres termes, la notion de sens est indissociable de celle de connotation.

Par connoter, il faut comprendre noter de surcroît. Ainsi, lorsque je dis «*mon chat est sorti par la fenêtre*», je désigne (dénote) deux référents dans l'univers phénoménal: une première chose, «mon chat», et l'événement/chose, «sortir par la fenêtre»; ces deux appellations sont mises en rapport et, par le truchement de la copule, transformées en acte de croyance.

Si je remplace mon chat par Mazarin, mon assertion aura la même valeur de vérité, mais la mécanique sémantique ne sera pas la même. Dans le premier cas, je désigne mon chat par son appartenance à l'espèce chat, à savoir, «*petit mammifère familier à poil doux (Grand Robert)*». Attention, il ne s'agit pas de l'idée que je me fais de l'animal appelé chat, mais de mon chat individuel chéri; il y a donc à la fois dénotation et connotation. Dans le second cas, en le nommant par son nom individuel, je mets entre parenthèses ses attributs. Autrement dit, je dénote sans connoter.

Les objets de l'univers phénoménal

Cette manière de définir le nom propre par rapport au nom commun a fait couler beaucoup d'encre et, comme c'est souvent le cas, chemin faisant, le terme connotation a changé de sens. Pour la plupart des locuteurs d'aujourd'hui, y compris les analystes du langage, «connotation» a pris le sens, très dilué, de «porteur d'associations secondaires» ajoutées au sens premier. Ainsi, ils parieront que mon chat Mazarin est un chat mâle de race (Mazarin était un noble personnage), et feront peut-être remarquer que je ne dois pas être tout à fait nulle en histoire. Mais rien n'interdit, loin s'en faut, de

sélectionner un ou plusieurs traits de caractère de telle ou telle entité (en général célèbre) et de l'appliquer à une autre entité: c'est un Mazarin, etc. Mais on observera que les traits de caractère individuels ne doivent pas être confondus avec des attributs généraux. Or les attributs portés par la connotation, au sens de Mill, s'entendent dans la généralité. Le malentendu, ici, semble reposer en partie sur une mauvaise compréhension de «connotation» au sens technique.

Le nom propre, appellation individuelle non connotative, dans la terminologie de Mill, sert donc d'indice (*clue*) pour faire surgir le référent dans l'esprit de l'interlocuteur. Dans le cadre normal du code conversationnel, il est clair qu'on ne peut pas dire «*j'ai vu Marie aujourd'hui*» sans que les participants soient tacitement en accord sur l'identité de la personne ainsi nommée. Autrement dit, dans l'espace discursif, nous faisons momentanément «comme si» une seule Marie existait, celle à laquelle on pense. S'il y a la moindre ambiguïté, le moindre doute, on ajoutera un moyen supplémentaire d'identification, tel que «Marie-Bernard» ou «mon-amie-Marie». Pour Mill ce serait, dans chaque cas, des noms individuels connotatifs complexes. Ces observations confirment les remarques de Mill selon lesquelles, à la différence des thèses idéalistes, les appellatifs ne renvoient pas aux idées, mais aux objets de l'univers phénoménal. C'est une conception dite «externaliste» ou «réaliste» du langage, dont on retrouvera la présence chez les penseurs logiciens du 20^e siècle, comme Ludwig Wittgenstein dans sa première période (p. 42). ●

(1) Ce sont les deux exemples d'illustration proposés par John Stuart Mill (*Système de logique déductive et inductive*, 1843).



Charles S. Peirce

Le triangle sémiotique

Charles Sanders Peirce, fondateur de la sémiotique, science des signes, est l'inventeur d'une approche incarnée du signe qui a ouvert la voie à une science interprétative du récit.

Philosophe et logicien né à Cambridge (États-Unis), fils de mathématicien et lui-même formé dans cette spécialité, Charles S. Peirce est reconnu comme étant l'un des fondateurs, avec John Dewey (1859-1952) et William James (1842-1910), du pragmatisme, une tradition philosophique influente aux États-Unis. Le pragmatisme est la théorie selon laquelle la valeur des connaissances tient à leurs effets, aussi bien intellectuels qu'expérimentaux, et non à leur conformité à des principes. Penseur prolifique et encyclopédique, Peirce suivra une carrière atypique, travaillant d'abord comme astronome et physicien, puis se retirant à 48 ans pour achever son œuvre philosophique, laquelle ne sera en grande partie éditée que bien après sa mort.

Peirce est d'abord un logicien qui a apporté des contributions notoires à la logique algébrique. Mais ses intérêts sont très larges, et embrassent tous les grands problèmes de la connaissance, du langage, du réel et des rapports

qui les unissent. Il formule ainsi en 1867 une théorie des «catégories» ou «modes d'être» qui reprend le projet des catégories de l'esprit de Kant, pour en donner une tout autre version. Il pose que toute chose est connaissable sous trois aspects : en tant que chose, en tant que représentation, et en tant que concept (qu'il appelle «fondement»). Cette présentation «triadique» fixe le cadre du développement de sa pensée, laquelle sera retenue comme fondatrice d'une science générale des signes, qu'il appelle «sémiotique», anticipant sur les vues plus strictement linguistiques de Ferdinand de Saussure.

Tout signe s'interprète

Tout d'abord Peirce met de l'ordre dans les différentes sortes de signes : l'icône (représente visuellement), l'indice (montre), le symbole (signifie). Ensuite, il cherche à définir le travail commun qu'ils accomplissent, et le dispose en un triangle. Tout processus signifiant (langagier ou visuel) comporte trois éléments : le signe lui-même (*representamen*), l'objet singulier auquel il réfère (réfèrent), et un troisième terme (l'interprétant) qui met le premier en relation avec le second.

Exemple de signe visuel : face à une empreinte laissée par un animal, le trappeur lira la trace du renard qu'il traque depuis le matin, et qui lui indique la voie à suivre. Mais un naturaliste la lira autrement : comme la preuve que l'espèce renard est présente dans la région. Quant à celui qui n'y voit qu'un dessin dans le sable, c'est pour lui l'occasion de prendre une jolie photo.

Dans la sémiotique de Peirce, l'originalité réside dans la fonction «interprétante» (qui ne figure pas chez Saussure). L'interprétant ne désigne pas la personne (bien que sa présence soit indispensable), mais bien l'opération de pensée qui assure le lien entre le signe et ce qu'il désigne, le réfèrent. En matière de langage, il est particulièrement probable que l'interprétant appartienne lui-même au langage. Par exemple, si j'ouvre un dictionnaire à l'article «homme» je lirai sans doute qu'il s'agit d'un «être humain de sexe masculin» : cette définition est un interprétant du mot «homme». Mais ce n'est pas le seul : «homme» peut signifier «être courageux» (comme dans «sois un homme»), ou ne pas avoir de sexe (comme dans «Droits de

NICOLAS JOURNET

l'homme»). De même, l'article «chien» dira «mammifère de la famille des canidés». Mais chien signifie aussi «ami fidèle» ou au contraire «animal servile et méprisable». Selon les contextes, le même mot se verra attribuer une signification différente, ce qui n'est pas une découverte en soi.

Mais Peirce va plus loin, car il fait remarquer que «être humain» et «sexe masculin» sont susceptibles de recevoir une définition, de même que «mammifère», «canidé», «ami fidèle» et «animal servile», de sorte que, de fil en aiguille, les interprétants deviennent à leur tour des signifiants qui doivent être interprétés. Et ainsi de suite: ce processus de signification, Peirce le conçoit comme une dérive virtuellement sans limites (c'est la «sémiose illimitée»). Le modèle de Peirce rend compte du fait que le système des signes langagiers n'est pas clos, qu'il est ouvert à des interpréta-

tions toujours nouvelles, ce qui entre en harmonie avec l'esprit même du pragmatisme, lequel s'intéresse aux choses (ici, les mots) en tant que ce qu'elles font, et ne leur attribue pas d'essence.

Par cette démarche, Peirce a ouvert la voie à une sémiologie faisant place au caractère «triangulaire» du signe, et donc à la multiplicité des interprétations, dont Umberto Eco sera l'un des continuateurs remarquables. Cependant, il est déroutant d'affirmer qu'un signe (en l'occurrence un mot) peut renvoyer à l'ensemble de toutes les significations possibles. Cela entraîne, par exemple, qu'une phrase peut virtuellement prendre une infinité de significations. Ce qui ne correspond pas à l'usage courant que nous faisons du langage. Aussi, Peirce admet que nos «habitudes» font que nous donnons plus volontiers un sens qu'un autre à une phrase. U. Eco, lui, à propos de textes

narratifs, mettra en place les notions de «lecteur modèle» et d'«auteur modèle», ainsi que celles de «mondes possibles» et d'«isotopie» (cohérence), qui ont les mêmes fonctions: celles de mettre des limites à l'interprétation et à la sémiose illimitée. Mais en théorie, ces limites ne sont jamais définitivement fixées. ●

ŒUVRES PRINCIPALES

- **Collected Papers**

6 vol., posth., 1931-1935, rééd. Harvard University Press, 1960.

- **Écrits sur le signe (1885-1911)**

Trad. fr. Seuil, 1978.

POUR ALLER PLUS LOIN...

- **Le Signe**

Umberto Eco, 1990, rééd. LGF, 2002.

- **Les Limites de l'interprétation**

Umberto Eco, Grasset, 1992.



La famille dans tous ses états !

Sébastien Dupont

Psychologue, thérapeute familial, chercheur associé à l'Université de Strasbourg. Il est l'auteur de *Seul parmi les autres: le sentiment de solitude chez l'enfant et l'adolescent* (Érès, 2010).

En librairie le 26 janvier

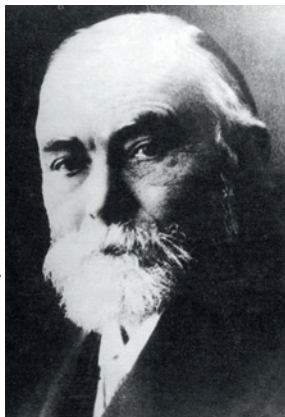
En librairie, et sur commande à :
editions.scienceshumaines.com

ou par téléphone au **03 86 72 07 00**

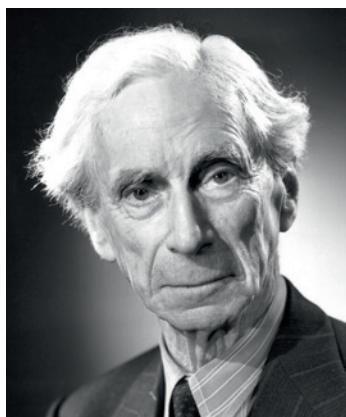
Livraison sous 72 h en France métropolitaine



ISBN : 978-2-36106-419-8
200 pages - 12,70 €



Pictorial Press Ltd/Alamy



Hulton Getty

Gottlob Frege Bertrand Russell

Les illusions du langage ordinaire

Au tournant du 19^e siècle, Gottlob Frege et, à sa suite, Bertrand Russell, dénoncent l'imprécision du langage naturel quand il est utilisé à des fins scientifiques et affirment la force affirmative de la vérité de nos pensées.

Gottlob Frege (1848-1925) et Bertrand Russell (1872-1970) ont mis l'accent, en tant que logiciens philosophes sur la souveraineté, non de la conscience, mais de la pensée. En effet, la tâche de la logique selon Frege n'est pas de dire comment les gens pensent, ni d'indiquer ce qu'ils tiennent pour vrai. Si cela avait été le cas, si la logique s'intéressait à ces processus, elle devrait accorder une grande importance au langage. Or, Frege considère que l'objet propre de son étude n'est pas le langage, mais les conditions de vérité et de fausseté de nos pensées : non pas ce qui est tenu pour vrai, mais ce qui l'est véritablement. Cependant, dans la mesure où, pour nous humains, la pensée se donne toujours sous la forme

d'une expression, il devient inévitable de traiter du langage, en particulier des illusions que celui-ci entretient sur la nature des pensées exprimées, comme l'illusion de voir naître et disparaître les pensées par le seul fait de les affirmer ou de les nier : nous n'avons pas ce pouvoir créateur sur les pensées par le seul fait de les exprimer. Frege dénonce le pouvoir destructeur que le langage ordinaire accorde spontanément à la négation : la négation ne découpe pas les pensées. Elle n'est qu'un opérateur logique qui présente un contenu jugeable d'une certaine façon. On peut affirmer, nier ou questionner : on n'a pas encore jugé pleinement. La négation est une caractérisation de la pensée, et non du jugement.

Des arrière-pensées théologiques

La relation magique aux choses que le langage entretient est bien sûr sensible dans les questions relatives

à l'existence. Le dialogue que Frege a eu avec le théologien Bernhard Pünjer (1), montre combien cette relation magique du langage est confortée par des arrière-pensées théologiques. Dans la proposition « Dieu existe », le mot « Dieu » n'est pas un nom propre qui désigne un être singulier qui serait Dieu, c'est un mot conceptuel incomplet du type « ce qui a le maximum de réalité » : affirmer son existence, c'est dire qu'un concept exprimé ainsi n'est pas vide. Mais le langage entretient l'illusion selon laquelle l'existence qualifie directement les objets, individus du monde, êtres singuliers, alors qu'elle se rapporte aux concepts.

De plus, le langage, en raison de l'absence d'une marque syntaxique propre, nous présente les propositions suivantes comme étant de même structure alors qu'elles sont logiquement très différentes : « l'homme existe » et « Sachse existe ». Dans le premier cas, l'existence se dit du concept

ALI BENMAKHOLOUF

Philosophe, professeur à l'université Paris-Est-Créteil.

«homme» et la proposition est bien formée logiquement; dans le second cas, elle semble qualifier le nom propre «Sachse»; or, contrairement au premier cas, nous n'avons là aucune information. Dans la mesure où, pour Frege, la logique exclut les noms propres sans référent, il va de soi qu'en disant «Sachse», on présuppose qu'il y a bien un individu du monde qui répond à ce prénom; ajouter «existe» ne peut que brouiller l'esprit et laisser installer cette confusion grave qui nous fera considérer l'existence comme une propriété des individus du monde.

Les pensées, l'objet même de la logique, ne sont ni en nous comme des représentations subjectives, ni hors de nous comme les arbres et les forêts; elles sont objectives, et se tiennent dans un troisième monde, distinct du monde de la subjectivité et des réalités du monde physique. Il y a une réalité des pensées qui n'est pas celle de la Terre comme objet physique, mais qui est celle de l'objectivité comme ce qui se rapporte à l'axe de la Terre.

Une grammaire philosophique

Russell, lui, est un philosophe animé tout autant par un sens robuste de la réalité. Il a, tout comme Frege, consacré la majeure partie de son œuvre à la logique mathématique car avec les axiomes, les théorèmes nous avons la

quintessence de ce que Frege appelle «pensées». Des mathématiques et de la logique, Russell a tiré une méthode pour l'analyse philosophique. Certes, les mathématiques nous éloignent des faits, mais c'est le seul domaine de la connaissance où la précision est maximale. Partout ailleurs, la connaissance comporte une part irréductible de vague.

Le projet logique de Russell ne se résume pas au logicisme, c'est-à-dire à la réduction des mathématiques à la logique. Il visait aussi à introduire dans l'analyse philosophique une méthode dont on a vu les bénéfices dans le traitement de la question de l'existence avec Frege. On peut souligner à ce sujet que: 1) grâce à la formulation des jugements existentiels, il est possible de reconnaître que la vérité transcende l'expérience: je sais, selon la vérité, qu'il y a des hommes à Tombouctou même si je n'en connais aucun en particulier dans mon expérience vécue; 2) les jugements existentiels mettent fin à la prééminence de la forme sujet-prédicat et nous font prendre conscience que le monde n'est pas fait de substances diversement et accidentellement qualifiées; 3) le rapport entre les jugements existentiels et les jugements universels tel que la logique aristotélicienne l'avait établi est radicalement transformé: les jugements universels ne supposent aucunement que les concepts desquels ils se composent se rapportent à des objets du monde (monde physique ou idéal des mathématiques); en ce sens, ils disent moins que les jugements existentiels qui eux affirment vraiment qu'il y a de tels objets. Pourtant, on ne peut nier que les jugements universels ont une portée plus générale. Il convient donc de distinguer entre la portée générale d'un jugement et la réalisation des concepts qui y apparaissent; 4) la généralisation existentielle du type «il existe au moins un cheval avec des ailes» admet la négation «il n'existe pas de cheval avec des ailes» et nous permet ainsi de parler des choses qui

n'existent pas, comme «Pégase» ou «l'actuel roi de France»: descriptions qui ne se rapportent à aucun objet du monde et qui sont cependant pleinement légitimes en logique.

L'apport de la logique est loin d'être circonscrit au seul problème du jugement d'existence. Il a des conséquences directes dans la théorie de la connaissance, voire dans les développements relatifs aux remarques sur l'éthique et la politique. En s'intéressant aux croyances et à leur sous-classe que sont les connaissances – c'est-à-dire les croyances susceptibles d'être vraies ou fausses –, Russell a dû poser le problème de leur «justification logique», c'est-à-dire le problème de la dérivation d'une croyance à partir d'une autre. Il a ainsi pu distinguer un type de croyances, les «croyances instinctives (2)», comme la croyance à l'existence d'un monde extérieur. Mais si ces croyances instinctives sont logiquement premières, elles sont néanmoins psychologiquement dérivées de nos perceptions. Russell soutient à la fois que nous avons une «croyance instinctive» à l'existence de choses non réductibles à nos perceptions, et qu'il n'y a aucune impossibilité logique à ce que le monde se réduise à n'être qu'un flux d'événements perçus.

La méditation philosophique se rencontre chez ceux qui ont une «disposition aventureuse» pour les régions du savoir «où règnent encore des incertitudes». L'exercice philosophique porte alors sur «ce qui peut être vrai» plutôt que sur le vrai lui-même. Mais il est aussi animé d'une intention sceptique, «l'intention de rendre les hommes conscients qu'ils peuvent être dans l'erreur, et qu'ils doivent tenir compte de cette possibilité dans tous leurs rapports avec les hommes d'opinions différentes des leurs (3)».

(1) Gottlob Frege, «Dialog mit Pünjer über Existenz», in *Écrits posthumes*, Jacqueline Chambon, 1999.

(2) Bertrand Russell, *Problèmes de philosophie*, 1912, trad. fr. Payot, 1989.

(3) Bertrand Russell, «Philosophy and politics», in *Unpopular Essays*, Allen & Unwin, 1950.

POUR ALLER PLUS LOIN...

● Les Fondements de l'arithmétique

Gottlob Frege, 1884, trad. fr. Seuil, 1989.

● Écrits logiques et philosophiques

Gottlob Frege, 1882-1904, trad. fr. Seuil, coll. «Points», 1971.

● Problèmes de philosophie

Bertrand Russell, 1912, trad. fr. Payot, 1989.

● «La philosophie de l'atomisme logique»

Bertrand Russell, in *Écrits de logique philosophique*, 1897-1919, trad. fr. Puf, 1989.



Ferdinand de Saussure

Le père de la linguistique moderne

La *Linguistique générale* de Ferdinand de Saussure redéfinit la tâche du linguiste : décrire un état de langue en un moment donné est la seule façon d'en comprendre le système.

Ferdinand de Saussure (1857-1913) est issu d'une lignée d'aristocrates et de scientifiques genevois – son arrière-grand-père, Horace-Bénédict, est un naturaliste célèbre pour avoir réalisé la première ascension du Mont-Blanc. Le jeune Ferdinand choisit la carrière des langues et, après des études en Allemagne où il se forme à la grammaire comparée des langues indo-européennes, il fait paraître son mémoire de fin d'études qui va ni plus ni moins révolutionner sa discipline. Cet ouvrage, intitulé *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, démontre l'existence, dans le proto-indo-européen (1), de types de sons qui ne sont pas présents dans les langues historiques mais qui expliquent la structure de certains de leurs mots. L'hypothèse, obtenue au terme d'une démonstration

algébrique d'une extrême rigueur, sera confirmée une cinquantaine d'années plus tard par le déchiffrement d'une langue, le hittite, portant la trace des sons postulés par Saussure.

Silence éditorial

Le *Mémoire* lui assure une célébrité dans le monde des linguistes. Michel Bréal, véritable patron des études linguistiques en France, le fait venir à Paris où il lui cède sa chaire à l'École pratique des hautes études (EPHE). Saussure a alors 22 ans. Mais, après ce début fulgurant, sa carrière déçoit. Certes, Saussure s'investit activement dans le fonctionnement de la Société de linguistique de Paris, il donne des cours à l'EPHE qui marqueront une génération de linguistes, il publie de nombreux petits articles mais il ne livre pas de travaux de grande ampleur à la hauteur des espérances suscitées par le *Mémoire*. Après dix ans, Saussure retourne à Genève où il enseignera à l'université jusqu'à sa mort. Il donne alors des cours de sanscrit, de grammaire comparée puis, de 1907 à

1911, trois cours de linguistique générale, mais il s'installe progressivement dans un silence éditorial presque total. En 1913, il s'éteint sans avoir publié d'autres travaux de grande ampleur. L'histoire aurait pu s'arrêter là et Saussure ne rester qu'un nom connu des seuls spécialistes de grammaire comparée si deux de ses disciples, Charles Bally et Albert Sechehaye, n'avaient eu l'idée de demander à sa veuve l'autorisation de consulter ses papiers de travail. Ne trouvant pas dans ses archives de manuscrit prêt pour la publication, ils décident de publier les cours de linguistique générale donnés par Saussure à partir des cahiers de notes prises par ses

PIERRE-YVES TESTENOIRE

Maître de conférences, université Paris-Sorbonne, Laboratoire d'histoire des théories linguistiques.

POUR ALLER PLUS LOIN...

- **Saussure**
Joseph John, Oxford University Press, 2012.
- **Cours de linguistique générale**
Ferdinand de Saussure, 1916, rééd. Payot, 2016.
- **Écrits de linguistique générale**
Ferdinand de Saussure, Gallimard, 2002.

étudiants et de quelques notes préparatoires retrouvées. Sur cette base paraît en 1916, sous leur responsabilité, le *Cours de linguistique générale* (CLG).

La linguistique diachronique

C'est par le biais de ce livre, dont Saussure n'a pas écrit une ligne, que ses idées sur le langage ont été transmises à la postérité. Le CLG est une reconstruction, en partie déformante, d'idées sur le langage exposées devant des étudiants que Saussure a mûries tout au long de sa carrière dans des brouillons d'ouvrages inachevés et des notes fragmentaires.

La réflexion théorique de Saussure provient d'une insatisfaction devant la méthodologie de la grammaire historique et comparée. Son objectif est de «montrer au linguiste ce qu'il fait (2)».

Contre l'illusion que le langage est une donnée préalable que le linguiste n'aurait qu'à observer, Saussure pose que c'est le point de vue qui crée l'objet de connaissance. L'hétérogénéité des faits langagiers rend possible, montre-t-il, de multiples points de vue qui créent des ordres de données irréductibles les uns aux autres. Saussure distingue deux points de vue pour l'approche du langage : un point de vue synchronique qui appréhende la langue à un moment T et un point de vue diachronique qui s'attache à la transmission des langues à travers le temps. La linguistique diachronique qu'envisage Saussure s'oppose à une approche historique qui décrit l'évolution des formes – par exemple le passage de *cantare* en latin à chanter plusieurs siècles plus tard – sans prendre en compte leurs rapports avec les autres formes qui composent une langue. Les changements qui affectent une forme linguistique à travers le temps ne peuvent s'expliquer, pour Saussure, que par des déplacements au sein du système de la langue à des moments donnés. Faire l'histoire d'une forme ou d'une langue nécessite de reconstituer la succession des états par lesquels elles sont passées. Pour faire de la diachronie, il faut donc faire de la synchronie. La

linguistique synchronique, quant à elle, se donne pour objet la description d'un état de langue tel qu'il est perçu par la conscience d'un sujet parlant. Saussure expose dans ses cours les principes de cette linguistique synchronique qui sont étayés par son approche empirique d'une diversité de langues. Son apport majeur est de conceptualiser l'objet «langue» comme un système de relations déterminé par deux grands principes : le postulat de l'arbitraire et la théorie de la valeur (*encadré*).

Le CLG a fourni à la linguistique du 20^e siècle – et par-delà aux sciences humaines – une batterie de couples conceptuels qui se sont révélés extrêmement opératoires (synchronie/diachronie, signifiant/signifié, langue/

parole, rapports associatifs/rapports syntagmatiques...). Les textes manuscrits de Saussure découverts à partir des années 1950 donnent accès à une pensée qui ne se réduit pas aux classifications du CLG ni à la lecture qu'en a fait le structuralisme. Saussure se révèle, dans ses manuscrits, un penseur du désordre qui sape les illusions et les entités factices que se construisent, aujourd'hui encore, les linguistes dans l'approche du langage. ●

(1) Le proto-indo-européen n'est pas une langue attestée par des témoignages écrits mais une langue que reconstruisent les linguistes par la comparaison de différentes langues anciennes qui en seraient issues (sanskrit, grec, latin, langues germaniques...).

(2) Lettre à Antoine Meillet, 4 janvier 1894 (Émile Benveniste, «Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 21, 1964.

La langue comme système

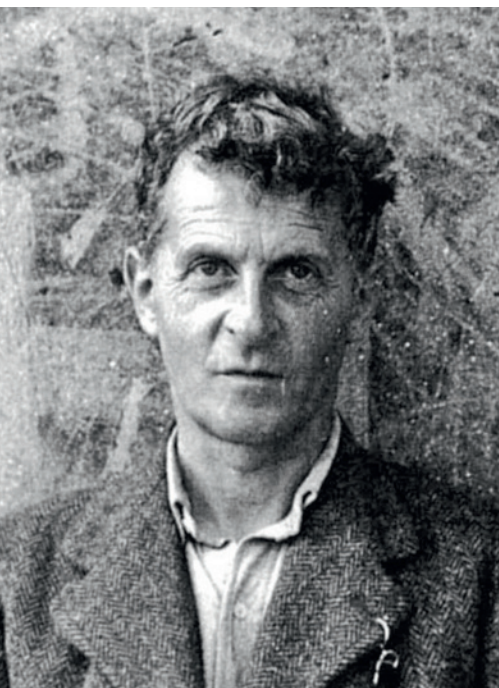
Ferdinand de Saussure développe une conception relationnelle de la langue où chaque élément qui la compose est doté d'une valeur, non en soi, mais par opposition aux autres éléments du système. La langue est définie comme un système de signes associant une partie acoustique, que Saussure appelle le signifiant et une partie conceptuelle, le signifié. Saussure récuse l'idée ancestrale que l'association des sons et des sens dans la langue soit déterminée par un lien naturel ou logique. Il qualifie l'association des signifiants et des signifiés d'«arbitraire» en donnant à cet adjectif un double sens : 1) cette association est dépourvue de raison ; 2) cette association s'impose aux sujets parlants qui ne peuvent pas la modifier. L'association d'un signifiant et d'un signifié – le fait que dans une langue donnée telle suite de son soit associée à telle idée – est déterminée par l'opposition avec les autres signifiants et les autres signifiés du système. En cela, les signes linguistiques ont une «valeur» qui, à l'image de la valeur d'une pièce de monnaie, dépend de l'ensemble du système dans lequel ils sont insérés.



Le roi hittite Yaris et son fils Kamanis, Carchemish, vers 750 av. J.-C. (Turquie).

La signification d'un mot, par exemple, est la contrepartie des autres significations coprésentes dans le système : «Des synonymes comme redouter, craindre, avoir peur n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si redouter n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents (1)». Cette vision relative et différentielle du système linguistique où les valeurs se déterminent réciproquement implique de concevoir que les changements de la langue à travers le temps ne sont ni prédictibles ni orientés. ● P.-Y.T.

(1) Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916, rééd. Payot, 2016.



Wittgenstein Archive, Cambridge

Ludwig Wittgenstein

Désensorcelier le langage

Transfuge de la rigueur logique, Ludwig Wittgenstein ouvre la voie à une autre approche du langage : celle de son usage ordinaire, dans la variété de ses contextes et de ses pratiques.

En 1921, Ludwig Josef Wittgenstein (1889-1951) publie le *Tractatus logico-philosophicus*. Le jeune Autrichien est protégé par le logicien Bertrand Russell à Cambridge, qui le tient pour un génie. Pour Wittgenstein, le langage est une image de la réalité : de ce fait, une proposition n'a de sens que si elle peut renvoyer à des faits. D'un geste définitif, il exclut de la sphère du sens les énoncés de la métaphysique, de l'esthétique ou de l'éthique pour affirmer dans la dernière proposition du *Tractatus* que « sur ce dont on ne peut parler, il faut se taire ». Dont acte : le jeune homme, bien qu'issu de la grande bourgeoisie viennoise, tourne le dos à son milieu d'origine, donne congé à la philosophie et se fait tour à tour jardinier,

instituteur en Basse-Autriche, puis architecte à Vienne. Il pense avoir tout dit dans son premier livre.

Ne pas expliquer, mais décrire

Dix ans plus tard, il est pourtant de retour à Cambridge. Il va alors changer de position, au grand désarroi de B. Russell qui le voit quitter les sentiers de la logique. C'en est fini de l'approche formelle du langage et des thèses grandioses. Son style n'en est pas moins aussi désarmant que du temps du *Tractatus* : pas de théorie générale du langage, de la société ou de l'esprit humain, mais des aphorismes et des réflexions, principalement « grammaticales », sur l'usage ordinaire de tel ou tel mot ou expression (« savoir », « douter », « avoir mal aux dents »...). Une posture descriptive revendiquée comme telle par le philosophe : « *La philosophie, écrit-il, ne doit en aucune*

manière porter atteinte à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc, en fin de compte, que le décrire. Car elle ne peut pas non plus le fonder. Elle laisse toutes choses en l'état (Recherches philosophiques, § 124). »

Comme l'explique le philosophe Jacques Bouveresse, l'un de ses plus fins commentateurs (1) : « *Personne n'a dénoncé avec autant de vigueur que lui l'erreur, commise par le néopositivisme et par lui-même dans sa première philosophie, qui nous fait attribuer au langage une fonction privilégiée, en l'occurrence précisément la fonction descriptive et informative. Il y a autant de fonctions du langage qu'il y a de jeux de langage et en un certain sens il n'y a pas de langage, mais seulement des jeux de langage.* »

Derrière la notion de jeu de langage, il y a l'idée que le langage est, comme tout jeu, guidé par des règles qui déterminent ce qui fait sens ou non dans un

CATHERINE HALPERN

contexte donné, dans une forme de vie donnée. Wittgenstein se garde bien de définir ce qu'il entend par «jeux de langage», mais en donne de nombreux exemples : donner des ordres et agir d'après des ordres, inventer une histoire, faire une plaisanterie, la raconter, rapporter un événement, faire du théâtre, traduire d'une langue dans une autre, décrire un objet, solliciter, remercier, prier, etc. La signification d'un mot n'est pas à chercher dans l'objet ou le concept qu'il représenterait, elle est déterminée par les règles de son usage. «*Et se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie* (Recherches philosophiques, § 19) », note-t-il, avec une inflexion résolument pragmatique. Parler de forme de vie signifie que tout jeu de langage doit être pensé à partir de et dans l'activité commune d'un groupe de locuteurs.

Une visée thérapeutique

Cette seconde philosophie de Wittgenstein veut être thérapeutique : c'est «*un combat contre l'ensorcellement de notre entendement par les ressources de notre langage* (Recherches philosophiques, § 109) ». Il convient alors de déjouer les chausse-trappes que nous tend le langage quand il tourne à vide, notamment quand les philosophes sont de la partie. Les problèmes philosophiques résultent toujours d'une incompréhension du fonctionnement de notre langue et engendrent une certaine perplexité, voire de la souffrance. Pour Wittgenstein, la philosophie ne devrait pas construire de théories, mais se limiter à décrire les règles des jeux de langage, et nous permettre ainsi de sortir de ces impasses.

Sans surprise, Wittgenstein tranche dans le milieu académique de Cambridge, et certains s'agacent de ses manières peu orthodoxes qui exercent une grande fascination sur les étudiants. Pas de cours à proprement parler mais des séances où il pense à voix haute, prolongeant ses réflexions,

souvent sous la forme de conversations avec ses auditeurs, dans une tension intellectuelle extrême. Quand il meurt en 1951, il laisse des disciples qui prolongeront sa réflexion, mais aucune nouvelle publication, en dehors du *Tractatus* et un article de 1929. Ses notes seront publiées à titre posthume et rassemblées en volumes : *Recherches philosophiques*, *Le Cahier bleu*, *Le Cahier brun*, *De la certitude...* On ne saurait trop surestimer l'influence de Wittgenstein sur la pensée anglo-saxonne. C'est ainsi qu'à sa suite, la philosophie dite « du langage ordinaire », qui réunit des auteurs comme John L. Austin, Peter F. Strawson et Gilbert Ryle, ne cherchera pas à critiquer ou à fonder le langage courant, mais à le comprendre dans sa diversité et dans ses contextes d'action. Son influence se fera sentir jusque chez les linguistes. Comme le remarque

la philosophe Christiane Chauviré, «*Wittgenstein a toujours été discuté par les linguistes américains. Ceux-ci l'ont traité sinon comme l'un des leurs, du moins comme un philosophe du langage à la fois assez proche du concret et assez théoricien pour apporter une contribution à la linguistique* (2). » C'est le cas par exemple d'Eleanor Rosch, psycholinguiste à Berkeley, qui a repris à Wittgenstein la notion de « ressemblance de famille » pour développer sa théorie du prototype (*encadré*). Au risque de le trahir. Car s'appuyer sur Wittgenstein pour formuler des thèses générales sur le langage, c'est assurément penser contre lui. ●

(1) Jacques Bouveresse, *La Parole malheureuse*.

De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique, Minuit, 1971.

(2) Christiane Chauviré, *Le Grand Miroir. Essais sur Peirce et sur Wittgenstein*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004.

Les mots sont des entités floues

«*Considère, par exemple, les processus que nous nommons "jeux". Je veux dire les jeux de pions, les jeux de cartes, les jeux de balle, les jeux de combat, etc. Qu'ont-ils tous de commun ?*

– *Ne dis pas : "Il doit y avoir quelque chose de commun à tous, sans quoi ils ne s'appelleraient pas des "jeux" – mais regarde s'il y a quelque chose de commun à tous. Car si tu le fais, tu ne verras rien de commun à tous, mais tu verras des ressemblances, des parentés, et tu en verras toute une série (...). Je ne saurais mieux caractériser ces ressemblances que par l'expression d'"air de famille" ; car c'est de cette façon-là que les différentes ressemblances existant entre les membres d'une même famille (taille, traits du visage, couleur des yeux, démarche, tempérament, etc.) se chevauchent et s'entrecroisent* (Recherches philosophiques, § 66-67). »

Les philosophes ont une fâcheuse tendance à penser qu'il y a une essence derrière un concept. En réalité, explique Ludwig Wittgenstein, il y a surtout des « airs de famille », pas de bords nets ou de frontières que l'on peut tracer une fois pour toutes. Cette analyse a inspiré la psycholinguiste américaine Eleanor Rosch et sa théorie du prototype. Selon cette dernière, certains membres d'une catégorie sont plus représentatifs que d'autres. L'émeu, qui ne vole pas, ou le kiwi, qui n'a même pas d'ailes, sont bien des oiseaux, mais ils sont moins représentatifs de leur catégorie que le moineau avec lequel ils ont une ou plusieurs ressemblances. On ne trouve pas une telle théorie chez Wittgenstein, ni aucune autre d'ailleurs. Mais sa façon de considérer les mots comme des entités floues a su ouvrir des pistes fécondes pour les sciences du langage. ● C.H.

John Langshaw Austin



Quand dire, c'est faire

Partant du constat que le simple fait de baptiser accomplit ce qui est dit, John L. Austin ouvre la voie à une théorie générale du langage où tout énoncé est, à divers degrés, une action.

«*Les paroles partent et les actes marquent*» : cette *punchline* du rappeur Oxmo Puccino traduit une idée très présente dans le sens commun, à savoir que les paroles ne seraient que du vent alors que les actions, elles, laissent des traces. Pour être populaire, la formule ne résisterait pas à l'examen d'un philosophe du langage, et ce depuis les années 1950... En effet, dans une série de conférences prononcées en 1955, l'Anglais John Langshaw Austin (1911-1960), l'un des principaux philosophes analytiques formé à l'école de Gottlob Frege et de Bertrand Russell, exposait une thèse bien différente à propos du langage quotidien et des effets que celui-ci produit sur autrui. Il remarquait d'abord que, contraire-

ment à une tradition logicienne qui voulait qu'une assertion ne puisse qu'être vraie ou fausse, il y a couramment des phrases qui ne sont ni vraies ni fausses : celles en forme de question, de souhait, de commandement, de concession... Et pour cause : ce sont des énoncés qui engagent le sujet dans le monde, qui sont censés agir sur lui, et se traduisent par des succès ou des échecs. D'où le titre de son livre posthume *Quand dire, c'est faire* (1962) qui reprendra cette série de conférences, et dans lequel, avec des mots simples et des exemples nombreux, il bouscule bon nombre d'idées courantes sur le langage. L'approche est originale et aura une belle postérité. «*Le phénomène à discuter, écrit-il, est en effet très répandu, évident, et l'on ne peut manquer de l'avoir remarqué, à tout le moins ici ou là. Il me semble toutefois qu'on ne lui a pas accordé spécifiquement attention.*» De quoi s'agit-il ? D'une pro-

priété qu'il nomme «performativité». Prenez les expressions suivantes : «*Je baptise ce bateau Surcouf*», «*Je vous déclare maintenant mari et femme*», «*Je parie sur le cheval n° 4*». Ce sont autant de phrases qui, une fois prononcées, auront peut-être des conséquences irréversibles sur le cours de votre vie. Elles sont bien différentes des phrases qui constatent un fait, comme «*il fait beau aujourd'hui*». Ces énoncés qui permettent d'agir ainsi sur le monde sont, selon le terme employé par Austin, «performatifs». Dérivé du verbe *to perform* (exécuter, réaliser une action), il indique que leur énonciation revient à exécuter une action dans le monde. En prononçant un performatif, je ne décris ni n'affirme ce que je fais, mais je le fais, tout simplement. Encore faut-il que la phrase soit prononcée dans le contexte adéquat pour que l'acte aboutisse : par exemple, la déclaration «*je lègue à mon*

RÉGIS MEYRAN

fil unique mon grand appartement parisien », ne prendra vraiment effet que si elle est prononcée devant notaire. Austin nomme ces données de contexte « conditions de félicité ».

Les actes locutoires, illocutoires et perlocutoires

Mais comment caractériser précisément la performativité du langage ? Dans sa série de conférences, Austin, conscient qu'il défriche un terrain inconnu, affine au fur et à mesure l'idée de départ. Ainsi, il propose, dans un second temps, de distinguer les agissements possibles de la parole en les rangeant dans trois catégories : les actes « locutoires » (acte de dire quelque chose), « illocutoires » (acte effectué en disant quelque chose) et « perlocutoires » (acte que je provoque par le fait de dire quelque chose). Il n'est toutefois pas si facile de tracer une frontière nette entre les deux der-

nières catégories, dont la qualification dépend de la situation. Ainsi, je peux avertir des connaissances en leur disant : « *Attention, on mange très mal dans ce restaurant !* », c'est un acte illocutoire, par lequel je les dissuade d'aller manger dans ce lieu. La conséquence de mon avertissement (les amis choisissent un autre restaurant) est un acte perlocutoire.

Dans un troisième temps, Austin ressent le besoin de revenir sur la distinction un peu caricaturale entre énoncés constatifs et performatifs. En effet, certains énoncés sont mi-performatifs, mi-constatifs, comme quand vous dites, après avoir gaffé, « *Je suis désolé* » : vous décrivez ainsi votre état affectif intérieur mais, en le déclarant, vous apaisez en principe le ressentiment de votre interlocuteur. Austin en vient progressivement à admettre qu'en réalité, tous les énoncés sont plus ou moins suscep-

tibles d'avoir une dimension performative. Il s'achemine donc vers une théorie générale de la parole comme action. Il dresse alors, dans sa douzième et dernière conférence, un tableau de cinq classes de discours, qu'il liste en fonction de leur performativité décroissante. Ce sont les « verdictifs » (quand un verdict est rendu par un jury), les « exercitifs » (quand on exerce des droits, un pouvoir, une influence), les « promissifs » (quand on promet), les « comportatifs » (qui relèvent du comportement social : jurons, excuses, etc.) et les « expositifs » (phrases qui permettent l'exposé : « *j'illustre* », « *je montre que* »...). ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● Quand dire, c'est faire

1962, rééd. Seuil, coll. « Points », 1991.

John Searle

Des actes de langage à la philosophie de l'esprit

« *De quelle façon les mots se relient-ils à la réalité ?* » Cette question, qui ouvre les *Speech Acts* (*Les Actes de langage*, 1969) de John Searle, est le fil rouge qui lie toute son œuvre. Américain, mais formé à Oxford dans les années 1950 où il a suivi les cours de John Austin, Searle est alors professeur à Berkeley. L'ouvrage, écrit dans un style moins accessible, plus austère et formaliste que celui de son professeur, reprend toutefois les idées de ce dernier, depuis l'opposition entre illocutoire et perlocutoire, jusqu'aux cinq grandes classes d'actes de langage, qu'il distribue un peu différemment : assertifs, directifs, promissifs, expressifs, déclaratifs. Il distingue également deux familles d'actes de langage : les directs (« *je vous prie de m'excuser* ») et les indirects (« *Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud ?* » sous-entendu « *je vous demande d'ouvrir la fenêtre* »). L'originalité de son travail réside surtout dans le fait qu'il va s'orienter ensuite vers une philosophie de l'esprit qui l'amènera à développer un point de vue original et à faire la critique du réductionnisme dans les sciences cognitives, alors en développement. Dans *Les Actes de langage*, il s'intéressait déjà aux croyances, aux désirs, aux intentions des individus. Mais avec *L'Intentionnalité* (1983), il bascule de la philosophie du langage vers la philosophie de l'esprit : pour lui, comme pour

bon nombre de philosophes de son temps, la conscience, l'intentionnalité et la faculté de langage sont des facultés naturelles du cerveau, « *au même titre que la digestion* » pour ce qui est de l'estomac. Quant aux actes de langage, ils sont l'expression d'états intentionnels de l'esprit : ainsi, un ordre est l'expression d'un désir, une promesse celle d'une intention, etc. En outre, tout sens linguistique, toute intentionnalité s'appuie sur un ensemble d'aptitudes, sur un « arrière-plan » à la fois biologique et social, qui rend possible l'acte de langage. Le philosophe cherche donc à comprendre le mécanisme rationnel qui lie la conscience, l'intention et l'acte de parole. Pour autant, Searle s'affirme contre le réductionnisme, il nie qu'il existe des « *blocs élémentaires de la conscience* », et appelle de ses vœux une nouvelle conception du fonctionnement du cerveau. ● R.M.

À lire

Les Actes de langage. Essai de philosophie du langage, 1972, rééd. Hermann, 2009.
L'Intentionnalité, Minuit, 1985.



University of Chicago

Edward Sapir Benjamin L. Whorf

La langue est une vision du monde

La langue que nous parlons façonne notre perception du monde. La théorie de Benjamin Whorf, pour contestée qu'elle soit, a eu le mérite de remettre sur le métier cette éternelle question.

«**L**a langue est façonnée par la culture et reflète les activités quotidiennes des individus»: voilà résumée en quelques mots la fameuse hypothèse dite «Sapir-Whorf», qui *a priori* a l'air d'une banalité, mais soulève de profondes questions et a suscité de houleux débats dans les sciences humaines depuis plus de cinquante ans. Dans les années 1930, un ingénieur en assurances, Benjamin Lee Whorf (1897-1941), intéressé par les langues amérindiennes, suit les cours de l'anthropologue Edward Sapir (1884-1939) à l'université Yale. Rapidement, les deux hommes travaillent ensemble. À partir de l'étude comparée des langues hopi, maya et inuit, Whorf exemplifie les idées de Sapir sur la culture, ce qui donnera naissance à ce que les anthropologues appellent communément «l'hypothèse

Sapir-Whorf». L'idée que la langue et la culture déterminent la pensée des individus est déjà ancienne, et figure dans une conférence fameuse de Wilhelm von Humboldt (1820). Dans ce texte, le philosophe allemand expliquait que chaque langue construisait une «vision du monde» (*Weltanschauung*) particulière à ses locuteurs. Cette idée est ensuite reprise par les tenants berlinois de la psychologie des peuples (Heymann Steinthal, Moritz Lazarus) et marque durablement un de leurs jeunes élèves, le géographe Franz Boas. Ce dernier, émigré aux États-Unis et devenu un anthropologue de premier plan, développe une conception particulariste de la culture qui trouvera son prolongement le plus abouti chez son disciple Sapir et, donc, son collaborateur Whorf.

Des structures incommensurables

L'hypothèse linguistique apparaît en 1940 sous la plume de Whorf dans un

article intitulé *Science and linguistics*. Selon une idée admise communément, explique-t-il, parler permettrait d'exprimer dans une langue particulière une pensée déjà formulée dans l'esprit de façon non linguistique. Toute pensée serait ainsi fondée sur une logique pré-langagière et universelle, indépendante du fait que la personne parle chinois ou choctaw. Or, selon Whorf, le système des langues (lexique et grammaire) n'est pas simplement un outil de traduction qui permettrait d'énoncer des idées déjà formées. Au contraire, ce système met en forme les idées du locuteur, lesquelles n'existaient pas vraiment encore: le système des langues est «*le programme et le guide de l'activité mentale de l'individu, de l'analyse de ses impressions*». Pour cette raison, tout locuteur est poussé à certains types d'interprétations du monde par la langue qu'il utilise.

Comment étayer une telle affirmation? Whorf va tenter de montrer que le rapport des individus à leurs sensations,

RÉGIS MEYRAN



Edward Sapir.



Benjamin Lee Whorf.

ainsi qu'à leur perception de l'espace et du temps, varie en fonction de la langue qu'ils pratiquent. Il sollicite le cas des Hopis (Indiens du Nord-Est de l'Arizona), qui selon lui n'auraient pas de moyen dans leur langue de désigner le temps qui passe et ne distingueraient donc pas entre le passé, le présent et le futur. Il cite aussi un autre cas appelé à devenir célèbre: les Inuits, qui vivent dans la neige et la glace presque à longueur d'année, posséderaient quantité de mots distincts pour nommer différents types de neige (neige sur le sol, neige compactée ou gelée, neige molle, neige dans une tempête, etc.). Les langues indo-européennes n'en possèdent généralement qu'un seul, en la qualifiant différemment selon le cas. Les Inuits ne penseraient donc pas la neige comme un phénomène, mais comme une pluralité d'éléments de la nature. Whorf déduit de ces cas particuliers que les structures propres à chaque langue sont incommensurables, et influencent la façon de penser et d'agir des individus. Son relativisme linguistique et culturel questionne ainsi le principe de l'universalité de la perception et de la pensée humaines, soutenu par les penseurs des Lumières.

La démonstration de Whorf, transformée en hypothèse Sapir-Whorf, a d'abord été popularisée dans les années 1950, puis rapidement contestée pour plusieurs raisons. D'abord, parce que divers psycholinguistes (Eric Lenneberg, Peter Brown) ont discuté son traitement des données hopis et inuits, et conçu un programme de recherche qui visait à le remettre en

cause. Ensuite, parce que dans les années 1960, l'influence croissante de Noam Chomsky et plus tard de la théorie de la modularité de l'esprit de Jerry Fodor accreditent l'idée que tous les hommes disposent des mêmes outils mentaux innés. Ces auteurs, qui s'appuient en partie sur la théorie des stades universels du développement de l'esprit proposée

par Jean Piaget, postulent en effet qu'il existe des bases génétiques communes de la cognition humaine, sur lesquelles viendrait se greffer un module de traduction dans telle ou telle langue.

L'hypothèse de la relativité linguistique

Aussi, entre 1960 et 1990, la thèse de Whorf sera surtout mise au placard, ou bien vertement critiquée par des anthropologues ou des linguistes. À propos du supposé grand nombre de mots désignant la neige en inuit, plusieurs ethnologues (notamment Laura Martin) ont souligné l'usage négligent des sources fait par Whorf et dénoncé les exagérations postérieures qui feraient de cette anecdote un pur et simple mythe. En 1969, les ethnolinguistes Brent Berlin et Paul Kay se distinguent en établissant l'existence d'universaux sémantiques pour ce qui concerne le spectre des couleurs et la structure des nomenclatures botaniques. Pour eux, un poisson rouge est bien rouge dans toutes les langues, quel que soit le mot utilisé pour dire «rouge». Plus tard, en 1983, l'Américain Ekkehart Malotki arguait que les données lacunaires de Whorf lui avaient fait «exotiser» son objet d'étude, et que les Hopis avaient, comme tout le monde, une grammaire permettant de parler au futur ou au passé. La fameuse hypothèse n'était-elle qu'une escroquerie ou bien une erreur scientifique profonde? Les rapports entre le langage et la pensée constituent en fait un problème d'une redoutable complexité. L'idée de Whorf était-elle enterrée?

Pas vraiment. Dans les années 1990, et

ce jusqu'à nos jours, elle a connu un retour en grâce, tant chez les linguistes que les anthropologues. De nombreux chercheurs travaillent à la réhabiliter, en soulignant l'importance du contexte socioculturel dans le développement de l'esprit humain. Un colloque international et transdisciplinaire, organisé par la fondation Wenner-Gren en 1991, a remis sur le métier l'hypothèse de la relativité linguistique, en partant du fait indéniable que certains éléments de sens ne peuvent pas être traduits (ou difficilement) d'une langue à l'autre. Par ailleurs, ce même colloque a fait valoir qu'à ce jour, hormis les couleurs et les nomenclatures très peu d'universaux sémantiques ont été établis. Un autre cas d'école permettant de tester l'hypothèse de Sapir-Whorf a été avancé: celui d'une petite peuplade aborigène du Nord-Est de l'Australie, où l'on parle le guugu yimithirr. Selon le linguiste britannique Steve Levinson qui a séjourné auprès de ce peuple dans les années 1970 et 1980, cette langue impose, à travers des routines mentales, un découpage particulier de la réalité observée, et notamment une façon spécifique de penser l'espace. Les tests réalisés auprès de locuteurs du guugu yimithirr suggèrent qu'ils possèdent une «boussole mentale», leur permettant de se positionner, systématiquement et avec une faible marge d'erreur, par rapport aux points cardinaux. Ce sens absolu de l'orientation contraste avec l'usage courant que nous faisons des orientations relatives (gauche-droite) et suscite de nombreux malentendus pour un locuteur étranger. Ainsi donc, puisqu'on n'arrive pas à l'écarter et même si on a du mal à la généraliser au-delà de quelques cas particuliers, on n'en a sans doute pas fini avec l'hypothèse Sapir-Whorf. ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● Linguistique et anthropologie

Benjamin Lee Whorf, Denoël, 1969.

Noam Chomsky

Parler comme un ordinateur

Épicentre des débats théoriques dans les années 1970, la grammaire de Chomsky assimile le fonctionnement du langage à celui d'un automate générateur de phrases.



Graeme Robertson/The Guardian

Comme avant lui le logicien et épistémologue britannique Bertrand Russell, dont il partageait l'engagement contre les crimes de guerre au Vietnam, Noam Chomsky est plus connu en France pour son activisme politique que pour sa théorie linguistique. Elle a cependant dominé la recherche en syntaxe pendant toute la seconde moitié du 20^e siècle. Ses premiers ouvrages (1) sur la grammaire générative et transformationnelle (GGT) rédigés entre 1957 et 1970, ont été traduits en français, mais le caractère de plus en plus technique du débat a ensuite incité les éditeurs français à ne faire traduire que ses travaux majeurs en philosophie du langage (2).

Le fondateur du courant des linguistiques formelles

Formé au maniement des transformations de phrases par Zellig Harris (1909-1992), l'un des principaux fondateurs de

la linguistique structurale américaine, Chomsky soutient sa thèse en 1955. Son profil diverge absolument de celui des linguistes américains de sa génération. À cette époque, la linguistique américaine se conçoit essentiellement comme un conservatoire des langues amérindiennes menacées. La plupart des jeunes linguistes consacrent leur thèse à l'étude d'une famille de ces langues et l'un d'eux, Martin Joos, écrit à l'époque que «*les langues peuvent se différencier les unes des autres sans limites et d'une manière imprédictible*», suggérant qu'il n'existe aucune sorte d'universel linguistique. Tout à l'opposé, la thèse de Chomsky porte sur «*la structure logique de la théorie linguistique*». En plus de 900 pages, c'est un essai de formalisation mathématique des structures de l'anglais qui ne sera publié que vingt ans après. Seul un fragment paraît en 1957 sous le titre moins redoutable de *Syntactic Structures*.

Chomsky est sous l'influence des premiers développements de l'informatique. Il conçoit la pratique du langage comme une manifestation de «l'esprit calculatoire». Il veut faire de la grammaire transformationnelle* de Z. Harris

un outil propre à illustrer l'unité de l'esprit et du langage humain en dépit de la diversité des langues. Sa démarche vise à générer toutes les structures syntaxiques valides et à bloquer toutes les structures non grammaticales. Mais il ne s'engage que prudemment sur le terrain de l'organisation sémantique de la phrase et il laisse à d'autres l'étude de la communication quotidienne. Ainsi, pour Chomsky, la phrase «*les idées vertes dorment furieusement*» est bien formée, même si sa signification est problématique.

L'impact considérable de la GGT a entraîné l'émergence d'une pléiade d'autres théories de syntaxe et de sémantique formelles à partir des années 1970, créant un vaste courant

MOT-CLÉ

GRAMMAIRE TRANSFORMATIONNELLE

Grammaire qui dérive soit de la structure d'une phrase complexe soit de celle d'une phrase simple (Zellig Harris), soit d'un noyau syntaxique qui n'a pas encore le statut de phrase (Noam Chomsky).

JACQUES FRANÇOIS

Professeur émérite de linguistique à l'université de Caen, membre du bureau de la Société de linguistique de Paris.

formaliste en linguistique, proche de l'intelligence artificielle et testé (temporairement et sans grand succès) en psychologie du langage. Selon Chomsky, les langues ont un fonctionnement central analogue à celui d'un langage informatique et un fonctionnement périphérique (la production du signal sonore, complété par des gestes et une mimique, et son effet sur l'interlocuteur) considéré comme étranger à la « théorie linguistique. Une partie des théoriciens du langage ont refusé de le suivre dans cette voie et ont constitué un courant « fonctionnaliste », centré sur l'inventaire des outils de la communication verbale à travers la variété des langues.

L'ambition de la grammaire universelle

La GGT a recours aux classes de mots nom, verbe, adjectif et préposition, mais seules les deux premières ont vraisemblablement un caractère universel. Comment fonder une grammaire universelle sur une base aussi mince ? La solution adoptée par Chomsky consiste à ne considérer comme universels que deux traits, le nominal pour l'expression prioritaire des choses et des personnes, et le verbal pour celle des événements, des actions et des états. Si les noms ont un profil uniquement nominal, et les verbes un profil uniquement verbal, les adjectifs, qui n'existent pas dans toutes les langues, ont un profil hybride dû au fait que dans certaines langues, notamment en latin, ils prennent des marques de déclinaison analogues à celles des noms et fonctionnent comme prédicats dans les langues dénuées d'équivalent du verbe être.

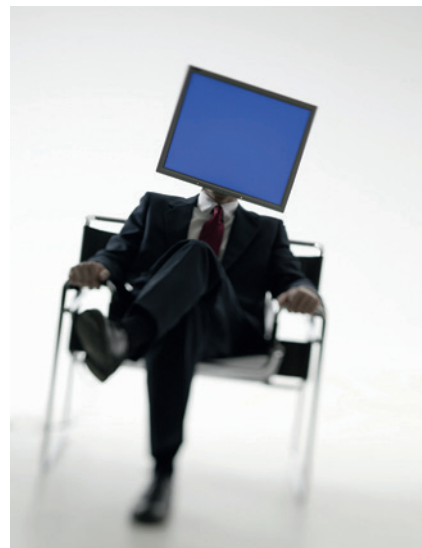
Autre problème : l'ordre des mots. Les langues sont fréquemment classées selon la place du verbe (V), du sujet (S) et des compléments d'objet (O) dans la proposition déclarative, et il n'y a ici rien d'universel. La solution de Chomsky consiste à considérer que le seul trait universel est l'emboîtement des groupes syntaxiques, tous constitués d'une tête et de membres. Par exemple, pour les groupes nominaux, un nom accompa-

gné d'un article (le cheval), d'un adjectif épithète (blanc) et/ou d'un complément de nom (du sergent), quel que soit l'ordre de ces constituants. L'ordre réalisé habituellement n'est plus qu'un paramètre que l'enfant est supposé enregistrer progressivement : le francophone entendra « le cheval blanc du sergent » et l'anglophone « *the sergeant's white horse* ». Cependant, si l'on admet que la phrase de base se compose d'un sujet et d'un groupe verbal (ex. « [j'] adore les huîtres »), une phrase comme « Les huîtres j'adore » ne peut pas être décrite par une structure emboîtée. La solution consiste alors à admettre un mouvement de l'objet direct qui l'extrait du groupe verbal pour le disposer en tête. C'est ce que l'on appelle une « transformation ».

La grammaire universelle, qui concerne la compétence linguistique d'un locuteur idéal, abstraction faite de ses performances éventuellement incomplètes ou fautives, distingue, dans la composition de toute phrase, un noyau syntaxique. Par exemple : « Le jardinier reconnaît le meurtrier ». Peuvent s'y ajouter des constituants qui vont étoffer ce noyau de base. Ainsi dans la phrase dérivée « Le jardinier ne pourrait-il pas avoir reconnu le meurtrier ? », le noyau syntaxique est enrichi par une indication de temps (avoir été), une modalité conditionnelle (pourrait), la négation et le mode interrogatif. On peut s'imaginer l'apport de ces diverses indications sont comme l'habillage d'un mannequin à l'aide de pièces vestimentaires successives. Ce qui est universel, c'est donc finalement la combinatoire des traits, l'emboîtement des groupes syntaxiques (p. 72) et les opérations de montage de la phrase étoffée à partir de son noyau syntaxique.

De la grammaire universelle à la biolinguistique

Depuis le début du 21^e siècle, c'est la validité de la grammaire universelle et son origine qui dominent le débat autour de l'œuvre de Chomsky. En appliquant son programme minima-



Comstock/Getty

liste (1995) à cette question, Chomsky soutient la thèse controversée selon laquelle les structures (syntaxiques, sémantiques et phonologiques) du langage humain seraient « *une solution parfaite pour les conditions d'interface* », à savoir l'interface entre la représentation conceptuelle de la phrase et la formulation interne, inarticulée, de cette même phrase. L'articulation et la communication de la phrase à un interlocuteur ne l'intéressent pas. Cet idéal est étranger à la biologie évolutionnaire, qui insiste sur les exigences opposées qui ont pesé sur l'émergence du langage et ont conduit à des solutions de fortune (p. 70). Ce qui a fait écrire à Christiane Notari : « *La linguistique cognitive chomskyenne relève très clairement des technologies de l'intelligence artificielle, simulation de l'intelligence naturelle, plutôt que de la psychologie et de la biologie auxquelles elle prétend appartenir* (3). » ●

(1) Noam Chomsky, *Structures syntaxiques*, Seuil, 1969 ; *Aspects de la théorie syntaxique*, Seuil, 1972 ; *La Linguistique cartésienne*, Seuil, 1969 ; *Principes de phonologie générative*, avec Morris Halle, Seuil, 1973 ; et *Questions de sémantique*, Seuil, 1975.

(2) Noam Chomsky, *Le Langage et la Pensée*, 1968, rééd. Payot, 2006, et *Réflexion sur le langage*, Flammarion, 1997.

(3) Christiane Notari, *Chomsky et l'ordinateur. Approche critique d'une théorie linguistique*, Presses universitaires du Mirail, 2010.

Roman Jakobson

L'inventeur du structuralisme



Philweb Bibliographical Archive

C'est à Prague, entre les deux guerres, qu'une science nouvelle, la phonologie, ouvre la voie à l'analyse structurale des langues et des textes, même poétiques.

Au plus proche des avant-gardes artistiques de son temps, Roman Jakobson (1896-1982) est l'une des figures les plus marquantes de la linguistique structurale. De Moscou, où il est né, à Prague puis New York, il laisse dans son sillage une œuvre aussi influente qu'éclectique.

En 1963 paraît en français le premier tome des *Essais de linguistique générale*. La France est alors à la veille du déferlement de la vague structuraliste, et Jakobson n'y est pas étranger. Mais il est lui-même inspiré par un prédécesseur, Ferdinand de Saussure (p. 40). Au début du 20^e siècle, ce dernier a révolutionné la linguistique en expliquant que la langue n'est pas le fruit des accidents de l'histoire : c'est un système, un ensemble cohérent et autonome. On l'étudiera donc comme telle : en un moment donné, comme un ensemble de règles et au-delà de ses réalisations particulières. En 1915, Jakobson participe à la création du Cercle linguistique

de Moscou et s'imprègne du formalisme russe où prédomine l'analyse des formes du discours, indépendamment de leur histoire et de leur auteur.

En 1926, il participe à la création du Cercle linguistique de Prague, aux côtés de son compatriote Nicolaï Troubetzkoï. Ils vont alors, en s'inspirant de Saussure, créer une discipline nouvelle, la phonologie, qui s'intéresse aux sons des langues parlées en tant qu'ils y ont une fonction. L'unité pertinente est le phonème. Un son n'est un phonème que s'il joue un rôle distinctif : /p/ et /b/ sont des phonèmes du français parce qu'un «pas» n'est pas un «bas». En revanche, un /r/ roulé et un /r/ grasseyé ne sont pas des phonèmes distincts aux oreilles d'un francophone, bien que phonétiquement différents. Le phonème est souvent considéré comme la plus petite unité du système d'une langue, l'atome irréductible. Mais Jakobson va plus loin en décomposant le phonème en une série de «traits distinctifs», qui sont les constituants ultimes de la langue. Les sons /p/ et /b/, par exemple, ont les mêmes points d'articulation (consonnes bilabiales, les deux lèvres se touchent),

mais diffèrent par un trait distinctif : /p/ est sourd (sans vibration des cordes vocales) tandis que /b/ est sonore (avec vibrations). L'efficacité et la rigueur de ces dispositifs sont à l'origine du large succès de la notion de «structure» qui, appliquée aux langues, permet de les représenter comme des systèmes clos, autonomes, mais comparables, parce que constitués selon le même principe d'opposition distinctive.

La communication, télégraphe ou orchestre ?

Après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les nazis, Jakobson se réfugie d'abord en Scandinavie, puis s'installe définitivement aux États-Unis. En 1942, à New York, il fait une rencontre cruciale : celle de l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, qu'il initie à la linguistique structurale. Ce dernier s'en inspire pour étendre le structuralisme à l'étude des systèmes de parenté, des récits mythiques et des arts primitifs, et à tout le champ de l'anthropologie.

Mais Jakobson, qui après 1949 enseigne à Harvard et au MIT, est aussi en contact avec les travaux des mathé-

KARINE PHILIPPE

maticiens Claude Shannon et Warren Weaver sur la théorie de l'information. Il s'en inspire et, pour essayer de décrire la totalité des fonctions du langage, produit vers 1960 un schéma resté depuis canonique. Il comporte six pôles : un émetteur qui transmet un message à un récepteur par le biais d'un canal (visuel, auditif...) en utilisant un code (pictural, linguistique...), le tout dans un contexte donné. À ces six pôles sont associées, respectivement, les six fonctions du langage : la fonction expressive manifeste la présence de l'émetteur, la fonction poétique porte sur l'esthétique du message, la fonction conative vise à impliquer le récepteur (« *parce que vous le valez bien !* »), la fonction phatique assure le contact entre émetteur et récepteur (le « allô » au téléphone), la fonction métalinguistique concerne le code (« *cadeaux prend un /x/ au pluriel* »), enfin la fonction référentielle renvoie au contenu informatif du message. Ce schéma figure dans un article intitulé « Linguistique et poésie » : en effet, la poésie est pour Jakobson une passion qui accompagne l'ensemble

Alexander Rodchenko, affiche de la Révolution russe, 1924.



Gerhardt Verlag, Berlin, 1966

de son œuvre (*encadré*). Ce schéma fait encore référence, en dépit des critiques : on lui a reproché une conception très mécanique, ne prenant pas en compte la complexité des échanges, ni la subtilité des processus d'interprétation. Les chercheurs de Palo Alto, réputés pour leurs travaux sur la communication interpersonnelle, critiquaient la linéarité du schéma, reliant un point A à un point B, à la manière d'un télégraphe. Ils lui ont opposé le modèle de

l'orchestre, où les protagonistes contribuent conjointement à l'élaboration de l'échange. Quoi qu'il en soit, le schéma de Jakobson constitue un jalon incontournable dans l'histoire des théories de la communication. ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● Essais de linguistique générale

Roman Jakobson, 2 t., 1963 et 1973, rééd. Minuit, 2003.

Structuralisme et poésie

Quoi de plus éloigné de la poésie que la froideur d'un tableau des éléments chimiques ? Pour autant, Roman Jakobson – passionné de poésie – entendait bien concilier les qualités de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie. En 1912, il adhère au mouvement futuriste russe, pour lequel la forme doit être envisagée pour elle-même ; il a alors 16 ans. Il se lie d'amitié avec les poètes Vladimir Maïakovski, Velemir Khlebnikov, ainsi qu'avec le peintre Kazimir Malevitch, et contribue à la fondation de l'Opoyaz, société littéraire consacrée à l'étude du langage poétique, à Saint-Petersbourg. Avec les formalistes, il récuse la critique littéraire et veut constituer une science des discours esthétiques. Des années plus tard, il se souvient : « *Je pensais de plus en plus à la structure de l'art verbal et à la question du rapport entre la poésie et la langue. (...) À mon père, chimiste étonné de mes préoccupations, je disais qu'il s'agit de chercher les constituants ultimes du langage et de déterrer un système analogue à la classification périodique des éléments chimiques (1).* » Le pouvoir évocateur des formes langagières

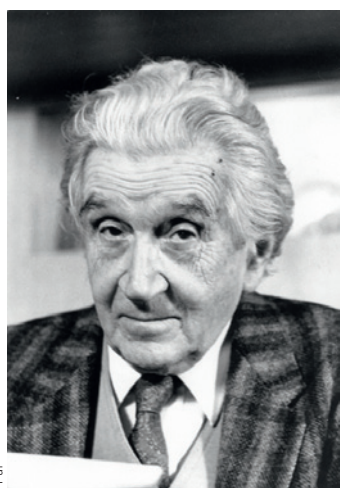
(rythmes lents ou rapides, sonorités cristallines ou râpeuses...) l'amena à nuancer la thèse de l'arbitraire du signe : « *L'objet de la poétique, c'est avant tout de répondre à la question : "Qu'est-ce qui fait d'un message verbal une œuvre d'art ?" (...) La poétique a affaire à des problèmes de structure linguistique (...), de nombreux traits relèvent non seulement de la science du langage, mais de l'ensemble de la théorie des signes, autrement dit de la sémiologie (ou sémiotique) générale (2).* » Sa démarche influencera des auteurs comme Nicolas Ruwet (*Langage, musique et poésie*, 1972), Tzvetan Todorov (*Poétique de la prose*, 1971) ou encore Gérard Genette (*Figures*, 5 t., 1966-2002). L'analyse des *Chats* (3), de Charles Baudelaire, signée Jakobson et Claude Lévi-Strauss, est souvent donnée en exemple d'analyse structurale. ● K.P.

(1) Roman Jakobson, « De la poésie à la linguistique », *L'Arc*, numéro spécial « Jakobson », librairie Duponchelle, 1990.

(2) Roman Jakobson, « Linguistique et poétique », in *Essais de linguistique générale*, t. I, 1963, rééd. Minuit, 2003.

(3) Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson, « "Les Chats" de Charles Baudelaire », *L'Homme*, vol. II, n° 1, 1962.

André Martinet



Put

Le langage sert à communiquer

Si la fonction du langage est d'être pertinent pour autrui, alors la mécanique des langues tient tout entière à des conventions de son et de sens, que rien n'empêche de changer.

Dans le sillage de Ferdinand de Saussure, et surtout celui de l'école de Prague (Nikolai Troubetskoy, Roman Jakobson, p. 50) le linguiste français André Martinet (1908-1999) s'est affirmé dans les années 1960, alors qu'il enseigne à la Sorbonne, comme le fondateur d'une approche fonctionnelle, ou fonctionnaliste du langage. Sa maxime paraît presque banale : il s'agit de considérer la langue comme « *un instrument de communication doublement articulé et de manifestation vocale* ». En fait, cette définition met en avant les enjeux de communication qui, en dernière instance, pèsent sur tout échange langagier. Si la fonction du langage est de communiquer, alors ce sont les contraintes de pertinence qui le structurent. La théorie de Martinet est aux antipodes de l'approche de Noam Chomsky, alors en plein développement outre-Atlantique, qui considère le langage comme le produit de règles formelles prédéterminées, inscrites dans le cerveau et aptes à coder la pensée.

NICOLAS JOURNET

L'axiome de Martinet

L'axiome de Martinet a pour conséquence de faire de la production du sens et du transport d'information les déterminants premiers de tout énoncé. Pour autant, comme chacun sait, le langage humain utilise des sons, voyelles et consonnes, qui, intrinsèquement, ne sont porteurs d'aucun sens : ils sont simplement perçus comme distincts les uns des autres. Aussi la théorie de Martinet postule que le langage naturel, est, à la différence des langages formels, « *doublement articulé* ».

La première articulation est celle du sens. Martinet appelle « monème » la plus petite unité de sens dans une langue donnée, qui ne se confond pas avec le mot. Ainsi, l'adjectif « illisible » comporte non pas un, mais trois monèmes : « il- » privatif, et « -lis- » (action de lire) et « -ible » (possibilité, comme dans « compatible » ou « risible »). En revanche, « qui » et « que » peuvent être considérés comme ne formant qu'un seul monème : dans les phrases « *la personne qui vient* » et « *la personne que j'ai aperçue* », ce sont les variantes sujet et objet du même relatif. Un monème est un élément d'informa-

tion qui s'inscrit dans un paradigme de significations possibles : « *la personne qui vient* » n'est pas la « *voiture qui vient* », ni « *la pluie qui vient* », etc.

La seconde articulation est celle des sons reconnus comme pertinents et distinctifs dans la langue. Ainsi « la lampe » n'est pas « la rampe » : « l » et « r » sont, en français, des phonèmes distincts : ils différencient formellement des unités qui s'opposent par le sens, même s'ils n'ont pas intrinsèquement de sens.

Armé de ces deux outils, il devient possible de décrire les réalisations d'une langue du point de vue de leur « fonction communicative », description qui est très différente des catégories de la grammaire classique. Ainsi, par exemple, en français, les substantifs ont un genre (la Lune, le Soleil) : pour Martinet, ce trait n'est pas pertinent, car il n'apporte aucune information (à la différence du sexe qui est indiqué dans l'opposition ami/amie).

La synchronie dynamique

On a pu reprocher à la linguistique de Martinet de laisser de côté des aspects importants de la parole comme l'intonation, l'accent, la prosodie, qui

peuvent très bien modifier le sens d'une phrase (comme lorsqu'on pose une question). En fait, il ne s'agissait pas de les nier, mais simplement de considérer qu'ils ne faisaient pas partie du système de la langue, mais s'y ajoutaient, et n'étaient pas réductibles à des unités discrètes, comme les phonèmes et les morphèmes.

En revanche, cette approche fonctionnaliste a eu pour avantage de rouvrir le champ de l'histoire, barré

par l'exigence de synchronicité posée par Saussure (p. 40). Martinet lui-même s'est beaucoup penché sur la question du changement phonétique et sémantique dans les langues : pour lui, les mêmes contraintes de communication qui imposent aux langues de faire système sont celles qui les amènent aussi à changer, à s'adapter aux situations nouvelles. C'est ce qu'il nomme la « synchronie dynamique ». ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● **Éléments de linguistique générale**

André Martinet, Armand Colin, 1960.

● **Fonction et dynamique des langues**

André Martinet, Armand Colin, 1989.

Morris Swadesh, l'archéologue des langues

Il existe, de par le monde, des milliers de langues dont ne sait rien du passé. Voici comment, dans les années 1950, fut inventée une méthode permettant de calculer leur ancienneté.

En 1959, le linguiste américain Morris Swadesh (1909-1967), alors enseignant à l'université de Mexico, publiait un article intitulé « La linguistique, un outil pour la préhistoire » qui fit quelque bruit. Il y expliquait comment, à l'aide d'une méthode relativement simple de calcul, il était possible d'obtenir pour deux ou plusieurs langues non écrites apparentées une datation approximative de leur divergence en siècles et, plus souvent, en millénaires. Cette technique, développée par Swadesh et plusieurs de ses collègues, porte le nom étrange de « glottochronologie », et permet, comme nous le verrons, d'obtenir des résultats à la fois étonnants et très controversés.

Elle repose en fait sur les travaux antérieurs de Swadesh, et ses trente ans de recherche sur les langues amérindiennes, en particulier du Canada, des États-Unis et du Mexique. Confronté à la difficulté de comparer des langues incomplètement décrites, Swadesh a mis au point un procédé statistique qui repose sur une liste de 207 termes virtuellement présents dans toutes les langues : un vocabulaire de base, comprenant des termes (comme « tête », « main », « graisse », « eau », « feu ») désignant des réalités universelles. Ils sont présumés présents quels que soient les environnements culturels variés des locuteurs de ces langues, et présentent moins de risques d'avoir été empruntés à une autre langue.

Ensuite, la comparaison de ces listes extraites de deux ou plusieurs langues permet de quantifier des « cognats », c'est-à-dire des mots qui ont la même racine phonétique (comme « sol » en espagnol, et « soleil » en français). Plus il y en a, plus on a de raisons de penser que ces langues sont apparentées : à 70 %, elles descendent d'une même ancêtre commune, à 90 % elles sont très proches parentes. Cette technique, appelée « lexicostatistique », permettait donc de grouper les langues par

degrés de proximité.

Mais tout comme les grammairiens du 19^e siècle, le lexicologue a un autre souci en tête : celui de la généalogie. Or, déterminer des proximités entre des langues ne permet pas de dater leur filiation. C'est là que l'ingéniosité de Swadesh l'amène à se tourner vers des

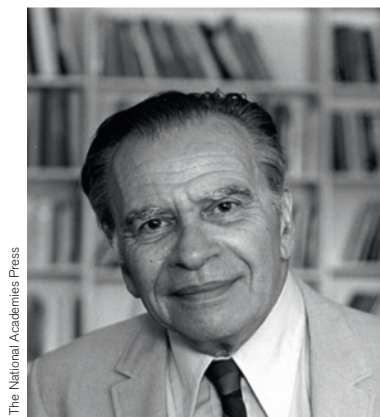
langues dont l'histoire est beaucoup mieux connue, comme celles de la famille indo-européenne. Sur 13 langues, Swadesh établit que le taux de remplacement lexical est en moyenne de 14 % par millénaire. Il en fait une règle transposable à toutes les langues du monde, qui lui permet de calculer, par exemple, que deux langues amérindiennes présentant 70 % de mots d'origine commune ont dû commencer à se séparer il y a douze siècles. Cette méthode « glottochronologique », fondée sur des données purement quantitatives, a pu, lors de sa mise au point apparaître comme aussi miraculeuse que la datation au carbone 14 en archéologie préhistorique.

Mais les objections de toutes sortes n'ont pas tardé, soulignant les exceptions : ainsi, le maintien des échanges entre groupes linguistiques voisins peut induire des emprunts, et brouiller la dérive « naturelle » des langues. Ensuite, la « liste de Swadesh » originale s'est montrée inapplicable dans certains cas : on l'a donc ramenée à 100 mots. Enfin, ni la stabilité du taux de conservation des langues, ni la méthode d'identification des cognats ne sont considérées comme vraiment établies et fiables.

Il n'empêche que c'est le premier outil permettant d'aborder l'étude historique de langues orales et partiellement décrites, comme les 250 parlers différents des Aborigènes australiens. Swadesh a donc laissé son nom à cette méthode, qui continue d'être utilisée. ● N.J.



DR



The National Academies Press

Joseph H. Greenberg

Les grandes familles linguistiques

Déjà maintes fois abordée par les philosophes et les grammairiens, la question des traits communs à toutes les langues a été renouvelée par Joseph Greenberg, puis Merritt Ruhlen.

Avec des réponses différentes pour le maître et pour l'élève.

Joseph H. Greenberg (1915-2001) a été directeur du département d'anthropologie de l'université de Stanford et membre de l'Académie des sciences des États-Unis. Les travaux de ce linguiste et anthropologue américain sur les universaux du langage et la typologie des langues ont marqué son époque. La question des universaux a en effet ressurgi dans les années 1960 avec les travaux sur la grammaire générative de Noam Chomsky (p. 48) et les recherches sur la traduction automatique. La théorie du langage de Chomsky repose sur l'hypothèse du développement de schémas fixes innés et celle de l'universalité des

structures profondes de la syntaxe. Le but premier de la recherche sur la grammaire générative était de déterminer l'ensemble des règles permettant de générer toutes les phrases d'une langue donnée. Mais cette recherche a également permis de montrer qu'il existait des invariants communs à de nombreuses langues. Ainsi, selon Greenberg, dans les langues sans morphologie nominale (par ex. sans déclinaisons), l'ordre sujet nominal-objet nominal (SO) est le seul qui régit les phrases affirmatives, et, dans les langues présentant des distinctions morphologiques, fait office d'ordre non marqué (c'est-à-dire, par défaut).

En 1961, Greenberg propose une liste de 45 universaux morphologiques (éléments significatifs composant les mots) et syntaxiques (façon dont les mots se combinent pour former des phrases) sur la base de l'étude de 30

langues (1). Sa démarche est à l'opposé de celle des spécialistes des langues indo-européennes : ce que Greenberg cherche à mettre en valeur ce sont les ressemblances plutôt que les différences. Par exemple, les six possibilités syntaxiques d'ordonner une phrase composée d'un sujet nominal (S), d'un verbe (V) et d'un objet nominal (O) sont SVO, SOV, VSO, VOS, OSV et OVS. Les six occurrences sont possibles en russe, mais SVO est le seul ordre initialement employé par les enfants russes : dans une phrase comme *Mama ljubit papu* (Maman aime papa), si l'ordre des mots est inversé, *Papu ljubit mama*, et malgré les désinences marquant S et O, les jeunes enfants ont tendance à mal interpréter le message et à comprendre «papa aime maman» comme si on avait prononcé *Papa ljubit mamu*. Ainsi, la règle de Greenberg peut être restituée comme suit : dans

SOPHIE SAFFI

Professeure de linguistique italienne et romane à l'université d'Aix-Marseille.

des phrases affirmatives avec un sujet nominal et un objet nominal, le seul ordre ou bien l'ordre non marqué est presque toujours celui dans lequel le sujet précède l'objet. Dans une langue où S et O ne présentent pas de marques distinctives, en français par exemple, l'ordre SO est le seul admis. Cet ordre est obligatoire dans une langue comme le russe, quand S et O perdent leur marque morphologique: *Mat' ljubit do'* (la mère aime sa fille), la signification changeant si l'ordre s'inverse. Greenberg a également rénové la classification génétique des langues. Il est l'inventeur de la moitié des douze

macrofamilles qui regroupent l'ensemble des langues humaines.

Des critères objectifs de classement

Sur les traces d'Edward Sapir (p. 46), il rompt avec la tradition à tendance génétique pour élaborer des critères objectifs de classement: il affine la liste de critères proposée par Sapir et propose dix indices de classement (suffixation, dérivation, tendances synthétiques ou agglutinantes, etc.) (2). Il aborde la typologie par le traitement statistique des systèmes phonologiques et du lexique. Ainsi, en 1987,

il compare les sons qu'emploient les grandes familles de langues pour exprimer neuf concepts de base: les chiffres 1, 2 et 3, la tête, l'œil, l'oreille, le nez, la bouche et la dent, parce qu'ils constituent un ensemble de signifiés qui ne sont jamais empruntés à une autre langue ou culture du fait de leur apparition précoce dans la dénomination du monde dans l'histoire du lexique de la langue. Il propose une classification en trois groupes pour le continent américain: l'esquimo-aléoute sur la bordure nord-ouest du Pacifique, le na-déné dans le Sud-Ouest américain et l'amérindien qui regroupe plus de 150 familles de langues. Il organise donc le millier de langues des Amériques en trois groupes seulement. Il a également été le premier à élaborer une classification unifiée des langues africaines et à grouper en quatre familles les 2000 langues d'Afrique (1963). Il a aussi réuni en un seul embranchement les 700 langues papoues (1971).

Dans un dernier ouvrage (3), il s'attaque au dogme de l'isolement de la famille des langues indo-européennes et montre que l'indo-européen est apparenté à d'autres familles (ouralo-youkaghire, altaïque, coréenne-japonaise-aïnoue, tchouktchi-kamtchatkienne, esquimo et guiliake) qu'il réunit en une macrofamille «eurasiatique». Il se heurte à la linguistique indo-européaniste et ouvre la voie à l'idée de l'origine unique des langues humaines, défendue et illustrée par Merritt Ruhlen (*encadré*), avec l'aide de John D. Bengtson. ●

Merritt Ruhlen L'hypothèse de la langue mère

La plupart des linguistes s'accordent sur l'existence d'un certain nombre de familles de langues dans le monde, mais ne s'accordent pas à leur trouver de liens de parenté. Merritt Ruhlen, de l'université de Stanford, ancien élève de Joseph Greenberg, a identifié vingt-sept racines communes à toutes les langues (1), et soutenu l'idée que les langues actuellement parlées sur Terre sont toutes les descendantes d'une unique langue ancestrale qui daterait de 50 000 ans environ. Son hypothèse a l'avantage d'être compatible avec les arguments fournis par l'archéologie et la génétique en faveur d'une origine unique de l'homme moderne localisée en Afrique, suivie d'une dispersion sur l'ensemble de la planète. Le problème principal que posent ces arborescences génétique, linguistique et anthropologique est que toutes sont incertaines, et que chacune utilise les autres comme cautions. Aussi, de nombreux linguistes se sont montrés sceptiques, voire hostiles à cette idée. On objecte, par exemple, que les racines identifiées par Ruhlen utilisent principalement les phonèmes limitrophes des systèmes phonologiques des langues du monde définis par Roman Jakobson, c'est-à-dire les premières étapes

d'acquisition que partagent la majorité des langues. On pourrait y voir la conséquence d'une sélection des points communs à toutes les langues du monde (premiers phonèmes acquis), sans nécessité qu'ait jamais existé une «langue mère».

Les racines de Ruhlen pourraient, par ailleurs, suggérer qu'il existe un symbolisme de base universelle dépassant de loin les neuf concepts de Greenberg.

Pour autant, Ruhlen est en désaccord avec toute forme de symbolisme phonétique, même dans des termes comme papa et maman.

En effet, une remise en cause – même partielle – de l'arbitraire du signe ruinerait son hypothèse historique d'une protolangue unique, puisque les traits communs à toutes les langues trouveraient leur explication dans la psychologie humaine universelle. ● S.S.

(1) Merritt Ruhlen, *L'Origine des langues. Sur les traces de la langue mère*, Belin, 1997.



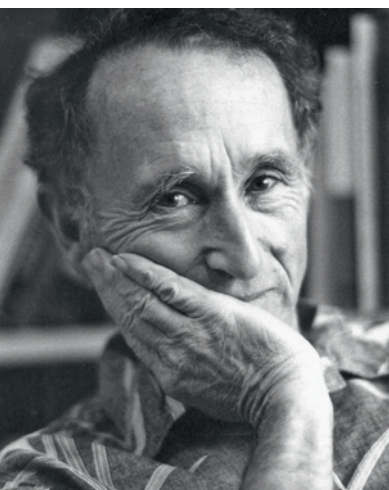
Merritt Ruhlen

(1) Joseph Greenberg, Charles Osgood et James Jenkins, «Memorandum concerning language universals», in Joseph Greenberg (dir.), *Universals of Language*, MIT Press, 1963, et Joseph Greenberg (dir.) *Universals of Human Language*, Stanford University Press, 1978.

(2) Joseph Greenberg, «The Nature and Uses of Linguistic Typologies», *International Journal of American Linguistics*, vol. XXIII, n° 2, avril 1957.

(3) Joseph Greenberg, *Les Langues indo-européennes et la famille eurasiatique*, Belin, 2003.

William Labov



University of Pennsylvania

Façons de parler, façons d'être

En se penchant sur l'anglais des ghettos de New York, William Labov montrait que la diversité des usages était organisée et structurée.

William Labov est né en 1927 dans le New Jersey. Après des études de chimie industrielle à Harvard, il commence sa carrière professionnelle par une succession de différents emplois, allant de la rédaction de résumés littéraires à la sérigraphie. Il reprend des études de linguistique au début des années 1960 à l'université Columbia. Il est aujourd'hui professeur à l'université de Pennsylvanie. Il a largement contribué à la réflexion sur la variation langagière et le changement linguistique. Ses recherches, engagées socialement, notamment en faveur de la communauté noire américaine, constituent indéniablement un repère incontournable de la **sociolinguistique** actuelle.

C'est en cherchant à décrire précisément, à grande échelle et pour la première fois, la diversité des usages linguistiques à New York, et spécifiquement les usages «non standard», que Labov s'est fait connaître. Ses

recherches commencent dans les années 1960. À cette époque aux États-Unis, l'idée est très répandue qu'il existerait un lien direct entre **manières de parler** des classes populaires, notamment de la communauté noire, **échec scolaire et exclusion sociale**. Le parler des Noirs américains est parfois décrit comme une sorte de sous-langage, qui empêcherait de penser logiquement et de réussir économiquement. Ces idéologies reposent sur la conviction qu'il existerait un parler standard unique et, en périphérie, un ensemble chaotique et désorganisé de pratiques fautives et hétérogènes ne répondant à aucune règle logique. Comment vérifier ou invalider une telle représentation ? Labov choisit de se pencher sur des zones d'instabilité du système linguistique, d'aller observer sur le terrain leurs réalisations, et d'essayer de comprendre **autour de quelles régularités s'organisent ces pratiques**. Il mène plusieurs enquêtes sur les parlers à New York, dont une qui consiste à étudier la réalisation ou non du /r/, par exemple en finale du mot «*floor*». Le /r/ peut en effet être prononcé ou non en finale de certains mots en anglais américain, au même titre par exemple qu'en français, on peut prononcer ou non le

/r/ dans «parce que», et produire soit «parce que» soit «pa(r)c(e) que». Son **idée est de montrer que la présence ou l'absence de ce phonème n'est pas aléatoire**, qu'elle ne relève pas d'une «déficience» du «*African American vernacular english*» et que cette variation répond à une logique qu'il s'agit de décrire. Pour ce faire, Labov enquête dans trois magasins new-yorkais, différents par leur localisation et leur clientèle. Sa méthode est ingénieuse : l'enquêteur se présente à l'employé comme un client demandant des renseignements afin de lui faire prononcer le mot *floor* (étage) :

- *Excuse me, where are the women's shoes?*

- *Fourth floor.*

- *Excuse me?*

- *Fourth floor.*

Son enquête qui combine plusieurs méthodologies révèle des régularités liées au milieu social, mais aussi à la situation de communication : **le social et le stylistique évoluent selon des patrons identiques**. Ainsi, pour reprendre notre exemple en français du /r/ dans «parce que», on montrerait d'abord que les locuteurs de milieux favorisés prononcent d'avantage le /r/ que les locuteurs de milieux

LAURENCE BUSON

Maître de conférences en sciences du langage à l'université Grenoble-Alpes.

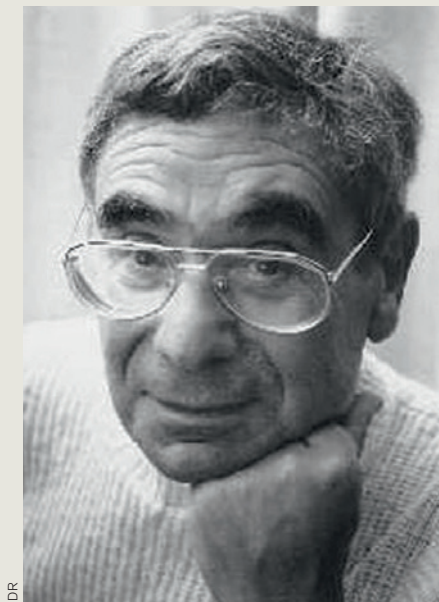
populaires. Mais on trouverait aussi que, dans tous les milieux, les taux de production de /r/ sont plus élevés si l'on prend la parole dans un contexte formel. **Labov a ainsi montré que tout locuteur d'une langue est capable de mobiliser des ressources variées en fonction des contextes d'interaction.**

Dans une autre enquête restée célèbre, Labov s'interroge sur l'usage d'un accent local, celui qu'on trouve

chez les habitants de l'île de Martha's Vineyard, au large du Massachusetts. Il observe que la particularité de la prononciation locale est renforcée ou au contraire modérée selon que les habitants sont plutôt favorables ou défavorables aux touristes, comme c'est le cas des pêcheurs de l'île qui ont tendance à exagérer leur accent local dans la mesure où leur activité est menacée par l'arrivée massive des visi-

teurs. Ainsi, Labov montre que le langage peut être un marqueur identitaire, qui se manifeste à différents niveaux et obéit à des régularités prévisibles.

De très nombreux chercheurs appartenant à des communautés linguistiques du monde entier ont mené des enquêtes inspirées de ses travaux, généralisant ses modèles d'analyse à plusieurs langues et variables linguistiques. ●



DR

Basil Bernstein, né à Londres en 1924, titulaire d'un doctorat de linguistique à University College, poursuit sa carrière à l'Institute of Education de Londres. Sa théorie des codes langagiers et de leurs effets sur la mécanique de la reproduction sociale en a fait depuis les années 1970 une figure marquante mais controversée de la sociologie de l'éducation et de la sociolinguistique. Ses travaux ont été en partie traduits en français dans plusieurs ouvrages, comme *Langage et classes sociales* aux éditions de Minuit. Bernstein est l'un des premiers à avoir interrogé la relation entre l'origine familiale et l'école, et à théoriser la dimension langagière et éducative de la reproduction des inégalités. Il part d'un constat, qui semble aujourd'hui banal : l'échec scolaire

Basil Bernstein

«Langue des riches» et «langue des pauvres» ?

En distinguant le code restreint des «pauvres» et le code élaboré des «riches», Basil Bernstein soulevait pour la première fois un problème : celui de la discrimination linguistique opérée par l'école.

est plus important chez les enfants de classes populaires que chez ceux de classes moyennes ou aisées. En enquêtant sur les façons de parler des enfants avec leurs mères, Bernstein en vient à définir deux codes, liés au milieu social : le «code restreint», utilisé par les enfants issus de milieux défavorisés, et le «code élaboré», maîtrisé par ceux de milieux plus aisés. Cette distinction a largement été mobilisée à l'appui des théories sur le handicap linguistique et des logiques d'éducation compensatoire dans les années 1970-1980, ce qui a contribué à discréditer Bernstein chez bon nombre de chercheurs s'inscrivant dans une perspective de différence et non de déficit linguistique ou culturel. Les critiques formulées à son encontre peuvent à l'occasion être approximatives, mais l'œuvre de Bernstein reste grevée de choix terminologiques malheureux et de descriptions linguistiquement mal étayées. La manière dont il décrit les codes qu'il formalise semble en effet orientée. Par exemple, il évoque «*le choix rigoureux des adjectifs et des adverbes*» des classes sociales favorisées, pour l'opposer à «*l'usage rigide et limité des adjectifs et des adverbes*» ou à la «*syntaxe pauvre*» des locuteurs populaires. La sociolinguistique a depuis invalidé ce type

de descriptions qui se fondent, d'une part, sur des représentations erronées de la syntaxe de la langue parlée, et, d'autre part, fétichisent la langue légitime, tombant ainsi sous le coup de la critique formulée par Bourdieu, selon qui la légitimité d'un discours n'a pas d'autre justification que la position dominante de celui qui l'énonce. Pour autant, certains chercheurs ont voulu, dans les années 1990, réhabiliter le propos de Bernstein, considérant que sa théorie des codes était tout sauf une théorie du handicap linguistique des classes populaires. Son propos serait, comme lui-même le faisait d'ailleurs valoir, exempt de tout jugement de valeur, et inviterait au contraire à une prise de conscience des différents codes langagiers existant au sein d'une même société. Pour lui, les difficultés scolaires de certains enfants seraient directement liées au fait que l'école requiert un «code élaboré», ce qui défavoriserait les enfants des milieux populaires, ces derniers y étant moins régulièrement exposés. Les travaux de Bernstein ont en cela constitué une contribution majeure aux recherches sur les discours pédagogiques. Ils ont mis au jour les discriminations exercées par l'école qui tend à imposer une langue décontextualisée et abstraite comme seul outil et objet des savoirs légitimes. ● L.B.

Émile Benveniste



Archivo El Litoral

Vivre le langage

Si la langue est un système, elle ne s'actualise qu'à travers des discours et des locuteurs singuliers. En distinguant l'énonciation de l'énoncé, Benveniste replaçait l'humain au cœur du langage.

Émile Benveniste (1902-1976), né en Syrie, est envoyé à Paris en 1913 pour étudier au petit séminaire israélite. C'est finalement vers l'École pratique des hautes études (EPHE) qu'il se dirigera, se formant à la grammaire comparée (notamment auprès d'Antoine Meillet, Sylvain Lévi, Joseph Vendryes), et se spécialisant dans l'étude des langues iraniennes, participant, entre autres, au travail d'édition de manuscrits bouddhistes en langue sogdienne rapportés d'Asie centrale par Paul Pelliot. Il enseigne dès 1927 à EPHE, et est nommé professeur au Collège de France en 1937, partageant son enseignement entre des questions de linguistique générale et des problèmes ayant davantage trait à la linguistique comparée des langues indo-européennes. Loin de constituer un morcellement de son travail, cet objet double, l'étude du langage et des langues, caractérise la démarche de

Benveniste. En effet, si «*la linguistique est d'abord la théorie des langues*» – et de loin les recherches sur les langues et les cultures représentent l'essentiel de ses publications –, en même temps, pour lui, «*les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun, qu'à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage (Problèmes de linguistique générale)*». Ainsi la linguistique générale est-elle un domaine toujours à découvrir, et toujours questionné par l'observation des langues réelles.

L'acte de dire est toujours singulier

Benveniste modifie le visage de la discipline comparatiste en France en l'ouvrant aux langues les plus diverses, en intégrant dans son enseignement et ses articles des données de langues non indo-européennes pour traiter de problèmes généraux tels la phrase nominale, la phrase relative, les pronoms ou la négation. Il est également sensible au mouvement critique impulsé aux États-Unis par Franz Boas puis Edward Sapir dans le contexte de l'étude des langues et cultures américaines : pour

eux, l'étude des langues nécessite que l'analyste prenne conscience de son propre regard, se garde de la projection de ses catégories de langue et de pensée, afin de pouvoir finalement approcher les langues par la mise au jour de leur grammaire propre. Benveniste, attiré par les terres inconnues, se rendra lui-même dans le Nord-Ouest américain en 1952 et 1953 pour mener des enquêtes linguistiques auprès de populations parfois très proches du point de vue de la culture mais très dissemblables du point de vue linguistique (c'est le cas des tlingits et des haidas). «*Ma préoccupation est de savoir comment la langue "signifie" et comment elle "symbolise"*», écrit Benveniste dans le contexte de ces enquêtes. S'il s'intéresse en effet à l'originalité du fonctionnement des langues, il est en même temps critique des linguistiques formalistes qu'il voit se développer notamment aux États-Unis dans le sillage des travaux de Leonard Bloomfield et qui tournent le dos à la dimension signifiante de la langue. Chez lui, la langue n'est jamais séparée de l'expérience, de la vie des sujets : «*Vivre le langage, tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expé-*

CHLOÉ LAPLANTINE

Chargée de recherches au CNRS, Laboratoire d'histoire des théories linguistiques.

rience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors.»

Dans un article de 1958, «De la subjectivité dans le langage», Benveniste interroge la comparaison courante, et apparemment innocente, du langage avec un instrument de communication. Critiquant cette vision qui sépare l'homme de son langage, Benveniste pose que «c'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme (PLG)».

Benveniste définit ainsi un «homme dans la langue (1)», et propose de penser un sujet linguistique – «c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet (PLG)» –, sujet qui ne se constitue jamais seul du fait de la situation de dialogue inhérente au langage:

«Je n'emploie je qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un tu. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens tu dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne comme je (PLG).»

La définition de cette personne intersubjective permet, selon Benveniste, de dépasser la représentation en entités oppositives et discontinues du «moi» et de l'«autre», de l'«individu» et de la «société».

Considérée du point de vue de l'intersubjectivité, la langue prend le visage neuf du discours, de l'énonciation. Pour Benveniste, «dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention (PLG)». En effet, chaque énonciation est toujours unique et neuve, et la phrase (unité du discours) «n'est que particulière (PLG)». Je, d'élément d'un paradigme, «devient une désignation unique et produit, chaque fois, une personne nouvelle (PLG)».

La langue interprète tout

Parmi les auteurs qui influencent les recherches de Benveniste, Ferdinand de Saussure est sans doute le plus notable. Benveniste semble fonder ses avancées sur les siennes, tout en énonçant



Library of Congress, Washington DC

L'ethnologue Frances Densmore et le chef Blackfoot, Mountain Chief, pendant une session d'enregistrement du Bureau of American Ethnology

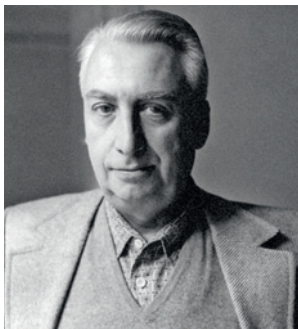
des critiques qui cherchent à dépasser un état ancien du problème («C'est peut-être le meilleur témoignage de la fécondité d'une doctrine que d'engendrer la contradiction qui la promeut, PLG»). Pour Benveniste, la nouveauté de Saussure réside dans sa conception d'une spécificité du signe linguistique, ceci permettant la reconnaissance de la langue comme objet propre, et situable par rapport aux autres systèmes de signes. Saussure, dans son enseignement, posait le projet d'une sémiologie – «science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale» – où la linguistique devait prendre place. Donnant suite à ce projet dans *Sémiologie de la langue* (1969), Benveniste établit la place spécifique de la langue par rapport aux autres systèmes de signes du fait que la langue est l'interprétant de tous les systèmes de signes y compris d'elle-même: «Les signes de la société peuvent être intégralement interprétés par ceux de la langue, non l'inverse. La langue sera donc l'interprétant de la société (PLG).»

Cette relation d'interprétance implique qu'on ne quitte jamais le domaine de la langue («L'homme dans la langue»), et que les objets d'étude en sciences humaines sont, par leur nature, linguistiques. Benveniste définit le vivre

humain dans le langage, la signification, l'activité d'interprétation, posant une faculté métasémantique, un «deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir des propos signifiants sur la signifiante». Ce deuxième niveau d'énonciation (deuxième, mais il n'en existe peut-être pas d'autre) constitue le mouvement du sujet et de son analyse du réel, et est à plus grande échelle le mouvement même de l'histoire, au sens où «ce n'est pas l'histoire qui fait vivre le langage, mais plutôt l'inverse. C'est le langage qui, par sa nécessité, sa permanence, constitue l'histoire (PLG).» C'est finalement dans l'expérience poétique – et la théorie du langage de Benveniste ouvre sur une poétique – qu'il voit un maximum de l'activité critique et créatrice du langage et des sujets; dans sa recherche manuscrite sur la «langue de Baudelaire», il écrit ainsi: «Le poète recrée donc une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et libres de mots. À son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence d'un langage qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour son compte les normes et le "sens".» ●

(1) Titre d'une section des *Problèmes de linguistique générale*.

Roland Barthes



DR

Il y a du texte dans l'image

Lire un texte caché dans l'image : voilà ce qu'en 1964 le philosophe Roland Barthes entendait développer à l'aide d'exemples pris dans l'ordinaire de notre paysage visuel.

En 1964, Roland Barthes (1915-1980), alors enseignant à l'École pratique des hautes études, n'était encore réputé que pour ses écrits sur la littérature et ses critiques de théâtre. Pourtant, ses « Petites mythologies du mois » publiées dans un quotidien et rassemblées en 1957 (*Mythologies*) annonçaient déjà la suite. Dans ces textes courts – que l'on pouvait prendre pour des divertissements –, il dissertait sur la popularité du steak frites, sur la poétesse Minou Drouet, les publicités pour détergents, la DS Citroën et d'autres sujets disparates, traités comme autant d'aspects du « mythe bourgeois ». Un article, publié en 1964 dans la revue *Communication* et intitulé « Rhétorique de l'image », révélait en fait une plus large ambition : celle de faire « l'inventaire des systèmes de signification contemporains » à l'aide des clés de la linguistique structurale. Ses armes sont celles de la théorie du signe, telle que développée après Ferdinand de Saussure, mais appliquée à bien d'autres objets que la langue : l'écriture littéraire,

certes, mais aussi les images, fixes et animées, et, en fin de compte, les choses elles-mêmes. Tout cela serait-il quelque peu « langage » ? L'exemple qu'il analyse dans ce texte – une page de publicité pour les produits Panzani – est devenu canonique. Trouvée au détour d'un magazine, la photo montre « des paquets de pâtes, une boîte (de sauce), un sachet (de parmesan), des tomates, des oignons, des poivrons, un champignon, le tout sortant d'un filet à demi-ouvert, dans des teintes jaunes et vertes sur fond rouge ».

Il y a un texte bref qui dit : « Pâtes-sauce-parmesan à l'italienne de luxe. » Cette page banale, devient, sous la plume de Barthes, l'occasion d'un ample développement.

Ancrer la photo et cadrer le lecteur

En effet, explique-t-il, elle ne fait pas que montrer des produits alimentaires. Elle véhicule non pas un seul, mais plusieurs messages portés par le texte, par l'image « dénotée » et par l'image « connotée ». Le texte, même laconique, se révèle nécessaire : il « ancre » la photo et cadre le lecteur. Il vante des produits sans autre justification : c'est une publi-

cité, et toute autre approche – photo de reportage, image d'art, document botanique – est écartée. Le texte est pauvre, mais remarque Barthes, les images sans texte sont très rares.

Vient ensuite l'image « dénotée ». C'est le contenu de la photo, qui montre des légumes frais, des produits industriels et un filet qui déborde, comme au « retour du marché ».

Leur juxtaposition serrée signifie leur proximité, dont bénéficient les produits vantés. Le message est : Panzani est aussi bon et frais qu'une « préparation purement ménagère ». Mais d'autres signes aussi s'imposent : la tomate, le poivron, le vert, le jaune. Autant de légumes et de couleurs qui – aux yeux d'un Français – signifient « l'italianité » de l'image et des produits, déjà suggérée par le nom de la marque.

Troisièmement, quelles sont les « connotations » de cette photo ? Elles ne sont pas tant dans les éléments que dans leur association. Il y a d'abord la complétude de l'ensemble pâtes-sauce-fromage, qui compose un autre message : « Panzani fournit tout ce qui est nécessaire à un plat composé. » Enfin, il y a une allusion culturelle :

NICOLAS JOURNET

Barthes raccroche cette image à la tradition picturale de la « nature morte », assurant un lien fragile entre l'image culinaire et le monde du beau.

Avec cet exemple, Barthes entendait démontrer l'existence d'une « rhétorique de l'image » qui devait autant aux Anciens qu'à la linguistique structurale alors en pleine phase de diffusion. Cette extension de la science du signe à l'image, puis aux objets manufacturés eux-mêmes (*Le Système de la mode*, 1967), répondait au fond à la conviction que toutes (ou presque) les

productions humaines sont langage, et ont, comme le discours de l'orateur, le pouvoir de voiler le réel et de véhiculer des mythes : pour la publicité, celui que les produits qu'elle vante sont les meilleurs.

La sémiologie de l'image s'est développée depuis en une discipline d'enseignement et de recherche diversifiée, avec des auteurs comme Serge Tisseron, Christian Metz, Jean-Marie Schaeffer, Jean-Marie Floch, le Groupe μ , mais est aussi une technique pratiquée par les publicitaires eux-mêmes. ●



Chaïm Perelman Lucie Olbrechts-Tyteca La nouvelle rhétorique

La parole persuasive ne repose pas sur des vérités démontrables : elle s'appuie sur des valeurs partagées et des arguments qui visent à l'évidence. Telle est la leçon de la « nouvelle rhétorique ».

Souvenons-nous : Platon, dans son *Cratyle*, exprimait des réserves profondes à l'égard de l'art oratoire du sophiste, au motif qu'il ne se souciait pas de démontrer la vérité de ses arguments (p. 22).

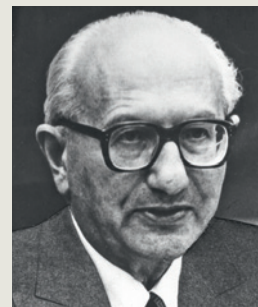
Aristote, lui, concevait que l'art de la persuasion reposait en bonne partie sur l'accord entre les valeurs et les émotions de l'orateur et celles de son auditoire. Vingt-cinq siècles plus tard, Chaïm Perelman (1912-1984), juriste et philosophe belge, saisira ce dernier point de vue comme la première marche conduisant à l'édification d'une rhétorique modernisée.

Selon Perelman, en effet, l'objectif de l'orateur politique ou du juriste n'est pas d'opérer une démonstration logique de la vérité de son point de vue – type « dissertation » – mais d'obtenir l'assentiment de son auditoire en vue d'une action à prendre. La méthode qu'il développe avec Lucie Olbrechts-Tyteca (1899-1987), sociologue, dans leur *Traité de l'argumentation* (1958), comprend deux grands développements. D'abord, une réflexion sur les prémisses de toute prise de parole. Il existe un genre discursif (appelé « épideictique » par Aristote), convenant aux cérémonies de deuil, d'inauguration ou de célébration patriotique, où l'orateur n'a d'autre but que de conforter les valeurs partagées par l'auditoire de manière quasiment indiscutable. C'est un genre limité, qui ne peut pas servir de modèle à une plaidoirie, mais définit, selon Perelman et Olbrechts-Tyteca, le préalable à une prise de parole. Le locuteur moderne s'interrogera donc sur les valeurs de son auditoire particulier, en tant que celui-ci les tient pour universellement acceptées (Dieu, les droits de l'homme, la liberté d'expression, la santé, le bonheur, le courage, etc.). Il appuiera son discours sur celles-ci, plutôt que sur tout autre

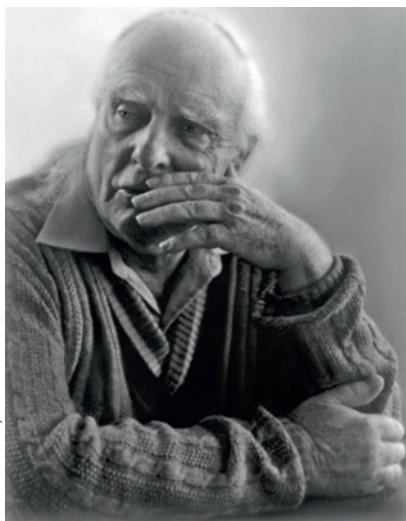
appel aux faits ou aux états d'âme des auditeurs. Ensuite vient l'argumentation proprement dite, c'est-à-dire l'ensemble des procédés par lequel le locuteur entend faire approuver une conclusion particulière. Ils sont nombreux et, soulignent les auteurs du traité, appartiennent au domaine du « quasi-logique » : redéfinir une notion, en appeler à un exemple, opposer deux cas, les mettre en parallèle, faire appel aux chiffres (probabilités),

tirer une conséquence, citer un auteur faisant autorité, opposer apparence et réalité, etc. Beaucoup d'entre eux correspondent à ce que les Anciens considéraient comme des figures de style. Mais pour Perelman et Olbrechts-Tyteca, ce sont plutôt des formes du raisonnement qui, sans être démontrables, mènent à des évidences partagées. Prenons un exemple : les auteurs appellent « modèle » un personnage historique ou allégorique auquel on associe dans le discours une action ou une opinion. Pensez à l'effet désastreux de cette affirmation : « Vous aimez les autoroutes ? Hitler aussi... » Certes, c'est abusif, mais cela correspond à ce que les internautes nomment aujourd'hui le « point Godwin », lequel met fin à l'échange. Tel n'est pas l'objectif de la nouvelle rhétorique, qui ne recherche que l'assentiment de l'auditoire, et ce en toutes circonstances. Une des clés de son succès est, on l'aura compris, la largeur de ses vues : la rhétorique de Perelman ne vise pas seulement l'orateur en tribune. Elle concerne toutes les occasions d'argumenter, des plus quotidiennes aux plus formelles, orales comme écrites : discussions privées, négociations, conférences, publicité, déclarations publiques, articles, essais, etc.

L'œuvre de Perelman a connu rapidement un large écho international et a été développée par son disciple Michel Meyer. En France, elle a été reçue dans les années 1990 par des chercheurs comme Oswald Ducrot, Jean-Claude Anscombre, Christian Plantin, Philippe Breton, et représente une branche active de la linguistique du discours. ● N.J.



Paul Grice



Oxford University Press

À la recherche du sens caché

Nos échanges verbaux véhiculent souvent de l'implicite. C'est à ce problème que Paul Grice s'est attelé.

Quinquin : « J'ai des envies de voyage. L'Océanie, Bora Bora, les vahinés... Tu connais? »

Nathalie : « Pourquoi? Tu veux m'emmener? »

Quinquin : « On n'emmène pas des saucisses quand on va à Francfort. »

Ces répliques signées Michel Audiard extraites du film *Le Pacha* auraient pu servir d'exemples au philosophe anglais Paul Grice (1913-1988) dans sa recherche sur l'interprétation des dimensions implicites de nos échanges verbaux. Grice commença par poser quelques jalons en distinguant la « signification naturelle » de nos dires, c'est-à-dire leur sens littéral, à leur « signification non naturelle » porteuse d'intentions que le locuteur souhaite voir éventuellement décryptées par son interlocuteur. Parler, en effet, ne se réduit pas à transmettre une information susceptible d'être jugée vraie ou fausse en fonction de son adéquation

avec l'état du monde. Beaucoup de nos propos véhiculent des sens seconds qui, s'ils ne sont pas interprétés correctement, auront pour effet d'entraver la compréhension de ce que l'autre a réellement voulu dire. Si le dialogue d'Audiard fait sourire, c'est à cause de l'interprétation erronée qui est faite des intentions de Quinquin évoquant son désir de voyage et ajoutant « *tu connais?* » Mais la réplique de Nathalie témoigne aussi de sa volonté de collaborer à l'échange. Si elle pose une question et demande « *pourquoi?* », c'est bien qu'elle s'intéresse à ce qu'elle suppose à tort ou à raison être le vouloir-dire de l'autre. Ce comportement verbal coopératif est la condition du bon déroulement de nos conversations courantes. Il a dans la théorie de Grice le statut de principe fondateur, car il permet de rendre compte de la rationalité de nos propos. Il permet de comprendre pourquoi l'interlocutrice du dialogue d'Audiard ne répond pas : « *Mais tu sais très bien qu'une fille comme moi n'a jamais eu l'occasion d'aller en Océanie!* », car cette réplique peu coopérative risquerait – parce qu'elle rabroue l'autre – de mettre fin à l'échange.

Reste à expliquer comment la question « *tu connais?* » a pu être interprétée comme une invitation au voyage. Au principe de coopération, Grice ajoute alors quatre maximes applicables par le biais de leurs règles.

1. La maxime de quantité qui spécifie, grâce à deux règles, la quantité d'informations qui doit être fournie pour que la conversation se déroule avec succès :

- a.) que votre contribution contienne autant d'informations qu'il est nécessaire (informativité) ;
- b) que votre contribution ne contienne pas plus d'informations qu'il est nécessaire (exhaustivité).

BÉATRICE GODART-WENDLING

Chargée de recherches au CNRS, Laboratoire d'histoire des théories linguistiques, université Paris-VII.

POUR ALLER PLUS LOIN...

● **Studies in the Way of Words**

Paul Grice, Harvard University Press, 1989.

● **«Présupposition et implicature»**

Christophe Al-Saleh, in Béatrice Godart-Wendling et Layla Raïd (dir.), *À la recherche de la présupposition*, ISTE, 2016.

2. La maxime de qualité (c'est-à-dire de sincérité) qui a pour règle générale: «*Que votre contribution soit véridique*», et pour règles:

- a) n'affirmez pas ce que vous croyez faux;
- b) n'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves.

3. La maxime de relation (c'est-à-dire de pertinence) qui s'exprime par la règle: «*Parlez à propos, soyez pertinent.*»

4. La maxime de modalité (c'est-à-dire

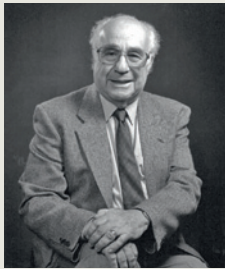
d'intelligibilité) qui précise comment on doit dire ce que l'on dit: «*Soyez clair*» et en particulier:

- a) évitez de vous exprimer avec obscurité;
- b) évitez d'être ambigu;
- c) soyez bref;
- d) soyez méthodique.

Le non-respect de ces maximes conversationnelles, selon Grice, alerte l'auditeur sur la présence d'un sens implicite et a pour conséquence de

déclencher des inférences – appelées «implicatures» – qui orientent le destinataire dans la recherche d'une interprétation seconde.

Ainsi, dans notre exemple, en n'étant qu'une pure remarque rhétorique, la question «*Tu connais?*» bafoue visiblement la maxime de pertinence et fait que Nathalie cherche et trouve une autre interprétation ironique basée sur les règles de l'amitié (les amies, ça s'invite) qui lui conférerait une pertinence. ●



University of California

John Gumperz Construire le sens des interactions

Observées à la loupe, nos conversations révèlent la variété des ressources dont nous disposons pour nous faire entendre... ou non.

Le rayonnement intellectuel de John J. Gumperz (1922-2013) fut très rapidement mondial et il est considéré comme l'un des fondateurs de la sociolinguistique. Comme chez de nombreux linguistes de sa génération, les premiers intérêts de Gumperz se sont portés sur des questions de dialectologie. Il étudia dans des villages en Inde du Nord les contacts entre langues et variétés. Puis, lors de son enquête à Hemnesberget en Norvège, il développa et proposa le concept de «répertoire verbal» des locuteurs, et mit à jour les contraintes sociales qui pèsent sur le changement de langues (*code-switching*) effectué par les locuteurs en interaction entre des variétés de langues: ici le norvégien standard et le dialecte local. Ces notions de «répertoire verbal» et de «*code-switching*» transformeront en profondeur la vision, psychologique, qu'on avait du bilinguisme: le bilingue n'est plus l'individu qui apprend des langues à l'école et les parle parfaitement (le bilinguisme individuel), mais le membre d'une communauté où plusieurs langues sont parlées (le bilinguisme sociétal) et où différentes fonctions sociales sont attachées à ces langues. Par exemple en Floride, l'espagnol et l'anglais font partie du répertoire verbal des citoyens. L'anglais est attaché à la scolarisation, aux interactions institutionnelles tandis que l'espagnol est la langue de la maison, des groupes de pairs. Le fait d'alterner ces deux langues dans la conversation (*code-switching*) n'est plus considéré comme un signe de déficience linguistique mais comme une ressource spécifique aux sujets socialement bilingues qui ont donc deux langues et le *code-switching* à leur disposition.

JOSIANE BOUTET

Linguiste, professeure à Paris-Sorbonne, directrice de la revue *Langage et Société*.

Pour Gumperz, le langage est une forme de pratique sociale, mais avec une matérialité qui lui est propre et dont il faut tenir compte. Il a élaboré une sociolinguistique interactionnelle dont le but est de comprendre comment les interlocuteurs construisent ensemble le sens des interactions, qu'elles soient monolingues, plurilingues ou pluriculturelles. De ce fait, il analyse des phénomènes interactionnels comme les difficultés de compréhension, la mésentente entre les participants. Ainsi dans l'exemple du chauffeur de bus indien à Londres qui demande aux passagers «*exact change, please*» («*l'appoint s'il vous plaît*»), et que les passagers perçoivent comme «grossier» avec eux. Gumperz montre que cet incident repose sur l'intonation du chauffeur qui a prononcé cette demande habituelle avec un schéma mélodique inhabituel en anglais londonien: il a fait une pause avant «*please*», il a accentué fortement ce mot, et a produit une descente mélodique. Cette prosodie est culturellement interprétée comme impolie et grossière par les passagers londoniens.

Ses intérêts scientifiques pour les situations pluriculturelles et plurilingues, conjugués à sa conviction que le sens social se construit pour une large part dans les interactions verbales, l'ont conduit vers un positionnement de plus en plus anthropologique, construisant ainsi avec d'autres une «anthropologie linguistique». Ses deux ouvrages majeurs de 1982 (partiellement traduits en français dans deux publications en 1989) en sont la démonstration éclatante. ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

- «**Dialect differences and social stratification in a North Indian village**»

American Anthropologist, vol. LX, n° 4, 1958.

- «**Linguistic and social interaction in two communities**»

American Anthropologist, vol. LXVI, n° 6, 2^e partie, décembre 1964.



Rutger University

Jerry Fodor

La bosse du langage à l'ère numérique

Dans la continuation des travaux de Noam Chomsky, Jerry Fodor a développé une vision modulaire de l'esprit, dans laquelle le langage se comporte comme une sorte de sous-programme autonome. Avec quelles preuves ?

Il y a bientôt deux siècles que des chercheurs ont constaté les liens existant entre certains troubles du langage et des lésions bien localisées dans le cerveau. Si la lésion touche une région précise du cerveau gauche, le patient ne pourra plus parler, mais pourra encore comprendre, et si c'est une autre région qui est endommagée, le patient pourra parler, mais ne comprendra presque rien, et ce qu'il dira n'aura aucun sens. Si la relation entre le cerveau et le langage n'est pas simple, neuroscientifiques et linguistes conviennent que des fonctions langagières différentes sont localisées dans

les hémisphères gauche et droit du cerveau.

L'idée que le langage est un organe comparable au foie ou au cœur et qu'il est régi par des processus cognitifs autonomes a d'abord été avancée par Noam Chomsky (p. 48) dans les années 1970. Selon lui, les structures mentales sont des ensembles de connaissances spécifiques à un domaine. Le système mental serait modulaire et non unitaire, et le langage, l'un de ses modules essentiels. Pour Chomsky, et d'autres avec lui, la modularité du langage est associée au nativisme : l'être humain naît avec une prédisposition innée au langage, héritée et non acquise.

Cette conception du fonctionnement mental modulaire a été développée, approfondie et répandue par le philosophe américain Jerry Fodor, alors qu'il était professeur au MIT. En 1983,

il publie *La Modularité de l'esprit*. Il y reprend l'idée que le cerveau est formé des modules autonomes, dont les mécanismes complexes sont à la base des facultés cognitives telles que la mémoire, la perception, l'attention, le langage... Il compare leur fonctionnement à celui d'un dispositif de traitement de l'information : l'information (*stimulus*) venant de l'environnement est traitée par étapes séquentielles ou parallèles. Tout comme un programme informatique, un processus cognitif peut être décomposé en plusieurs modules de traitement ayant chacun une fonction particulière. Par exemple, lorsque nous sommes en conversation avec une personne, la parole qui nous parvient subit d'abord une analyse acoustico-perceptive, puis le système va analyser les sons (phonèmes) et leur organisation (phonologie), puis il va

RANKA BIJEIJAC-BABIC

Psycholinguiste, MC-HDR à l'université de Poitiers, et Laboratoire de psychologie de la perception (CNRS/université Paris-V).

reconnaître les mots (analyse lexicale-sémantique), et enfin la façon dont les phrases sont formées (syntaxe).

Toujours en 1983, Fodor développe une architecture cognitive constituée de plusieurs types de composantes fonctionnelles: les systèmes d'analyse d'entrées, les systèmes centraux responsables de l'intégration de l'information et les systèmes moteurs-exécuteurs. Les systèmes d'entrée sont bien sûr modulaires et les processus qu'ils gèrent présentent les caractéristiques communes, qui s'appliquent bien évidemment au module du langage.

Ils sont spécifiques: le module de la perception du langage opère uniquement avec les informations du langage, sans tenir compte des informations visuelles ou sociales.

Ils sont obligatoires: un processus est obligatoire lorsqu'il est automatique et indépendant des autres modules. Ces opérations ne peuvent donc pas être contrôlées ou modifiées par des processus de haut niveau, comme par exemple notre connaissance du monde. Face à un mot, nous ne pouvons pas interrompre son traitement sémantique pour compter le nombre de syllabes ou identifier la couleur de l'encre avec laquelle ce mot est écrit. Nous arrivons directement au sens du mot, de façon obligatoire et automatique. Le fameux « effet Stroop » (1935) illustrerait ce phénomène: on demande à quelqu'un de nommer rapidement la couleur de l'encre avec laquelle est écrit le mot «jaune» sur une feuille ou un tableau. S'il est écrit avec de l'encre verte, le temps qu'il lui faut pour dire «verte» est plus long que lorsqu'un autre mot, «maison» par exemple, est écrit en vert. Cela veut dire que priorité est donnée à l'accès au sens du mot, lequel ralentit l'identification et la dénomination de la couleur.

Rapidité de traitement: le temps qui s'écoule entre la présentation d'une entrée et la production d'une sortie est

très rapide et serait la conséquence du traitement obligatoire. La compréhension du langage est un bon exemple de traitement rapide: un lecteur moyen peut lire plus de 200 à 300 mots par minute en les comprenant.

Encapsulation informationnelle: c'est la propriété centrale de la modularité cognitive. Fodor postule qu'un processus n'a pas accès aux informations traitées par d'autres processus, il est autonome. Aussi, il n'est pas influencé par les états physiques (fatigue, inattention) ou psychologiques (croyances, connaissances).

Architecture neuronale fixe: du fait de l'encapsulation informationnelle, les bases neuronales de chaque module sont spécifiques. Ainsi le dysfonctionnement spécifique à la suite d'une lésion cérébrale devrait entraîner un dysfonctionnement comportemental spécifique (par exemple, la phonagnosie, la prosopagnosie). Cependant, l'architecture cérébrale des fonctions cognitives n'est pas nécessairement organisée de telle sorte que chaque module soit implémenté dans une région corticale bien délimitée.

Programme de développement ontogénétique: chaque module serait inné et suivrait un programme de maturation spécifique. Selon la théorie de la modularité, certaines fonctions cognitives supérieures pourraient être déficitaires, alors que d'autres sont préservées. Le « syndrome de Williams » confirmerait ce principe: c'est un trouble psychiatrique qui associe un retard mental à une hypersociabilité et de bonnes capacités linguistiques. Ces sujets ont en moyenne un QI de 55 (ce qui est très faible) et sont incapables de réaliser certaines tâches élémentaires, telles que nouer leurs lacets, utiliser un couteau ou un balai, reproduire un dessin. Ils sont aussi très médiocres pour toutes les tâches spatiales. Mais ils ont une excellente reconnaissance des visages, ils sont très sensibles au bruit

(hyperacousie) et certains manifestent un talent et un goût pour la musique. Ce sont leurs capacités linguistiques qui incitent à penser que le développement et le fonctionnement du langage sont dissociés des autres facultés cognitives. En effet, les sujets affectés de ce syndrome communiquent avec aisance et sans aucune gêne, parlent très correctement, utilisent souvent des mots rares ainsi qu'une riche morphologie, et leur mémoire phonologique est excellente. Il apparaît donc que, malgré un déficit mental sévère, leurs facultés langagières sont intactes. Cependant, des études plus approfondies et ciblant certains aspects bien spécifiques du langage, tels que certaines règles syntaxiques complexes ou l'utilisation de verbes irréguliers, montreraient que ces sujets sont moins bons que des sujets normaux. Il y a donc matière à débat. Pour bon nombre de chercheurs, le syndrome de Williams vient à l'appui d'une dissociation entre le langage et la cognition, et plaide donc en faveur de la modularité de l'esprit. Mais d'autres soutiennent que certains aspects seulement du langage sont découplés de la cognition, mais pas tous. Depuis Fodor, la théorie de la modularité a connu un développement considérable de la part des partisans de cette théorie et aussi appelé de nombreuses critiques, de la part notamment de John Searle. Elle a profondément marqué la psychologie cognitive du langage chez les personnes normales et celles avec déficit cérébral ou comportemental. ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● La Modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés

Jerry Fodor, Minuit, 1986.

● L'esprit, ça ne marche pas comme ça

Jerry Fodor, Odile Jacob, 2003.

● Vues de l'esprit

Douglas Hofstadter et Daniel Dennett, InterÉditions, 1987.

George Lakoff



Bart Nagel/Simon and Schuster

La métaphore structure la pensée

En soulignant le rôle des métaphores, George Lakoff lève le voile sur la manière dont les mots prennent sens à partir d'expériences concrètes et de concepts partagés.

Considéré comme un pionnier de la linguistique cognitive dès les années 1980, connu pour son rôle d'intellectuel de gauche engagé dans le camp démocrate, George Lakoff est, comme l'est Noam Chomsky au sein de la linguistique générative, une figure médiatique de la linguistique. Il commence sa carrière en disciple de Chomsky et travaille, comme lui, sur l'analyse syntaxique des langues. Mais, dès le milieu des années 1960, en compagnie de James McCawley, Paul Postal et John Ross, Lakoff s'émancipe, et tente de développer une sémantique générative qui pose une structure profonde sémantique à laquelle sont subordonnées les propriétés syntaxiques. La déception des « quatre chevaliers de l'apocalypse », comme les appelaient les partisans de la théorie standard, fut grande car Chomsky refusa de s'intéresser à leurs propositions. La sémantique

générative fait alors sécession, mais, marginalisée au sein du monde universitaire, elle disparaît au cours des années 1970. Lakoff délaisse bientôt le générativisme et la logique pour s'intéresser aux liens entre cognition et langage. L'université d'été qu'il organise en 1975 au Linguistic Institute de Berkeley marque une césure. Il y fait la connaissance de chercheurs en sciences cognitives, en particulier Eleanor Rosch qui présente une nouvelle théorie de la catégorisation humaine ne reposant plus sur des conditions nécessaires et suffisantes ainsi que l'avait établi Aristote, mais sur la théorie du prototype.

La métaphore omniprésente

La rencontre avec Mark Johnson en 1979 va être décisive : leur intérêt commun pour la métaphore débouche sur un livre en 1980 (*Metaphors We Live By* ou *La Métaphore dans la vie quotidienne*). Lakoff et Johnson montrent que les métaphores, loin de n'être que des figures de rhétorique, sont omniprésentes dans nos manières de penser et de communiquer. Les métaphores sont organisées de façon systématique et cohérente : ainsi les expressions « le

temps, c'est de l'argent », « le temps est une ressource », « le temps est un bien précieux » forment un même système qui renvoie au concept de valeur. Les expériences physiques que nous faisons de notre corps (exemple : le haut/le bas, l'intérieur/l'extérieur, le chaud/le froid) nous permettent de structurer des notions abstraites et de communiquer sur elles par métaphores. Ainsi, on pourra dire en français qu'on a « *le moral dans les chaussettes* » ou bien qu'on est « *au septième ciel* » en raison de ce que la tristesse est associée au relâchement (donc « en bas ») et la joie avec la tonicité corporelle (donc « en haut »). Cet ancrage dans l'expérience perceptive et corporelle mis en évidence par Lakoff et Johnson s'oppose autant au subjectivisme (p. 58) qu'au réalisme (la croyance selon laquelle les propositions exprimées dans un langage ont une valeur de vérité objective, indépendante de notre faculté de connaissance).

Le lien entre cognition et langage

L'autre ouvrage majeur de Lakoff, *Women, Fire and Dangerous Things*

MATTHIEU PIERENS

Docteur en sciences du langage, université Paris-VII.



Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique

René Magritte (1898-1967), *Le Retour* (1940).

(1987), aborde davantage un autre aspect de la cognition au sein du langage, à savoir la catégorisation en tant que processus de construction du sens. Pour Lakoff, «*le langage est rendu signifiant parce qu'il est directement relié à la pensée signifiante et dépend de la nature de la pensée*». Dans cette perspective, la pensée humaine met en œuvre deux types de structures symboliques signifiantes. Les premières, les structures directement signifiantes comprennent les concepts de niveau de base, lesquels correspondent à un niveau d'expérience physique fondamental (celui qui permet de distinguer un tigre d'un éléphant), et des schèmes d'image simples (par exemple celui du chemin, illustré en anglais par les prépositions *from* et *to*). Les secondes, en revanche, résultent des capacités imaginatives de l'esprit humain et ne sont signifiantes qu'indirectement: il s'agit de projections métaphoriques et métonymiques construites à partir des schèmes d'image et des concepts du niveau de base. Par exemple, le schème du chemin permet de décrire, par métaphore, le passage d'un état psychologique à un autre. Lakoff postule l'existence de modèles cognitifs idéalisés (MCI) qui structurent concepts et significations.

«*réceptif*» est le MCI qui structure la conceptualisation de la colère.

En popularisant l'idée que ces modèles métaphoriques permettent l'expression de la pensée abstraite et en soulignant les aspects corporels et perceptifs de la cognition, Lakoff a stimulé de façon considérable la recherche sur les rapports entre cognition et langage. Son ouvrage avec Johnson est devenu un classique qui, au-delà de la linguistique, a influencé la philosophie et la psychologie. Les thématiques de la catégorisation et du lien entre cognition et langage, jusqu'alors négligées, sont devenues incontournables et tout linguiste doit prendre position par rapport à elles. Lakoff se félicite à maintes reprises de l'aspect novateur de la linguistique cognitive en l'opposant aux vieilles théories formalistes, logicistes, rationalistes et objectivistes qu'incarnent selon lui Chomsky et Steven Pinker. Ce faisant, il oublie de dire que la métaphore jouait déjà un rôle majeur pour la pensée aux yeux de philosophes tels que Fritz Mauthner, Giambattista Vico ou Friedrich Nietzsche.

Des négligences historiques

Les fondements et les présupposés de la linguistique cognitive font l'objet de

nombreuses critiques. On lui reproche son mentalisme, c'est-à-dire l'assimilation des signifiés linguistiques à des catégories mentales, à des concepts. La cognition expérientielle qui fonde les catégories inclut, selon ses défenseurs, des facteurs socioculturels variables, mais dans les faits, se réduit souvent aux perceptions sensori-motrices et kinesthésiques qui s'imposeraient de manière universelle à tout être humain. Par contre, le rôle du langage et de l'activité humaine dans le développement de la cognition est ignoré. La linguistique cognitive de Lakoff prend toujours comme point de départ le sentiment linguistique des locuteurs, et néglige constamment la dimension historique et intersubjective des significations, laquelle peut jouer un rôle important. Ainsi, revenant sur l'exemple de la colère développé par Lakoff en 1987, Caroline Gevaert montre que la conceptualisation de la colère comme une émotion «chaude» n'est pas dominante à toutes les époques en anglais et qu'elle est liée à la théorie des humeurs. ●

POUR ALLER PLUS LOIN...

● The History of Anger. The lexical field of anger from old to early modern english

Caroline Gevaert, Louvain, thèse de doctorat, 2007. <https://lirias.kuleuven.be/bitstream/1979/893/2/considered>

● Les Métaphores dans la vie quotidienne

George Lakoff et Mark Johnson, Minuit, 1985.

● Women, Fire and Dangerous Things. What categories reveal about the mind

George Lakoff, University of Chicago Press, 1987.

● «La cognition humaine saisie par le langage: de la sémantique cognitive au médiationnisme»

Vincent Nyckees, CORELA (Cognition, Représentation, Langage), hors série n° 6, 2007.

Pierre Bourdieu



Marta Nascimento/Réa

Derrière les mots, un pouvoir

Parler n'est pas seulement une technique. C'est un acte qui tire ses effets de la légitimité du locuteur et de son aptitude à la faire valoir. Autrement dit, c'est un fait sociologique.

Les sociologues ont-ils leur mot à dire sur le langage ? Ou bien, n'est-ce qu'une intrusion induite de leur part ? Pour en débattre, il faut revenir à l'opposition fondatrice posée par Ferdinand de Saussure entre « langue » et « parole » : la langue, c'est le code, et la parole, c'est l'usage. Saussure et la linguistique du 20^e siècle vont d'abord investir le système de la langue, celui des normes et des règles régissant l'usage correct dans une société donnée. Le choix leur réussira, puisqu'il a mené à l'épanouissement d'une discipline, qui a pu dans les années 1960-1970, en tant que creuset d'un structuralisme contagieux, occuper une position centrale dans les sciences sociales et humaines. Mais la conséquence de ce choix est aussi celle d'une sous-exploration de la parole, c'est-à-dire de l'ensemble des modalités singulières d'usage du

langage par des individus, des groupes sociaux, des institutions. Même si des sociolinguistes anglo-saxons se sont effectivement penchés sur les variations sociales de cet usage, cette démarche a été longtemps à peu près ignorée des linguistes en France.

Une linguistique centrée sur la parole

Que vient faire Pierre Bourdieu (1930-2002) dans ce contexte, à la fin des années 1970 ? Il joue d'abord un rôle de passeur, en traduisant dans sa collection « Le sens commun », un grand nombre de textes qui s'emploient à réintégrer dans l'analyse du langage la variation sociale de son usage, soit sur un plan théorique (*Linguistique* d'Edward Sapir, *Le Marxisme et la philosophie du langage* de Mikhaïl Bakhtine), soit à partir d'études de terrain comme *Langage et classes sociales* de Basil Bernstein (p. 57) et *Sociolinguistique* de William Labov (p. 56). Bourdieu édite également des travaux sur les logiques sociales d'apprentissage du langage (*Lire et*

écrire de François Furet et Mona Ozouf en 1977) ou qui s'intéressent aux effets des supports (*La Raison graphique* de Jack Goody en 1979.)

Dans un deuxième temps, le sociologue livre ses propres réflexions sur ce que pourrait être une linguistique centrée sur la parole et ses déterminants sociaux. Ce sera *Ce que parler veut dire*, en 1982, puis *Language and Symbolic Power*, en 1992. Ces textes prennent très au sérieux l'apport de la linguistique. Ils s'intéressent à la « matérialité textuelle ». On peut le vérifier en lisant le réjouissant démontage des procédés qui produisent un effet d'autorité et de scientificité dans la rhétorique des marxistes althussériens, ou encore en reprenant les pages que Bourdieu consacre aux propriétés formelles des textes d'Heidegger pour montrer comment l'érudition y est mise au service de la production d'effets de hauteur et rend plus acceptables des positionnements politiques embarrassants. Une phrase résume le cœur du propos : « Dès qu'on traite la langue comme un objet auto-

ÉRIK NEVEU

Professeur de science politique à l'IEP-Rennes.

nome, acceptant la séparation radicale que faisait Saussure entre la linguistique interne et la linguistique externe, entre la science de la langue et la science des usages sociaux de la langue, on se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est-à-dire là où il n'est pas...»

Le statut des locuteurs

Si le pouvoir des mots n'est pas dans les mots, où le trouver ? Il se niche, professe Bourdieu, dans le statut des locuteurs, dans les ressources d'autorité et de représentativité qui viennent indexer leur propos. Par ailleurs, souligne-t-il, les performances langagières interviennent sur des marchés plus ou moins institutionnalisés qui tantôt valorisent l'usage d'une langue légitime, tantôt font place à des usages plus relâchés, plus inventifs, dans une langue qui peut même ne pas être l'officielle. Ainsi, les locuteurs bretonnants utilisent plus souvent le breton dans l'espace domestique et du travail agricole, et

le français dans les rapports avec les administrations. En même temps, ils poussent leurs enfants à user du français, langue de la réussite scolaire et sociale. Bourdieu invite à mobiliser les notions de « disposition » et d'« *habitus* » pour décrire les différences de ressources, d'appétence et de sentiment de légitimité dans les pratiques langagières. Ces différences se donnent à voir, par exemple, dans la façon distincte qu'ont les hommes et les femmes de manier les tours de parole, de la prendre et de la couper à autrui. Dans des circonstances publiques, ces inégales dispositions peuvent provoquer, chez des locuteurs dont les propos privés peuvent être d'une remarquable finesse, un évanouissement de la capacité expressive. Si les problèmes de « réception » deviendront un objet central des sciences de la communication dans les années 1990, c'est aussi grâce à l'attention portée aux différences de perception des messages à laquelle invitait Bourdieu dès

les années 1960. Ses travaux sur la photographie et sur les musées mettaient en évidence des lectures différentes des mêmes œuvres par des publics distincts. Dans un Monet, les uns pouvaient voir une cathédrale, et les autres un tableau impressionniste. Contre ce qu'il nomme « l'illusion du communisme linguistique », Bourdieu souligne que mots et images ne sont jamais perçus et appréciés à l'identique dans un monde social marqué par des différences et des inégalités. À ceux qui n'y verraient qu'une évidence, rappelons qu'elle continue d'être ignorée. Trente-cinq ans après les propos de Bourdieu, le même ethnocentrisme langagier fait plus que jamais croire aux intellectuels et aux journalistes que les propos d'un Trump ou d'un(e) Le Pen devraient soulever le cœur et l'indignation du corps électoral tout entier. En fait, c'est précisément par ces postures et ces propos jugés inconvenants qu'une partie de l'opinion est mobilisée. ●

Un programme en jachère ?

On peut ramener la contribution de Pierre Bourdieu sur le langage à une perspective centrale. Celle de prendre au sérieux le travail des linguistes et des sémiologues, tout en reconnaissant que les effets et pouvoirs du langage ne sont intelligibles que dans la prise en compte de la diversité des publics, de leurs ressources cognitives et de leurs dispositions. Les travaux de Bourdieu ont mis en œuvre ce programme. D'autres, en particulier entre 1980 et 1990, en ont montré la fécondité : ainsi, les recherches d'Anne-Marie Thiesse sur les lecteurs de feuilletons de la Belle Époque, d'Isabelle Charpentier sur le succès des récits d'Annie Ernauld, d'Érik Neveu et Annie Collovald sur les romans d'espionnage et les polars. Mais la

bibliographie liée à ce programme reste courte. Pourquoi ? La réponse la plus évidente tient à la rigidité des frontières. Les universitaires font carrière dans les murs d'une discipline. Ils tendent à intégrer des patriotismes disciplinaires, à s'y enfermer. Les logiques de carrière et de promotion rendent souvent risqué l'exercice de l'interdisciplinarité. Vu l'inflation des publications, il est difficile de maîtriser convenablement deux disciplines. Une bonne étude de réception est coûteuse en temps, pose des problèmes de méthode (comment observer des téléspectateurs sans affecter leurs comportements ?). Si l'intérêt d'une telle approche ne suscite aujourd'hui que peu d'objections de principe, sa mise en pratique réelle reste un projet plus qu'un acquis. ● É.N.

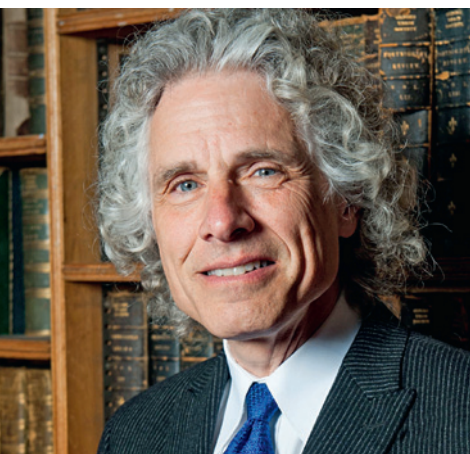
POUR ALLER PLUS LOIN...

- **Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques**
Pierre Bourdieu, Fayard, 1982.
- **Langage et pouvoir symbolique**
Pierre Bourdieu, 1992, rééd. Seuil, 2001.
- **Comment sont reçues les œuvres**
Isabelle Charpentier, Creaphis, 2006.
- **Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers**
Annie Collovald et Érik Neveu, Presses universitaires de Rennes, 2013.
- **L'idéologie dans le roman d'espionnage**
Érik Neveu, Presses de Science-Po, 1985.
- **Le Roman du quotidien**
Anne-Marie Thiesse, 1984, rééd. Seuil, 2000.

Steven Pinker

Le langage est un instinct

Selon Steven Pinker, la compétence langagière ne peut être qu'un héritage génétique.



Roger Askew/Rex Features

Steven Pinker, canadien d'origine et professeur de psychologie cognitive à l'université de Harvard, est un personnage aux multiples facettes : auteur prolifique, respecté dans le monde de la recherche en sciences cognitives, il est tout autant apprécié du grand public, en Amérique comme en France. Trois de ses principaux ouvrages sont traduits en français, *Comment fonctionne l'esprit* (2000), *Comprendre la nature humaine* (2005) et *L'Instinct du langage* (2008).

Pinker n'est pas un linguiste spécialisé, mais il est résolument intervenu dans les débats qui ont agité les sciences du langage depuis la fin des années 1980 sur les rapports entre les langues, l'esprit humain et la théorie de la grammaire universelle élaborée par Noam Chomsky et ses collaborateurs. Si la question de la nature humaine l'a beaucoup occupé, il a consacré également deux monographies à la psycholinguistique

et même à la stylistique avec un fondement psychologique. Malgré sa diversité, l'œuvre de Pinker suit un fil d'Ariane : l'idée de l'universalité de l'esprit humain, ancrée dans des processus mentaux partagés par l'ensemble de l'humanité et des traits communs à l'ensemble des langues du monde, actuelles et anciennes, en dépit de leur disparité phonologique, morphologique et syntaxique.

Mettre ses pensées en mots, un instinct

Dans *L'Instinct du langage* (1994), Pinker, convaincu par l'argumentation innéiste (ou nativiste) de Chomsky et par la « modularité de l'esprit » défendue par le psychologue et philosophe Jerry Fodor, voit dans le langage une compétence autonome. L'intelligence linguistique, c'est-à-dire l'aptitude à mettre en mots les concepts de choses, de personnes, de qualités (par des noms, des adjectifs et des adverbes) et à mettre en phrases les concepts de relations (par des verbes, des conjonctions et d'autres mots grammaticaux), différerait de l'intelligence générale. Cette thèse était et reste véhiculée par le courant des linguistes dits « forma-

listes » pour lesquels le langage sert essentiellement à se représenter le monde. Elle fait l'objet de vives critiques de la part des linguistes dits « fonctionnalistes » qui considèrent que la fonction principale du langage est d'échanger, non seulement des savoirs et des croyances, mais aussi des affects et des besoins. Ce qui reste controversé aujourd'hui, ce n'est pas le besoin « instinctif » de verbaliser le vécu, mais la thèse de l'autonomie de la faculté de langage vis-à-vis des autres facultés et notamment de la cognition sociale.

Le débat sur la biologie et l'origine du langage

Le développement des techniques d'imagerie cérébrale à partir de la fin des années 1980 a renouvelé la question des « centres du langage » dans le cerveau, mise en évidence à la fin du 19^e siècle et laissée en friche pendant l'époque du behaviorisme, qui entendait traiter le cerveau comme une boîte noire. Simultanément, la question connexe de la place de la sélection naturelle dans l'émergence du langage est revenue au premier plan, et Pinker a joué un rôle essentiel dans ce débat. Dans un article (1)

JACQUES FRANÇOIS

Professeur émérite de linguistique à l'université de Caen, membre du bureau de la Société de linguistique de Paris.

magistral de 1990, en effet, Pinker et Paul Bloom font le procès des spéculations des anthropologues, psychologues ou biologistes sur l'origine du langage dans l'ignorance des acquis de la théorie de la grammaire générative fondée par Chomsky. D'un autre côté, ils rejettent la thèse de ce dernier selon laquelle l'espèce humaine aurait élaboré une grammaire parfaitement appropriée à la verbalisation de la pensée, mais imparfaitement adaptée aux exigences de la communication.

Au début du 21^e siècle, Chomsky défend, en collaboration avec des biologistes, une thèse «biolinguistique», impliquant un lien direct entre la compétence grammaticale et la physiologie du cerveau humain. Il imagine (en accord avec Derek Bickerton, *p. 72*) qu'une mutation génétique a permis à un seul humain de vivre une révolution cognitive qui lui a conféré un tel ascendant sur ses congénères que cette nouvelle configuration de l'esprit a progressivement diffusé dans le patrimoine génétique de l'ensemble de l'humanité. La révolution en question tient, selon Chomsky, à la capacité nouvelle de relier grammaticalement des bribes d'informations auparavant isolées : la pensée et le langage deviennent «récursifs», par exemple pour les représentations de lieux, comme [l'entrée [de l'immeuble [de gauche]]] ou pour celles de situations, comme [je sais [que tu vas croire [que je te mens]]] et ce repérage de relations entre des choses, des personnes, des lieux, des temps et des événements semble réservée non seulement au langage, mais aussi à la cognition humaine. Bien qu'il partage avec Chomsky la thèse d'une capacité de langage innée, Pinker intervient dans ce nouveau débat pour mettre en doute notamment l'idée d'une correspondance parfaite entre les sons et les significations : dès lors que les organes de la parole doivent également permettre

deux autres fonctions vitales, la déglutition et la respiration, le partage de ces trois fonctions résulte inévitablement d'un «*bricolage évolutionnaire*» (François Jacob), et la perfection ne peut résider que dans la viabilité de ce partage.

Le langage : une « niche cognitive »

Dès la fin du 19^e siècle, il y eut des biologistes pour attribuer certains aspects de l'évolution à des facteurs qui ne devaient ni à Darwin ni à Lamarck : c'était «l'effet Baldwin». La théorie de la construction de niches, qui en a découlé un siècle plus tard, considère que l'héritage génétique résultant de la sélection naturelle a été complété par un héritage écologique. Cette théorie stipule que les organismes ne sont pas seulement soumis à leur environnement, mais qu'ils le modifient et interviennent ainsi dans leur propre évolution. Parmi les facteurs susceptibles de façonner l'héritage écologique de l'espèce humaine, le langage est considéré comme essentiel, car un groupe humain disposant d'un langage avancé, permettant un échange efficace sur l'espace, le temps, les causes et les buts, a une capacité de survie supérieure à un groupe qui en est privé. Pinker soutient cette thèse, développée notamment par le bioanthropologue Terrence Deacon (2), en mettant l'accent sur la flexibilité de l'esprit humain, qui se reflète dans l'aptitude des premiers hommes à peupler un vaste éventail d'habitats. Par sa capacité d'abstraction, l'espèce humaine a appris à contourner les défenses développées par les plantes et les animaux en repérant et en mémorisant progressivement une vaste panoplie



Kinson C/Getty

de causes et d'effets. Pinker y voit un «parcours du survivant» qui implique «des théories intuitives sur différents domaines du monde, tels que objets, forces, parcours, lieux, manières, états, substances, essences biochimiques cachées et autres croyances et désirs des individus (3)». Le problème de la diversité des langues premières est mis entre parenthèses. C'est l'aptitude de l'esprit humain à penser et à mettre en phrases l'expertise du groupe qui a inscrit des comportements salutaires dans son patrimoine génétique commun. Par ses thèses retentissantes sur la faculté de langage comme sur la nature humaine ou la place relative de la violence dans l'histoire de l'espèce, Pinker se révèle un agitateur d'idées exceptionnelles qui contribue assidûment au renouvellement des sciences cognitives. ●

(1) Steven Pinker et Paul Bloom, «Natural language and natural selection», *Brain and Behavioral Sciences*, vol. XIII, n° 4, 1990.

(2) Terrence Deacon, *The Symbolic Species. The coevolution of language and the brain*, Norton, 1997.

(3) Steven Pinker, «Language as an adaptation to the cognitive niche», in Morten Christiansen et Simon Kirby (dir.), *Language Evolution*, Oxford University Press, 2003.

Derek Bickerton

L'hypothèse du protolangage

L'homme aurait-il parlé « pidgin » avant de pouvoir faire des phrases ?



Frankfurt Institute for Advanced Studies

Après une longue carrière riche en thèses originales et en vives controverses, Derek Bickerton a atteint ses 90 ans en 2016 après avoir encore publié une synthèse de ses recherches en 2014 (1). Il a deux qualités qui font les grands linguistes : il est d'abord un homme de terrain, d'abord à Surinam (ex-Guyane néerlandaise) où il a enseigné la linguistique au milieu des années 1960, puis à Hawaï où il a exercé pendant vingt-huit ans. Sa principale théorie, qui a soulevé un vaste débat, est le « bioprogramme », élaboré à partir de ses observations sur la transition générationnelle entre les pidgins et les langues créoles. Les pidgins sont des parlers hybrides et limités à un lexique minimal dénué de grammaire, pratiqués notamment jusqu'au 19^e siècle par les victimes de la traite négrière qu'il a étudié à Surinam et plus tard par les migrants économiques et les réfugiés politiques

(observés à Hawaï). Les créoles sont des idiomes de seconde génération qui se sont normalisés, dont le vocabulaire s'est étendu et qui ont acquis des régularités grammaticales.

L'émergence du langage moderne

L'hypothèse du bioprogramme (2), esquissée en 1981 et soumise à la communauté scientifique en 1984 (3), suggère que les langues créoles prennent leur origine en une seule génération chez les enfants de parents déplacés ou immigrés, à partir d'un apport dénué de structures (le pidgin de leurs parents). Selon Bickerton, ces créoles représentent la grammaire universelle sous une forme plus pure que le font les langues dotées d'un développement historique, parce que ces enfants, n'ayant plus accès à la langue première de leurs parents, sont forcés de faire appel à des formes universelles de représentations du sens pour bâtir leurs énoncés. L'objectif de Bickerton, exposé dans deux ouvrages en 1996 et 2009 (4), est de bâtir un modèle plausible de la faculté de langage et de son émergence en tirant parti de trois sources : 1) ses propres observations

sur la « créolisation », c'est-à-dire la normalisation des pidgins en langues de communication, 2) les acquis empiriques de la grammaire générative et 3) l'état actuel des connaissances sur l'évolution biologique et neurologique de l'espèce humaine.

Bickerton conçoit la transition entre le protolangage et le langage moderne en cinq phases :

1 Les primates auraient développé, bien avant l'apparition d'*Homo sapiens*, un calcul social incluant des représentations abstraites des actions et de leurs participants conservées dans la mémoire des événements (mémoire épisodique) : on a vu la charogne d'un aurochs – il était grand – il était au pied de la falaise – c'était hier.

2 Un protolangage facilité par un contrôle plus efficace des organes intervenant dans la production des sons (le « tractus phonatoire »), mais dénué de structures, serait apparu il y a plus de deux millions d'années dans la branche des hominidés.

3 Aucun progrès décisif ne s'en serait suivi jusqu'à un passé relativement récent, car le cerveau humain n'était pas encore apte à organiser des phrases susceptibles de refléter le

JACQUES FRANÇOIS

Professeur émérite de linguistique à l'université de Caen, membre du bureau de la Société de linguistique de Paris.

calcul social qui régulaient les sociétés d'hominidés.

4 Parmi ces sociétés, une seule, celle de nos ancêtres *sapiens*, y est parvenu, en inventant un langage doté de deux propriétés décisives, la structure prédicative (exemple : A <humain> donne B <chose> à C <humain> en échange de D <chose>) et la relation de récursivité (A s'appelle Hulk, A est le frère de C, B est l'arc de A et D est la hache de C). Désormais on peut bâtir une phrase représentant un réseau complexe de relations tel que Hulk s'adresse à son frère dans ces termes : «*Donne-moi ton arc contre ma hache.*»

5 Enfin, la morphologie grammaticale (les pronoms, les marques de temps, les conjonctions) s'est développée, imposant un effort cognitif important au locuteur, mais facilitant le repérage de ces relations par le destinataire, dont la réaction dépend de sa capacité à se représenter : 1) J'ai une hache ; 2) Hulk a un arc ; 3) Hulk veut ma hache ; 4) Son arc me plaît plus/moins que ma hache. Selon Bickerton, la capacité à bâtir ces représentations s'est intégrée progressivement au patrimoine génétique humain, car elle a donné aux premiers hommes un pouvoir d'interaction supérieur aux autres hominidés (et donc une meilleure cohésion sociale facteur de survie collective), constituant ainsi une « niche cognitive ».

Pidgins et langues des signes

Le bioprogramme de Bickerton a incité des linguistes qui voient dans l'émergence des grammaires l'œuvre de mécanismes universels à examiner les sources vraisemblables de cette « grammaticalisation ». Ainsi Bernd Heine et Tania Kuteva ⁽⁵⁾ ont fait valoir qu'une partie au moins des pidgins ainsi que la langue signée des sourds au Nicaragua ⁽⁶⁾ sont des pratiques susceptibles de conduire à ce processus. De son côté, Thomas Givón ⁽⁷⁾ s'est demandé comment les



Rencontre entre un Néandertalien et un *Homo sapiens*.

enfants (et par le passé les hominidés) peuvent combler le fossé entre des énoncés à un mot (essentiellement des noms qui représentent des propositions entières) et des propositions à plusieurs mots dont un verbe. À partir de l'étude d'un vaste corpus de productions orales d'enfants en phase d'acquisition, T. Givón suppose que chez les premiers hommes ce fossé a été comblé par l'intermédiaire de propositions dénuées de verbe qui se sont peu à peu agglomérées par un modelé prosodique unifié favorisant la fixation de catégories, celle des noms pour la désignation des objets, celles des adjectifs pour les qualités et des verbes pour les événements et les actions, et plus tard celles des mots grammaticaux (pronoms personnels, relatifs, conjonctions, etc.). Au premier stade du pidgin et du protolangage de l'humanité, les mots représentent des événements singuliers dans une succession de propositions prosodiquement réduites à un mot (ex. : antilope-en-face-chasseurs-

attaque). Au second stade du créole et des langues issues du protolangage, un contour prosodique unique va réunir les mots qui contribuent à la représentation d'un événement, des catégories syntaxiques vont les ordonner et les mots grammaticaux et éventuellement les accords vont voir le jour (ex. : antilope en face, nous [l'] attaque[ons]). ●

(1) Derek Bickerton, *More than Nature Needs*.

Language, mind, and evolution, Harvard University Press, 2014.

(2) Derek Bickerton, *Roots of language*, 1981, rééd. Language Science Press, 2016.

(3) Derek Bickerton, « The language bioprogram hypothesis », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. VII, n° 2, juin 1984.

(4) Derek Bickerton, *Language and Species*, University of Chicago Press, 1990, et *La Langue d'Adam*, Dunod, 2010.

(5) Bernd Heine et Tania Kuteva, *The Genesis of Grammar. A reconstruction*, Oxford University Press, 2007.

(6) https://en.wikipedia.org/wiki/Nicaraguan_Sign_Language.

(7) Thomas Givón, *The Genesis of Syntactic Complexity. Diachrony, ontogeny, neuro-cognition, evolution*, John Benjamins Pub., 2009.

Louis-Jean Calvet

L'écologie des langues

En traitant les langues du monde comme autant d'espèces vivantes, l'écologie des langues découvre une autre manière de décrire leurs rencontres et leurs histoires.



Luc Jais-Albertin/Centre universitaire méditerranéen

Charles Darwin n'a abordé la question des langues que très brièvement dans son œuvre : une vingtaine de lignes dans *L'Origine des espèces* (1859) et quelques pages dans *La Descendance de l'homme* (1881). Mais, au cours des années 1990, ses idées ont inspiré plusieurs linguistes, et les ont amenés à inventer de nouvelles disciplines nommées, selon le cas écologie des langues, écologie linguistique, ou encore écolinguistique. Leurs contenus, à vrai dire, ne sont pas identiques, mais toutes ont leurs sources dans la même image : tout comme une niche écologique est constituée d'un biotope et des espèces qui y vivent, une niche écolinguistique est constituée par une communauté sociale et des langues que l'on y parle. Comme les espèces vivantes, les langues changent avec le temps. Elles ont leur origine dans une autre langue ou bien procèdent du croisement de

plusieurs langues. Comme les espèces vivantes, les langues cohabitent avec d'autres langues, et donnent naissance à de nouvelles. Toutes les variantes de l'écologie des langues partent de ces mêmes prémisses. Certaines s'intéressent en particulier à la protection des langues menacées de disparition, mais d'autres ont pour objectif de comprendre la manière dont toutes les langues du monde évoluent.

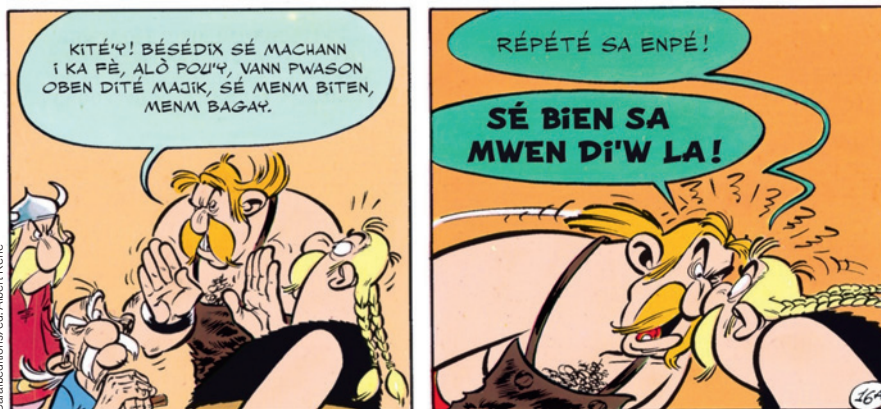
Perturbations écolinguistiques

Selon Darwin, les moteurs de l'évolution du vivant sont la sélection naturelle (par le milieu) et la sélection sexuelle (par des individus de la même espèce). Darwin ne donne que quelques éléments de réflexion sur ces notions, mais les travaux des sociolinguistes ont montré qu'il existait des langues dominantes et des langues dominées, avec un effet analogue à celui de la sélection naturelle. Quant à la sélection intraspécifique, on en retrouve l'effet sur les langues, mais de manière complexe. En effet, une langue évolue à la fois sous la pression de facteurs internes (le système verbal français tend vers une régularisation, tous les

néologismes verbaux étant du premier groupe, le plus facile à conjuguer) et par le biais de l'acclimatation. Darwin suggérerait que l'évolution interne des langues relevait d'un principe de sélection, mais c'est surtout dans les rapports entre les langues que cette logique éliminatoire est facilement observable. Or, une langue est en réalité un ensemble de variantes, de formes dialectales, que le pouvoir standardise et parfois « centralise », mais qui demeure, pour le linguiste, multiple. Une variante ou un dialecte peut être considérée comme une langue en sursis ou comme une langue en devenir. On peut classer dans la première catégorie les formes régionales d'une langue nationale que la centralisation politique et linguistique condamne en les unifiant et les langues régionales minoritaires, et dans la seconde les formes locales que certaines langues sont en train de prendre à travers le monde (anglais de Hong Kong, ou français du Canada). Les déplacements de populations et de langues ont introduit ce qu'on appelle en écologie des perturbations, c'est-à-dire des événements jouant un rôle dans la dynamique des écosystèmes. L'histoire des langues est une suite de

LOUIS-JEAN CALVET

Sociolinguiste, professeur à l'université d'Aix-Marseille, il a publié, entre autres, *La Méditerranée, mer de nos langues*, CNRS, 2016.



L'album *La Zizanie* d'Astérix et Obélix traduit en créole antillais.

perturbations qui modifient le milieu et lui donnent sa dynamique. En Méditerranée, la pression du punique (langue des Phéniciens), puis du latin sur le berbère, suivie de l'arrivée de l'arabe, ont été autant de perturbations du milieu berbérophone. Les croisades, elles, ont perturbé un système dans lequel coexistaient trois langues, grec, turc et arabe. L'un des effets de ces perturbations se trouve dans l'acclimatation linguistique, c'est-à-dire le phénomène consistant pour une langue venue d'ailleurs à prendre racine et à prendre des «couleurs locales», à s'intégrer. De la même façon que le phénicien s'est acclimaté un temps à Carthage, puis que l'arabe s'est acclimaté dans les pays du Maghreb, le français s'est acclimaté dans le Maghreb, en Afrique et, dans une moindre mesure, au Liban ou en Égypte, l'anglais s'est acclimaté dans l'ensemble du Commonwealth, l'espagnol en Amérique latine, le portugais au Brésil, en Angola et au Mozambique, l'arabe dans le Maghreb, etc.

Hôte, parasite, proie, prédateur et compétition

Les relations qu'entretiennent les hommes et les langues sont du type hôte-parasite. Les langues n'existent pas sans les populations qui les parlent, elles ont besoin de locuteurs pour exister, comme le gui a besoin du pommier. Elles sont les «parasites» de leurs locuteurs. Par ailleurs, la coexistence de plusieurs langues dans un écosystème lin-

guistique génère une compétition: si les rapports entre langues et locuteurs sont du type hôte-parasite, les rapports entre langues sont du type proie-prédateur, la disparition de certaines étant l'effet le plus visible de la sélection «naturelle» chère à Darwin. Quant à celles qui restent, elles illustrent le mécanisme de la «survie du plus apte».

En génétique des populations, on considère que la compétition peut prendre deux formes: une compétition par exploitation, lorsque les populations ne sont pas en relation directe mais exploitent des ressources communes, et une compétition par interférence, lorsque les populations sont en relation directe et que l'une empêche l'autre ou les autres d'accéder aux ressources. Dans le domaine des langues, il y a compétition par exploitation entre les différentes langues étrangères (anglais, allemand, espagnol, arabe, français, etc.) proposées aux élèves dans un système scolaire. Il y a compétition par interférence lorsque dans une instance internationale (un colloque ou une réunion de l'Onu) avec plusieurs langues de travail, la majorité des participants s'expriment en anglais. Dans les deux cas la compétition mène à l'exclusion de certaines langues.

L'écologie des langues n'est donc pas une simple métaphore, ni une projection plus ou moins justifiée de concepts darwiniens sur les situations linguistiques. C'est un outil d'analyse qui fournit un cadre explicatif aux mutations

Qui sont les créateurs de l'écologie des langues ?

■ Albert Bastardas i Boada

Ecologia de les Llengües, 1996.

Propose une analyse écologique et holistique des phénomènes sociolinguistiques en général et en particulier de l'écosystème catalan, de la situation espagnole et de la politique de «normalisation».

■ Louis-Jean Calvet

Pour une écologie des langues du monde, 1999, *La Méditerranée, mer de nos langues*, 2016.

■ Hildo Honório do Couto

Ecolinguística, Brasília, 2007.

La dynamique des langues mais aussi les différentes parties de la linguistique (sémantique, syntaxe, phonétique...) analysées du point de vue des relations entre langue et milieu ambiant.

■ Salikoko Mufwene

The Ecology of Language Evolution, 2001, *Language Evolution*, 2008.

Partant de la conception des langues comme des espèces, Mufwene explique leur évolution, leur disparition ou leur émergence (pour les pidgins et les créoles) du point de vue de la sélection naturelle.

■ Peter Mühlhäusler

Linguistic Ecology, 1996.

Mühlhäusler examine les modifications de la situation linguistique de l'Australie et de la région pacifique depuis deux siècles sous la pression de l'histoire, de la colonisation et de la modernisation. ● L.-J.C.

que la mondialisation entraîne dans les situations linguistiques (voir les travaux de Peter Mühlhäusler et de Louis-Jean Calvet). Elle n'en est qu'à ses balbutiements mais a devant elle des nombreux champs de recherche. ●

Robin Dunbar



Associazione Festival della Scienza

Pourquoi le langage ?

Épouillage, commérages et autres bavardages seraient-ils les raisons fondamentales de la naissance du langage humain ? C'est la thèse avancée par Robin Dunbar.

Pourquoi les hommes parlent-ils ? La réponse à cette question semble évidente : ils parlent pour échanger des informations, pour transmettre des messages et ainsi augmenter leur aptitude à la survie. Pourtant, ce n'est pas la thèse la plus couramment défendue par les chercheurs qui tentent de trouver une explication à l'émergence du langage chez l'homme. Du point de vue de la sélection naturelle, certains pensent même que le fait de parler ne présente pas d'avantage particulier : il pourrait être même plus intéressant pour l'individu de garder ses pensées et ses intentions cachées.

Selon l'anthropologue et primatologue Robin Dunbar, professeur de psychologie évolutionniste à l'université d'Oxford, l'avantage évolutif du langage ne réside pas tant dans l'échange d'informations que dans le maintien des relations sociales. Dans *Grooming, Gossip and the Evolution of Language* (1998), il soutient que le lan-

gage tient chez les humains le même rôle que l'épouillage dans les sociétés de singes. C'est une forme de pratique sociale qui entretient les relations, apaise les conflits et crée des liens entre les individus.

Faciliter la sociabilité

Pour étayer sa thèse, Dunbar a mené des enquêtes sur le contenu de conversations courantes. Lui et son équipe sont allés enregistrer les personnes qui bavardent dans les cafés. De quoi les gens parlent-ils ? Pour l'essentiel, ils parlent des relations avec les autres. « *Nous avons étudié des conversations spontanées dans des lieux divers (cafétérias d'université, bars, trains...), nous avons découvert que 65 % environ du temps de conversation est consacré à des sujets sociaux : qui fait quoi, avec qui, ce que j'aime ou n'aime pas, etc.* », écrit Dunbar. Il en tire cette conclusion : « *Les conversations sont des événements destinés à mettre de l'huile dans les rouages de la machine sociale.* » Ainsi, pour Dunbar, le langage agit comme un « *épouilleur social* », il facilite la sociabilité plus qu'il transmet

d'information utile. Conclusion : « *Le langage est issu du commérage, du bavardage, de l'échange d'informations sociales générales, sans but utilitaire immédiat.* »

Un autre argument a été avancé par Dunbar en faveur de sa théorie du langage comme produit de la sociabilité. L'anthropologue a constaté que la taille du cerveau est proportionnelle chez les primates à la taille du groupe. Plus le groupe est nombreux plus la taille du cerveau est élevée. Les chimpanzés vivent dans des groupes de 50 individus environ. Les sociétés humaines de chasseurs-cueilleurs regroupent des clans de 150 personnes environ. « 150 » est désormais connu comme le « nombre de Dunbar ». Or, pour gérer les relations sociales dans un groupe de cette importance, il faut un gros cerveau et une intelligence correspondante. Le langage se serait développé à partir de cette dynamique.

La théorie de Dunbar sur le cerveau social a suscité l'intérêt mais aussi attiré des objections. L'une d'elles porte sur le fait que ses enquêtes, menées dans les cafétérias, les bars et les trains,

JEAN-FRANÇOIS DORTIER



Quartier du Panier, Marseille.

– donc hors des lieux de travail – survolent par définition l'importance du bavardage inutile. La même enquête réalisée sur des lieux de travail, dans les familles, ou bien à partir des conversations téléphoniques ou électroniques aurait sans doute révélé des usages pratiques et fonctionnels du langage. À raisonner comme Dunbar, on devrait conclure que les boissons n'ont été inventées que pour fabriquer du lien social, puisque les gens vont se rencontrer dans les cafés sans avoir vraiment soif...

Petits potins, ragots, événements inédits...

Ce qui sonne juste dans la théorie de Dunbar est qu'une grande partie des conversations qui ont lieu dans les cafés ou ailleurs n'ont pas de contenu informationnel évident. Un des thèmes les plus fréquents de conversation est celui des petites histoires insolites que l'on a entendues dans la journée (« Tu connais la nouvelle? »). Les petits potins, les ragots, les événements inédits, même très minces, occupent une place de choix dans les bavardages quotidiens. Partant de ce constat, Jean-Louis Dessalles, chercheur en intelligence artificielle, a ébauché une théorie sur le rôle de ces « petits potins »

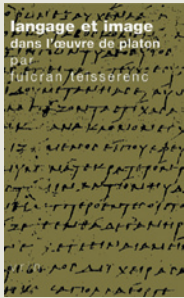
dans l'évolution du langage. L'originalité du langage humain réside dans sa fonction référentielle, c'est-à-dire sa capacité à rapporter les faits du monde, chose qui est impossible pour l'animal. Pour J.-L. Dessalles, la tendance à rapporter des événements a une fonction importante : elle contribue à mettre en valeur le locuteur. Il capte l'attention des autres et se fait une bonne place dans le groupe. Cette propension aux commérages contribue à forger des coalitions solides, des groupes stables. Au fond, le langage aurait une fonction essentiellement « politique » : il donne une prime aux bavards et aux beaux parleurs.

Cette théorie politique du langage ne manque pas d'originalité, mais est-elle vraiment convaincante? Sa principale faiblesse est qu'une fois exposée on se dit « pourquoi pas? », mais aussi « et pourquoi pas autre chose? ». Pourquoi l'assise politique du langage serait-elle plus importante que son assise sociale (Dunbar) ou tout simplement que la fonction informative du langage? La thèse de J.-L. Dessalles semble avoir quelque chose de forcé, d'artificiel. On a le sentiment qu'il tire d'une petite cause (le besoin de raconter des potins) un énorme effet (l'émergence du langage). ●

Parler pour raconter des histoires

Un des aspects de la théorie du « petit potin » est en tout cas d'attirer notre attention sur une facette du langage à laquelle les linguistes accordent de plus en plus d'attention : la « narrativité ». C'est-à-dire le fait de produire des récits, de raconter des événements, de rapporter des faits réels ou imaginaires. Et si le langage était là avant tout pour raconter des histoires? C'est la thèse proposée par Mark Turner dans *The Literary Mind* (1998). Cette théorie s'inscrit dans le cadre des linguistiques cognitives, qui soutiennent que le langage dérive de structures cognitives plus fondamentales, dont il n'est qu'une expression. Autrement dit, ce n'est pas le langage qui fait la pensée, mais la pensée qui fait le langage. Selon cette approche, il faut donc partir de l'esprit humain, de sa capacité à produire des représentations, des images, des cartes mentales. Sur cette base, M. Turner soutient que le propre de l'esprit humain réside dans son « imagination narrative » (*narrative imagining*), et que l'aptitude à raconter des histoires permet d'évoquer en pensée des événements passés ou imaginaires. Le langage, qui dérive de cette puissance imaginative, est ce qui permet de raconter ce qui s'est passé et d'échanger des projets avec autrui. Ce faisant, il devient un vecteur essentiel pour partager des mondes mentaux. ● J.-F.D.

BIBLIOGRAPHIE



LANGAGE ET IMAGE DANS L'ŒUVRE DE PLATON
Fulcran Teisserenc
Vrin, 2010.

ARISTOTE
Le langage
Anne Cauquelin
Puf, 1989.

GUILLAUME D'OCKHAM
Logique et philosophie
Joël Biard
Puf, 1997.

L'ANALYSE DU LANGAGE À PORT-ROYAL
Six études logico-grammaticales
Jean-Claude Pariente
Minuit, 1985.



HISTOIRE DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE
Jean-Claude Chevalier
2^e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 1996.

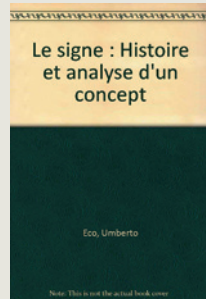
« EN RELISANT MILL I »
Dairine Ni Chaellaigh
Modèles linguistiques, n° 60, 2009.

« EN RELISANT MILL II »
Dairine Ni Chaellaigh
Modèles linguistiques, n° 61, 2010.

LA VISION DU MONDE DE WILHELM VON HUMBOLDT
Histoire d'un concept linguistique
Anne-Marie Chabrolle-Cerretini
ENS, 2008.

LES GRANDES THÉORIES DE LA LINGUISTIQUE
De la grammaire comparée à la pragmatique
Marie-Anne Paveau et Georges-Elia Sarfati

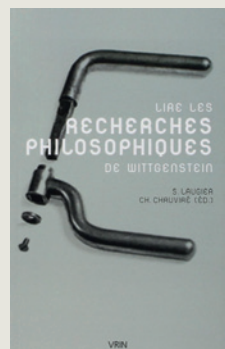
À LA RECHERCHE DE FERDINAND DE SAUSSURE
Michel Arrivé
Puf, 2007.



LE SIGNE
Histoire et analyse d'un concept
Umberto Eco
1988, rééd. LGF, 1992.

ANALYSE SÉMIOTIQUE DU DISCOURS
De l'énoncé à l'énonciation
Joseph Courtès
Hachette, 1991.

RUSSELL
Ali Benmakhlouf
Les Belles Lettres, 2004.



LIRE LES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES DE WITTGENSTEIN
Sandra Laugier et Christiane Chauviré
Vrin, 2006.

LINGUISTIQUE D'EDWARD SAPIR
Fiche Universalis, 2015.

JOHN AUSTIN
René Daval
Ellipses, 2000.

HISTOIRE DU STRUCTURALISME, t. I, LE CHAMP DU SIGNE, 1945-1966
François Dosse
La Découverte, 2012.

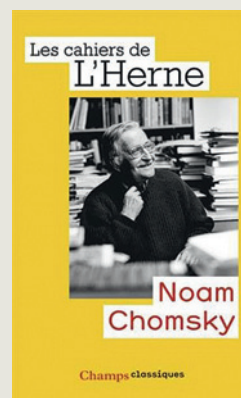


INTRODUCTION À UNE SCIENCE DU LANGAGE
Jean-Claude Milner
Seuil, 1989.

L'IMAGE CHEZ ROLAND BARTHES
Bouchta Farqzaid
L'Harmattan, 2010.

LA RHÉTORIQUE
Michel Meyer
3^e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2011.

L'ÉNONCIATION
Catherine Kerbrat-Orecchioni
4^e éd., Armand Colin, 2009.



NOAM CHOMSKY
Jean Bricmont et Julie Franck
Les Cahiers de L'Herne, n° 88, Flammarion, coll. « Champs », 2015.

LA SOCIOLINGUISTIQUE
Louis-Jean Calvet
8^e éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2013.

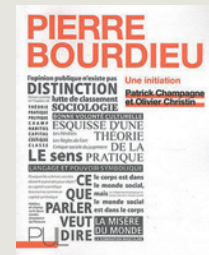


ARGUMENTATION ET CONVERSATION
Éléments pour une analyse pragmatique du discours
Jacques Moeschler
Didier, 1995.

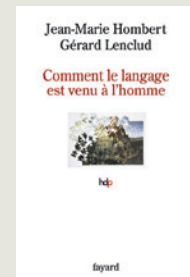
LE POUVOIR DES MOTS
Josiane Boutet
2^e éd., La Dispute, 2016.

À LA RECHERCHE DE LA PRÉSUPPOSITION
Béatrice Godart-Wendling et Layla Raïd
ISTE, 2016.

POUR UNE ÉCOLOGIE DES LANGUES
Louis-Jean Calvet
Plon, 1999.



PIERRE BOURDIEU
Une initiation
Patrick Champagne et Olivier Christin
Presses universitaires de Lyon, 2012.



COMMENT LE LANGAGE EST VENU À L'HOMME
Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclut
Fayard, 2014.

Le manuel de base

INDISPENSABLE !

Sandrine Zufferey
Jacques Moeschler

Initiation à l'étude du sens

sémantique et pragmatique

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

<http://editions.scienceshumaines.com>

En librairie, et sur commande à :

editions.scienceshumaines.com

ou par téléphone au **03 86 72 07 00**

Livraison sous 72 h en France métropolitaine

Éditions
SCIENCES
HUMAINES